



HAL
open science

Faire une recherche critique – des Critical Management Studies et au-delà ...

Yvon Pesqueux

► **To cite this version:**

Yvon Pesqueux. Faire une recherche critique – des Critical Management Studies et au-delà Doctorat. France. 2024. halshs-03200990v4

HAL Id: halshs-03200990

<https://shs.hal.science/halshs-03200990v4>

Submitted on 12 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yvon PESQUEUX

Hesam Université (ESDR3C)

Professeur du CNAM

E-mail yvon.pesqueux@lecnam.net / yvon.pesqueux@gmail.com

Site web esd.cnam.fr

Faire une recherche critique – des *Critical Management Studies* et au-delà ...

Résumé

Ce texte est organisé de la manière suivante : après une introduction consacrée à quelques remarques introductives (les errances conceptuelles du managérialisme, les errances idéologiques du managérialisme), il va présenter successivement : le champ des *Critical Management Studies* (Fondements des approches généralistes des *Critical Management Studies* : La critique des postulats positivistes, la centralité des rapports de pouvoir et de domination , « Anti-performativité » et « performativité critique », la non-neutralité du langage, le rejet du déterminisme, la résistance, les organisations alternatives puis une synthèse de ces éléments) ; Langage et performativité (le « tournant performatif ») (l'approche de J. L. Austin, de la performativité, l'énonciation - d'après Emile Benveniste) ; les deux grands courants des théories critiques de l'hypothèse généraliste (la *Labour Process Theory*, le poststructuralisme) ; un focus sur la pensée de Michel Foucault : de la généalogie de l'enfermement au souci de soi (considérations générales, l'analyse des mécanismes d'enfermement. Un éclairage nouveau sur le savoir, le pouvoir et leurs liens, *L'histoire de la folie*, *Surveiller et punir*, une nouvelle conception des rapports « pouvoir – savoir », *Le souci de soi* : une problématique éthique - le « retour » aux Grecs : une conception esthétique de la morale - l'éthique comme culture de soi, critiques et intérêts actuels, ouverture sur les sciences de gestion) ; un focus sur G. Deleuze & F. Guattari : *Capitalisme et Schizophrénie : l'Anti-Oedipe* ou l'éthique de la responsabilité avec le refoulement et la répression du désir au service de la société (La machine désirante - La nature comme processus de production et la récupération catégorisatrice de la psychanalyse, Psychanalyse et familialisme : La sainte famille - Du rôle forcené conféré à l'Oedipe dans la structuration familiale et sociale, Sauvages, barbares et civilisés - La machine territoriale, despotique et moderne comme modes de socialisation – répression, Introduction à la schizo-analyse - Du potentiel révolutionnaire du désir et de sa récupération sociale, Appendice : Bilan programme pour machines désirantes - Définition et théorie de la machine désirante) ; les approches postcoloniales : une critique des fondements culturalistes des sciences de gestion (L'hybridation comme issue critique à l'évolutionnisme culturel et social et au diffusionnisme, Le matérialisme culturel des *Cultural Studies* une critique « sage » et démagogique, La théorie de la pression créatrice des populations d'E. Boserup, Les auteurs de la critique postcoloniale - Edward W. Saïd - La perspective anthropologique de la « culture des aires » d'Arjun Appadurai - Homi K. Bhabha et l'hybridation - Gayatri Chakravorty Spivak - Kimberlé Williams Crenshaw - La *Critical Race Theory* de Tara J. Yosso, Les approches

décoloniales, La critique *Queer* (la perspective *queer*, Manifestations organisationnelles lues sous le prisme *queer*, une docilité qui multiplie le plaisir, conclusion) ; La référence au tiers lieu ; Les *French theorists*, une conclusion : Dépasser le simplisme du raisonnement causaliste (Schèmes et logiques de raisonnement), un focus sur la sociologie de la traduction et la théorie de l'acteur réseau (ou encore le modèle de l'intéressement) ; un focus sur l'*astroturfing* ; un focus sur la post-vérité ; un focus sur la loi de Brandolini.

Introduction : quelques remarques introductives

A partir de la pandémie COVID-19, la remise en cause du managérialisme de la *business school*, tant sur le plan du contenu de ses enseignements que sur celui de la production de sa recherche se traduit par le fait que l'essentiel de ce qui a été publié, met en avant leur cruel manque de pertinence et de rigueur. Une perspective plus critique aurait-elle permis d'éviter cela ? C'est tout l'enjeu de ce texte consacré au « faire une recherche critique ».

Les errances conceptuelles du managérialisme

Les modèles d'entreprise (Mintzberg, 1982)¹ illustrent *a posteriori* une représentation structurelle des organisations dans un environnement et un marché et un système de production donnés. Et pourtant, le « complexe de Mintzberg » est d'usage courant dans la mesure où, « à l'insu de leur plein gré », les organisations sont « devenues » des bureaucraties professionnelles ou des adhocraties depuis la publication de son ouvrage ! Les configurations en question ne sont pourtant, comme l'auteur nous l'avait indiqué, des représentations, et non pas la « cause » d'un travail de recherche.

Il en va de même avec l'usage cartographiques de la théorie des parties prenantes d'E. R. Freeman (1984)², usage qui en perd le sens d'origine et qui conduit à voir des parties prenantes partout ! Ou encore celui de la théorie de l'agence de M. C. Jensen & W. C. Meckling³ qui a conduit à voir des relations d'agence et de l'asymétrie d'information partout.

Les errances idéologiques du managérialisme

Il est donc possible de dresser le constat de la faillite relative des contenus enseignés et des recherches, éléments restés souvent, avec le managérialisme qui en découle, un verbiage idéologique comme on le voit avec le refus ou l'incapacité de traiter la question du réchauffement climatique ou celle des irresponsabilités (blanchiment des capitaux – ce sont les journalistes qui font la recherche, optimisation fiscale, etc.), signes de la superficialité de la responsabilité sociale de l'entreprise, autre exemple de ce verbiage (le monde a chauffé, nonobstant la kyrielle des « initiatives volontaires »). Ces contenus

¹ H. Mintzberg, *Structure et dynamique des organisations*, Editions d'Organisation, Paris, 1982.

² E. R. Freeman, *Strategic Management : A Stakeholder Approach*, Pitman, Boston, 1984.

³ M. C. Jensen & W. C. Meckling, « Rights and Production Functions : an Application to Labor-Management Firms and Codetermination », *Journal of Business*, 1979, vol. 52, n° 4

s'inscrivent comme régulation des comportements dans le sens d'une rectification de leur diversité et dans le projet de « domination – soumission » du volontarisme managérial.

Le champ des *Critical Management Studies*

Les *Critical Management Studies* – CMS désignent un mouvement intellectuel visant à mettre en exergue les structures de domination dans les sociétés et organisations capitalistes néolibérales. Elles ont émergé des critiques adressées à la pensée managériale dominante (le *mainstream*) et proposent des cadres théoriques alternatifs⁴⁵. Elles se sont progressivement constituées en champ de recherche institutionnalisé au cours du XX^e siècle⁶. C'est notamment la parution du livre *Critical Management Studies* de M. Alvesson & H. Willmott⁷⁸ en 1992 qui marque l'institutionnalisation de ce mouvement intellectuel et en fixe le nom. Depuis, le champ s'est structuré, comme tous les autres, autour de ses ouvrages phares, de ses conférences et de ses revues académiques donc le même jeu que ce qui ne relève pas des CMS !

Initialement centrées sur l'analyse des relations de travail et la critique des pratiques managériales en entreprise, les CMS s'élargissent progressivement leurs propos à d'autres thématiques : elles s'intéressent aux organisations alternatives et aux mouvements sociaux (coopératives, organisations anarchistes, féministes, écologistes, altermondialistes, etc.), ainsi qu'à une approche critique du « management des institutions clés et des ressources vitales – comme les banques, les compagnies pétrolières, les institutions internationales, les organes de régulation, etc. »⁹.

Ce pan des CMS s'adresse aux approches généralistes. Mais il faut signaler un tout autre pan qui s'adresse au volet culturaliste des savoirs des sciences de gestion, volet qui relève de la dénomination générique d'« approches post – coloniales ».

Fondements des approches généralistes des *Critical Management Studies*

Les CMS puisent leur inspiration dans de multiples courants dont les principaux sont la sociologie classique (Émile Durkheim, Max Weber), la sociologie critique et le marxisme qui mettent en lumière les rapports de domination structurant les relations sociales¹⁰¹¹. Malgré la diversité de ces courants, il est possible de parler de fondements théoriques communs.

⁴ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, « Introduction », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, New York, Oxford University Press, 2009.

⁵ M. I. Reed, « Critical Realism in Critical Management Studies », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, 5275. New York, Oxford University Press, 2009.^[1]_[SEP]

⁶ V. Fournier & C. Grey, « At the Critical Moment: Conditions and Prospects for Critical Management Studies », *Human Relations*, vol. 53, n° 1, 2000, 732.

⁷ M. Alvesson & H. Willmott, *Critical Management Studies*, Londres, Sage, 1992.

⁸ H. Willmott, « Theorizing Contemporary Control: Some Post-Structuralist Responses to Some Critical Realist Questions », *Organization*, vol. 12, n° 5, 2005, 74780. <https://doi.org/10.1177/1350508405055947>.

⁹ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, « Introduction », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, New York, Oxford University Press, 2009.

¹⁰ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

¹¹ J.-F. Chanlat, « Les études critiques en management. Un rappel historique ». *Communication* [En ligne], vol. 13, n° 1, 2013, <https://communication.revues.org/3840>.

La critique des postulats positivistes

L'attitude positiviste se caractérise par l'absence de réflexivité vis-à-vis de la connaissance produite. Les théories critiques refusent l'affirmation que le réel existe en soi et qu'il est possible de mettre en lumière les lois générales régissant son fonctionnement. La prétention positiviste à la neutralité et à l'objectivité est un leurre. Elle dissimule une vision particulière de la nature humaine et de la société qui passe pour naturelle alors qu'elle est socialement construite. Plus généralement, les CMS mettent en avant que toutes les attitudes épistémologiques reflètent des partis pris idéologiques.

En sciences de gestion, le courant positiviste est dominé par le postulat anthropologique de l'*homo oeconomicus* qui renvoie au présupposé que l'être humain est rationnel, qu'il cherche à maximiser son intérêt individuel dans la sphère professionnelle comme dans la sphère privée et que ses relations sociales constituent une série de contrats, formels ou informels, qu'il noue avec autrui. Ce postulat anthropologique fonde également l'idéologie néolibérale.

Par ailleurs, la plupart des théories managériales dominantes, sous couvert de neutralité, adhèrent au postulat selon lequel le principal objectif d'une organisation est de maximiser sa performance financière, préoccupation ayant vocation à la performativité¹²¹³. La valeur du savoir produit est évaluée sous cet angle : les connaissances et outils managériaux sont considérés comme pertinents s'ils sont sources d'efficacité. Seule compte l'amélioration de la performance, sans que son origine, ses buts et sa désirabilité ne soient questionnés¹⁴.

De multiples présupposés sous-tendent cette perspective¹⁵ :

- Les organisations évoluent dans un environnement concurrentiel et mondialisé ;
- Elles doivent croître et conquérir de nouvelles parts de marché ;
- Les individus les plus diplômés doivent être rémunérés davantage ;
- Il est nécessaire que les travailleurs soient coordonnés par un supérieur hiérarchique ;
- Les employés sont évalués par leurs managers. Les managers ne sont pas évalués par leurs subordonnés ;
- Les travailleurs représentent un coût pour l'organisation ;
- Les organisations sont gérées de façon non démocratique (les actionnaires ont un droit de vote au conseil d'administration mais ni les employés ni des autres parties intéressées).

L'un des objectifs des CMS est de critiquer ces postulats implicites.

La centralité des rapports de pouvoir et de domination

Les postulats non questionnés de l'attitude positiviste masquent l'existence de rapports de domination en dissimulant le pouvoir sous une apparence de neutralité¹⁶.

¹² V. Fournier & C. Grey, « At the Critical Moment: Conditions and Prospects for Critical Management Studies », *Human Relations*, vol. 53, n° 1, 2000, 732.

¹³ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, « Introduction », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, New York, Oxford University Press, 2009.

¹⁴ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

¹⁵ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

¹⁶ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

Par exemple, les deux premiers postulats ci-dessus légitiment l'existence d'une économie concurrentielle mondialisée et ignorent les formes d'économies alternatives, locales, coopératives et non concurrentielles.

Les exigences de performance et la combinaison des postulats 3 à 7 légitiment la domination des détenteurs des capitaux, des individus diplômés et des managers sur les travailleurs subordonnés qui sont perçus comme une charge financière et comme des ressources dont l'allocation doit être maximisée pour optimiser la performance financière. Leur capacité à s'autogérer et à s'autodéterminer est occultée.

« Anti-performativité » et « performativité critique »

L'« anti-performativité » désigne le rejet par les CMS de l'objectif de maximisation de la performance financière¹⁷. La recherche ne doit pas servir des objectifs managériaux ni être subordonnée à la poursuite de l'efficacité¹⁸. Pour certains auteurs critiques, le dialogue avec les chercheurs positivistes et les managers est même exclu parce qu'il est « l'arme des puissants »¹⁹ et engendrerait « la cooptation et la dilution des CMS dans le *mainstream* »²⁰.

D'autres nuancent cette visée. La recherche de l'efficacité n'est pas mauvaise en soi²¹. Les entreprises, mais aussi les hôpitaux ou les écoles doivent être efficaces et bien gérés à condition que la performance prenne d'autres dimensions : elle peut être sociale, environnementale, et servir d'autres objectifs que la rentabilité du capital. C'est pourquoi certains auteurs préfèrent la notion de « performativité critique » : critique car elle reste attachée au dévoilement des rapports de domination, tout en étant performative, c'est-à-dire orientée vers l'efficacité de l'action. Elle est favorable au dialogue avec les agents de terrain pour proposer des cadres alternatifs d'analyse des problématiques organisationnelles et améliorer les pratiques^{22,23}. La notion de « performativité critique » fait écho aux reproches faits aux CMS d'être trop pessimistes sans proposer d'alternatives²⁴.

Certains auteurs de la « performativité critique » proposent de dialoguer avec les théories du *mainstream*. C'est le cas, par exemple, des recherches sur l'innovation par les utilisateurs (*user innovation*) générée par les utilisateurs intermédiaires ou par les consommateurs et citoyens²⁵ car elle est souvent impulsée par des communautés autogérées qui ne sont pas mues par la quête de profit et où prévalent des relations de coopération et d'entraide (cf. les communautés de développeurs de logiciels libres).

¹⁷ V. Fournier & C. Grey, « At the Critical Moment: Conditions and Prospects for Critical Management Studies », *Human Relations*, vol. 53, n° 1, 2000, 732.

¹⁸ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

¹⁹ G. Burrell, « Normal Science, Paradigms, Metaphors, Discourse and Genealogies of Analysis », in *Handbook of Organization Studies*, 64258. Londres, Sage, 1996.

²⁰ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

²¹ R. K. Hartmann, « Subversive Functionalism: For a Less Canonical Critique in Critical Management Studies », *Human Relations*, vol. 67, n° 5, 2014, 61132. <https://doi.org/10.1177/0018726713497522>.

²² A. Spicer & M. Alvesson & D. Kärreman, « Critical Performativity: The Unfinished Business of Critical Management Studies », *Human Relations*, vol. 62, n° 4, 2009, 53760, <https://doi.org/10.1177/0018726708101984>.

²³ R. K. Hartmann, *op. cit.*

²⁴ R. K. Hartmann, *op. cit.*

²⁵ R. K. Hartmann, *op. cit.*

La non-neutralité du langage

Dans le cadre de l'attitude positiviste, le langage est considéré comme étant neutre et restituant de façon objective les connaissances produites. Les CMS, dans la continuité des recherches en linguistique, affirment que le langage n'est pas neutre, les mots structurant la perception des phénomènes sociaux et la façon dont on agit. Le langage et les discours véhiculent des systèmes de pensée étroitement liés aux rapports de domination à l'œuvre dans la société²⁶.

Le langage possède également un rôle structurant dans la recherche. L'utilisation de concepts et d'une terminologie spécifique légitime une supériorité intellectuelle et une position sociale privilégiée. La finalité de la recherche semble parfois être moins la production de connaissances utiles socialement que la légitimation du statut de chercheur²⁷. C'est pourquoi les CMS proposent une posture réflexive non seulement vis-à-vis d'une attitude épistémologique, mais aussi vis-à-vis des productions intellectuelles et des discours mobilisés pour les valoriser. Elles portent un regard critique sur la complexité de la parole scientifique, sans que cela n'implique de renoncer à la rigueur de la démarche de recherche²⁸.

Le rejet du déterminisme

Les approches critiques ont une visée émancipatoire et, de ce fait, s'opposent aux rapports de domination et aux structures sociales qui les maintiennent en place.

La résistance

La résistance peut se traduire en discours ou en actions, elle peut être organisée ou désorganisée, individuelle ou collective, centralisée ou disparate²⁹.

Les CMS abordent les formes de résistance selon deux logiques :

- La première distingue la résistance cachée de la résistance publique ;
- La seconde distingue la résistance individuelle de la résistance collective^{30,31}.

La résistance individuelle cachée, également qualifiée de « micro-résistance », de « résistance subtile », « informelle » ou « routinière », renvoie aux petites actions du quotidien pour ne pas se soustraire aux rapports de domination tout en y résistant. Elle a principalement été étudiée par les auteurs poststructuralistes dans la sphère du travail. Elle inclut, par exemple, le cynisme ou la mauvaise humeur, la propagation volontaire de rumeurs, la non prise en compte des conseils de son manager, le vol de petit matériel de

²⁶ H. Willmott, « Theorizing Contemporary Control : Some Post-Structuralist Responses to Some Critical Realist Questions », *Organization*, vol. 12, n° 5, 2005, 74780. <https://doi.org/10.1177/1350508405055947>.

²⁷ A. Deneault, *La médiocratie*. Lettres libres, Montréal, Lux Éditeur, 2015.

²⁸ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

²⁹ N. H. Harding & J. Ford & H. Lee, « Towards a Performative Theory of Resistance: Senior Managers and Revolting Subject(s) », *Organization Studies*, vol. 38, n° 9, 2017, 120932, <https://doi.org/10.1177/0170840616685360>.

³⁰ D. K. Mumby & R. Thomas & I. Martí & D. Seidl, « Resistance Redux », *Organization Studies*, 2017, vol. 38, n° 9, 2017, 115783. <https://doi.org/10.1177/0170840617717554>.

³¹ D. K. Mumby & R. Thomas & I. Martí & D. Seidl, *op. cit.*

bureau, le non-respect des horaires etc.³²

La résistance individuelle publique est affichée. Elle inclut, par exemple, les pratiques d'insubordination (refus d'appliquer une directive) ou les révélations des lanceurs d'alerte.

La résistance collective publique est affichée et opérée par un groupe d'individus. Elle inclut les grèves, les manifestations, les mouvements sociaux et syndicaux.

La résistance collective cachée est secrète et opérée par un groupe d'individus. Elle inclut, par exemple, le sabotage dans les usines et les accords entre salariés pour baisser les cadences ou faire échouer un projet de la direction. Elle peut aussi préfigurer une résistance collective publique : il s'agit alors des délibérations et des actions opérées par un groupe dans le secret, en prévision d'une résistance affichée.

Les organisations alternatives

La critique, c'est aussi proposer³³ compte-tenu d'une visée transformative et proposer l'étude des manières de faire évoluer le *statu quo*, d'améliorer les conditions de vie des dominés³⁴. D'autres travaux mettent en avant les organisations alternatives et les utopies³⁵ (entreprises coopératives, organisations anarchistes, mouvements altermondialistes, féministes ou écologistes, etc.). Ceci contribue à ouvrir le spectre des études critiques au-delà des entreprises et de leurs stratégies, même si pour les poststructuralistes, les organisations alternatives ne peuvent échapper aux rapports de domination et aux systèmes de pensée hégémoniques. Il serait difficile de s'émanciper au-delà des micro-résistances individuelles quotidiennes^{36,37}.

Synthèse

En résumé, les théories critiques en management (CMS) se caractérisent par :

- La déconstruction des postulats implicites et non questionnés des recherches positivistes ;
- L'« anti-performativité » ou la « performativité critique » de l'objectif de maximisation de la performance financière ;
- Le dévoilement des rapports de pouvoir et de domination qui structurent les relations sociales et les organisations ;
- L'importance du langage et des discours dans la perception qu'ont les individus du réel et dans l'établissement des rapports de domination ;
- La réflexivité qui questionne les présupposés ontologiques et épistémologiques de leurs

³² P. Fleming & A. Spicer, « Working at a Cynical Distance: Implications for Power, Subjectivity and Resistance », *Organization*, vol. 10, n° 1, 2003, 15779. <https://doi.org/10.1177/1350508403010001376>.

³³ C. Land & D. King. 2014. « Organizing Otherwise: Translating Anarchism in a Voluntary Sector Organization », *Ephemera. Theory & Politics in Organization*, vol. 14, n° 4, 2014.

³⁴ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

³⁵ M. Parker & G. Cheney & V. Fournier & C. Land. 2014a. « The Question of Organization: A Manifesto for Alternatives », *Ephemera. Theory & Politics in Organization*, vol. 14, n° 4, 2014, 62338.

³⁶ M. Foucault, *Naissance de la biopolitique : Cours au Collège de France, 1978-1979*, collection « Hautes études », Paris, Gallimard, Seuil, 2004.

³⁷ D. K. Mumby & R. Thomas & I. Martí & D. Seidl. 2017. « Resistance Redux », *Organization Studies*, 2017, vol. 38, n° 9, 2017, 115783. <https://doi.org/10.1177/0170840617717554>.

recherches (nature du réel, nature et validité de la connaissance, etc.) ;

- Une visée transformative et émancipatoire qui passe par la prise de conscience des rapports de domination, la promotion de formes de résistance individuelle et collective et le développement d'organisations d'alternatives.

XXX

Langage et performativité (le « tournant performatif »³⁸)

La narration est au centre de la communication entre les êtres humains (cf. l'*homo narrans* de R. Fisher³⁹) et constitue une manière de comprendre et de partager une représentation. Sa place croissante dans les recherches en sciences de gestion a conduit C. Rhodes & A. D. Brown⁴⁰ à parler de « tournant linguistique ».

Pour commencer, faisons un détour en nous intéressant aux niveaux de discours avec :

- Le dialecte qui est à la fois la forme régionale d'une langue mais aussi un ensemble de parlers qui présentent des particularités communes et dont les traits caractéristiques dominants sont sensibles aux usagers. C'est en cela qu'il est question d'un dialecte propre aux sciences de gestion.

- Mais le dialecte prend sens aussi au regard de la logique des sociolectes, c'est-à-dire la langue et le vocabulaire d'un groupe social, famille au sein de laquelle on distingue :

- le technolècte : langue et vocabulaire d'un groupe technique, d'une technologie,
- l'interlècte : la langue, le vocabulaire partagé, commun à des groupes utilisant des langues différentes,
- le basilecte : la langue, le vocabulaire dévalorisé (que l'on retrouve, par exemple, dans les études créoles, à propos de situations plurilingues inégalitaires) ; le basilecte en bas vaut en hiérarchie avec le mésolècte au milieu et l'acrolecte en haut.

Pour compléter le tableau, n'oublions pas l'analecte qui se définit comme étant le fait de rassembler des fragments choisis d'un ou plusieurs auteurs, comme il sied dans l'écriture d'articles qui vaut dans le jeu social du *publish or perish*, jeu qui conduit aussi à une tension venant opérer entre langue véhiculaire, venant en quelque sorte imposer une forme de normalisation linguistique et langue vernaculaire (où l'on revient au sociolecte). Alors, dans *quid* de la langue (« langue unique – langue inique » dans la mesure où elle conditionne la pensée ?). N'oublions pas non plus la dualité de G. Orwell⁴¹ dans *1984* entre « ancilangue » et « novlangue ».

Pour sa part, l'hétéroglossie décrit la coexistence de variétés distinctes de langage dans un seul narratif. C. Geertz⁴² nous invite ainsi à l'examen des niveaux d'écritures de *Tristes Tropiques* en soulignant : celui d'une invitation aux rêves d'aventure et d'évasion, celui d'une ethnographie dont la thèse est que l'ensemble des coutumes d'un peuple forme des systèmes, celui d'un texte philosophique qui traduirait la quête du Contrat Social au coeur de

³⁸ F.-X. de Vaujany, & A. Hussenot & J.-F. Chanlat, « Théorie des Organisations – Nouveaux tournants, Paris, Economica Paris, 2016, 584 pages », *Gérer et Comprendre*, n° 126, Décembre 2016, pp. 75-76

³⁹ W. R. Fischer, *Human communication as narration: Toward a philosophy of reason, value, and action*. Columbia: University of South Carolina Press, 1987

⁴⁰ C. Rhodes & A. D. Brown, « Narrative, Organizations and Research », *International Journal of Management Reviews*, vol. 7, n° 3, 2005, pp. 167-188, SSRN: <https://ssrn.com/abstract=869088> or <http://dx.doi.org/10.1111/j.1468-2370.2005.00112.x>

⁴¹ G. Orwell, *1989*, Livre de poche, Paris, 1989 (Ed. originale : 1949)

⁴² C. Geertz, *Ici et Là-bas*, Métailié, Paris 1996

l'Amazonie, celui d'un pamphlet réformiste sur les effets dévastateurs des actes de l'Occident, celui d'un texte symbolique où foisonnent les métaphores. Ce concept fut introduit par le linguiste russe M. Bakhtine⁴³ qui met en avant que la force d'un roman est issue de la coexistence de différents discours : celui des personnages, celui du narrateur et celui des intentions de l'auteur. L'hétéroglossie reflète dans le langage utilisé différentes manières d'être au monde du fait de la coexistence de plusieurs voix : langue utilisée dans une société à un moment donné, langues propres à un groupe (comme de tranche d'âge, par exemple), technolectes, langue de communication, langue des différentes institutions, etc. dans la mesure où il n'existe pas de mots neutres. M. Bakhtine identifie l'acte d'écriture (ou de parole) à une performance qui oblige les auteurs à prendre position, ne serait-ce qu'en choisissant le type de langue dans lequel ils parlent. Des langues distinctes sont souvent associées à des circonstances distinctes (par exemple, le langage de la lettre officielle et celui de la lettre d'amour). Le langage est toujours un énoncé hybride. Le point de vue de M. Bakhtine sur l'hétéroglossie est une des références de la critique postmoderne face à la monoglossie. Il est également utilisé dans le contexte des approches se référant à l'hypothèse culturaliste.

Le concept de performativité trouve son origine dans la philosophie du langage (J. L. Austin) et dans les travaux de J. Butler et P. Bourdieu. L'usage de la notion a conduit à parler de « tournant performatif » en sciences de gestion⁴⁴.

L'approche de J. L. Austin

C'est au regard des apports de J. L. Austin qu'il est en effet question de performativité. Il distingue les énoncés constatifs et les énoncés performatifs. Les énoncés constatifs se limitent à décrire le monde réel, les énoncés performatifs au-delà de la description agissent sur le monde réel en le « performant ». Il discute tout un ensemble d'exemples, le plus emblématique étant la promesse ou la déclaration de mariage par le maire. Dans ce cas, la parole proférée n'est pas seulement un énoncé sur le monde, elle n'est pas qu'un miroir qui dirait l'état du monde, et qui serait ainsi vraie ou fausse, mais elle agit sur le réel, elle en modifie l'état, elle est un acte de discours. J. L. Austin ne fait pas que dévoiler le caractère performatif de certains énoncés, il souligne également les conditions de « félicité » : un énoncé performatif n'est pas vrai ou faux, il produit ou non un effet, c'est ce qu'il qualifie de « félicité ». J. L. Austin insiste sur le rôle des conventions et des circonstances dans la « félicité » et de la légitimité de la personne qui énonce le discours.

Mais rappelons la typologie des échecs des actes performatifs chez Austin avec :

- L'insuccès car l'acte est prétendu, mais vide et donc non accompli du fait de la référence inappropriée à une procédure ou du fait d'une demande induite d'actes interdits ou encore du fait d'un échec pratique (une exécution ratée) ;
- L'abus d'un fait d'un acte accompli mais non sincère.

⁴³ M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978 (Ed. originale : 1975).

M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris, 1984 (Ed. originale : 1979).

M. Bakhtine, *Pour une philosophie de l'acte*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003 (Ed. originale : 1986).

⁴⁴ F.-X. de Vaujany & A. Hussenot & J.-F. Chanlat, *Théories des organisations – Nouveaux tournants*, Economica, Paris, 2016, 584 pages

Rappelons, avec J. L. Austin⁴⁵, que les discours sur l'organisation peuvent être considérés comme :

- Des actes propositionnels (ou locutoires) ;
- Des actes illocutoires (en « miroir » de ce que l'on fait parallèlement à ce que l'on dit) :
 - promesse,
 - commandement,
 - souhait au regard de la mise en relation d'une « classe » et d'un « acte » : « verdictif » et accomplissement d'un verdict – acquitter, condamner, décréter, etc., « exercitif » et exercice d'un pouvoir d'influence – ordonner, pardonner, etc., « promissif » et acte de promesse ou d'engagement – promettre, garantir, etc., « comportatif » et expression d'une attitude ou d'un comportement social – s'excuser, remercier, déplorer, critiquer, etc., « expositif » et clarification d'une idée, exposé d'une argumentation – affirmer, nier, expliquer, objecter, etc.) ;
- Des actes perlocutoires (ce que l'on produit parallèlement à ce que l'on dit, l'intimidation).

De la performativité

Des liaisons s'établissent donc entre sens, modèle et action, discours et écriture. Il est ainsi possible de souligner la capacité performative des discours organisationnels à légitimer à la fois du despotisme et de la honte. Par exemple, pour ce qui est de la stratégie, C. Abdallah & A. Langley⁴⁶ utilisent le mot de « consommateur » pour expliquer la manière dont les destinataires du discours stratégique vont l'interpréter et l'enacter, ces destinataires n'étant ni passifs, ni dociles mais libres d'interpréter le discours de différentes façons.

D'autres auteurs de la philosophie du langage sont également souvent cités : F de Saussure⁴⁷, C. S. Peirce⁴⁸, L. Vygotski⁴⁹, M. M. Bakhtine⁵⁰, A.-J. Greimas⁵¹ sans oublier B. Latour⁵² et P. Watzlawick⁵³. Rappelons aussi l'usage que font les auteurs de la psychanalyse de l'entrée par le langage.

Pour J. Butler⁵⁴, la performativité d'un énoncé vient avant tout de sa réitération (répétition et dissémination dans de nombreux lieux et à de nombreuses occasions). Par exemple, les

⁴⁵ J. L. Austin, *Quand dire c'est faire*, Seuil, Paris, 1970 (Ed. originale : 1955)

⁴⁶ C. Abdallah & A. Langley, « The Double Edge of Ambiguity in Strategic Planning », *Journal of Management Studies*, n° 51, 2014, pp. 235-264

⁴⁷ F de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1995 (Ed. originale : 1913)

⁴⁸ S. C. Peirce, *Textes anticartésiens*, Aubier, Paris, 1984 (Ed. originale : 1931-1958)

⁴⁹ L. Vygotski, *Théorie des émotions. Etude historico-psychologique*, L'Harmattan, Paris, 1998 (Ed. originale : 1933)

⁵⁰ M. M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris, 1984 (Ed. originale : 1952)

⁵¹ A.-J. Greimas, *Du sens II – Essais sémiotiques*, Editions du Seuil, Paris, 1983 - A.-J. Greimas & J. Courtès, *Sémiotique – dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris, 1983

⁵² B. Latour, *Science in Action, How to Follow Scientists and Engineers through Society*, Harvard University Press, 1987 (traduction *La science en action*, Gallimard, collection « folio – essais », n° 267, Paris, 1995).

⁵³ P. Watzlawick, *Le langage du changement, éléments de la communication thérapeutique*, Seuil, Paris, 1980 - P. Watzlawick & I. Weakland & J. Fisch, *Changements*, Seuil, Paris, 1975, p. 28.

⁵⁴ J. Butler, *Bodies that Matter: on the Discursive Limits of « Sex »*, Routledge, New York, 1993, ISBN 9780415903653.

discours de haine envers les femmes produisent des effets sur la constitution des femmes en tant que sujet. Cette construction se fait en fonction de cette norme masculine ou contre cette norme, mais toujours en relation avec le discours circulant. Le discours influence la constitution du sujet d'une façon si profonde qu'il est impossible, pour le sujet ainsi influencé, d'en retracer l'origine ou de s'en départir. Ainsi la société et les sujets se constituent en réactions aux discours de la société, ces discours sont performatifs.

Pour P. Bourdieu⁵⁵, la conception théorique du langage et du pouvoir symbolique s'inscrit dans la continuation de J. L. Austin et appartient à sa théorie de la pratique. Les énoncés ou expressions symboliques sont traduits en *habitus* linguistiques, l'*habitus* étant défini comme un système de dispositions durables et transposables fonctionnant comme principes générateurs et organisateurs de pratiques. Cet *habitus* linguistique est acquis au cours du processus d'apprentissage de la langue (famille, école, etc.). Comme chez J. L. Austin, un énoncé performatif dépend des conditions de félicité. Toutefois, pour P. Bourdieu, le pouvoir de la parole n'est que le pouvoir délégué du porte-parole (l'autorité provient de la position que détient l'agent dans un champ social). L'efficacité symbolique d'un énoncé performatif dépend des propriétés linguistiques du discours, de la position sociale de celui qui l'énonce et de la reconnaissance de ceux qui le subissent, conduisant les dominés à adhérer à l'ordre performatif du monde avec ses intérêts économiques, politiques, ses injustices, ses rapports de domination et ses inégalités du fait de la position du discours performatif dans le champ social, discours intériorisé par les agents qui en reconnaissent sa légitimité (la *doxa* constituée par l'ensemble des croyances associées à l'ordre universel propre à un champ social).

Initiée par M. Callon, la notion de performativité des théories économiques met évidence le rôle du monde scientifique. Il propose une théorie de l'acteur-réseau à partir du concept de performativité⁵⁶ au regard de deux orientations possibles du vocabulaire de la performativité, la première qui s'intéresse aux effets des phénomènes langagiers et des énoncés produits par les sciences économiques et la seconde qui dépasse la conception purement langagière des énoncés économiques et se concentre sur l'étude des dispositifs et agencements sociotechniques. Le caractère performatif des activités scientifiques et en particulier des sciences économiques a conduit vers une réflexion relative aux dispositifs sociotechniques organisant l'activité marchande trouvant son origine dans les fondements théoriques de la théorie de l'acteur-réseau (*Actor-network Theory - ANT*) de B. Latour⁵⁷. Quand il parle de performativité et d'agencement, M. Callon emprunte la notion de dispositif à M. Foucault⁵⁸. Le dispositif renvoie à un réseau qui articule lois, discours scientifiques, institutions étant constitué de discours et de « non discours » « du dit et du non dit » (G. Deleuze⁵⁹).

La théorie de l'acteur-réseau (ou sociologie de la traduction) explique le processus de fabrication des faits scientifiques et des artefacts techniques et de suivre comment s'opère

⁵⁵ P. Bourdieu, *Science de la science et Réflexivité*, Raisons d'agir, collection « Cours et travaux », Paris, 2001, 200 p., ISBN 9782912107145

⁵⁶ M. Callon & F. Muniesa, « La performativité des sciences économiques », in P. Steiner & F. Vatin (Eds.), *Traité de sociologie économique*, PUF, Collection « Quadrige », Paris, 2009, pp. 289-324

⁵⁷ B. Latour & S. Woolgar, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, La Découverte, Paris, 1993 - B. Latour, *La science en action*, Gallimard, collection « Folios essais », Paris, 1989

⁵⁸ M. Foucault, *L'Ordre du discours*, Gallimard, Paris, 1971, 88 p., ISBN 2070277747 - *Surveiller et punir*, Gallimard « nrf », Paris, 1971

⁵⁹ G. Deleuze, *Critique et clinique*, Editions de Minuit, Paris, 1999

leur diffusion à partir de la notion d'inscription (les cartes, graphiques, diagrammes, images qui sont fabriqués par des instruments). Le travail des scientifiques consiste à produire des inscriptions et de les combiner avec d'autres traces ou inscriptions. En circulant, les inscriptions articulent un réseau qualifié de sociotechnique et qui permet d'articuler les entités à des humains. Sciences, société et technique sont imbriqués dans un même réseau, l'ANT reposant sur le concept d'actant pour montrer la nature active des entités qui composent le réseau, et notamment la capacité des actants non humains à mobiliser des humains ou des non humains. La performativité des énoncés scientifiques est un travail de traduction qui articule actants humains et non humains, l'essence de la performativité étant de s'inscrire dans des dispositifs techniques.

Un domaine dans lequel la notion de performativité a été largement utilisée est la sociologie des sciences. Les historiens, sociologues, philosophes et anthropologues de la science ont utilisé la performativité pour saisir les interactions complexes entre la science et la société. La référence à la performativité permet de dépasser l'opposition entre monde scientifique et monde réel, le laboratoire par exemple est une boîte noire où sont produits des énoncés scientifiques, où les chercheurs en laboratoire travaillent sur des documents intermédiaires, produisent des inscriptions, des théories qu'ils vont mettre au profit de la société, ce rapprochement entre le modèle scientifique et le monde réel se fait par l'intermédiaire des dispositifs, il s'agit de comprendre la nature performative du modèle des experts, c'est-à-dire que les recommandations et préconisations soient suivies d'effet sur le terrain .

Des chercheurs en gestion se sont intéressés aux conditions qui doivent être remplies pour qu'une théorie ou un modèle « performe ». Parmi les conditions nécessaires, la condition d'autoréalisation est majeure.

L'énonciation (d'après Emile Benveniste⁶⁰)

L'énonciation se différencie de l'énoncé dans la mesure où elle est l'expression du processus émergent de l'activité de parole (« *Le langage est donc la possibilité de la subjectivité, du fait qu'il contient toujours les formes linguistiques appropriées à son expression, et le discours provoque l'émergence de la subjectivité, du fait qu'il consiste en instances discrètes* »⁶¹). L'énonciation n'est observable qu'au travers des traces qu'elle laisse dans l'énoncé par observation du « locuteur – scripteur » et conduit à deux conceptions : une conception restreinte (C. Kerbrat-Orecchioni⁶² définit ainsi la problématique de l'énonciation comme « *la recherche des procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la « distance énonciative* ») ») et une conception large qui

⁶⁰ F. Provenzano, « Énonciation », in A. Glinier & D. Saint-Amand (Eds.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/58-enonciation>, page consultée le 23 septembre 2016.

⁶¹ E. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Gallimard, Paris, collection « Tel », Paris, 1966, pp. 258-266 - « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Gallimard, collection « Tel », Paris, 1966, pp. 237-250 - « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale*, tome II, Gallimard, collection « Tel », Paris, 1974, pp. 79-88.

⁶² C. Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1999

prend en considération l'ensemble du cadre de production de l'énoncé dont sa dimension socio-historique d'où la référence à une typologie des discours, des stéréotypes, l'énonciation en étant dépendante. L'énonciation est une représentation de la stratégie de mise en discours, qui est aussi une mise en scène de soi que R. Amossy qualifie d'ethos qui est ce qui résulte de l'interaction qui opère entre l'auteur et son public (« *Quelles que soient ses déterminations et ses marges de liberté, l'image de soi se dégage tout d'abord des traces de présence que le locuteur, délibérément ou non, laisse dans son discours* »⁶³), qu'il s'agisse d'éléments verbaux et extra-verbaux.

C'est de cette perspective que la notion de polyphonie⁶⁴ trouve son origine (analyse de la manière dont s'orchestrent les multiples voix qui traversent un énoncé).

A. Rabatel⁶⁵ a ajouté la notion de point de vue qui est la manière d'articuler les dimensions énonciatives à une ou plusieurs références et à la question de la responsabilité, le point de vue étant une entrée dans l'analyse argumentative.

D. Maingueneau parle de scénographie énonciative (« *la scène de parole que le discours présuppose pour pouvoir être énoncé et qu'en retour il doit valider à travers son énonciation même. [...] Car toute œuvre, par son déploiement même, prétend instituer la situation qui la rend pertinente* »⁶⁶). La scénographie permet ainsi d'aborder, à partir des textes, l'étude des procédés de légitimation et de création de la valeur littéraire dans un état de société. La paratopie est « *la relation paradoxale d'inclusion / exclusion dans un espace social qu'implique le statut de locuteur d'un texte relevant d'un « discours constituant* » ».

Pour D. Maingueneau⁶⁷, l'analyse de discours s'intéresse à des identités énonciatrices qui « *supposent des institutions de production et de diffusion du discours spécifiques [...]. L'objet de l'analyse du discours pourrait être dénommé une archive, qui permet de rapporter un ensemble d'"inscriptions" à un même positionnement [...]. Ces archives, par nature, sont des thesaurus, des ensembles finis d'énoncés, "rares" dirait Foucault. [...] Dès lors, étudier des énoncés comme participant d'une archive, [...] c'est une certaine organisation de l'univers, liée aux comportements de diverses collectivités qui s'y trouvent impliquées* ».

J. Meizoz⁶⁸ avance le concept de posture qui résulte du choix terminologique lié à la mise en scène de deux instances, l'écrivain et le curieux.

E. Souchier met en avant la notion d'énonciation éditoriale qui « *désigne l'ensemble de ce qui contribue à la production matérielle des formes, qui donnent au texte sa consistance, son « image de texte* » »⁶⁹.

⁶³ R. Amossy, *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, PUF, collection « L'interrogation philosophique », Paris, 2010.

⁶⁴ O. Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Editions de Minuit, Paris, 1984.

⁶⁵ A. Rabatel, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Lambert Lucas, collection « Linguistique », Limoges, 2008.

⁶⁶ D. Maingueneau, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004.

⁶⁷ D. Maingueneau, *op. cit.*

⁶⁸ J. Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Slatkine, Genève, 2007 - *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Slatkine, Genève, 2011.

⁶⁹ E. Souchier, « L'« énonciation éditoriale » ou l'image du texte », *Cahiers de médiologie*, n° 6, 1998, Yvon PESQUEUX

P. Charaudeau ⁷⁰ a fondé l'« analyse sémiolinguistique » puis l'« analyse sémiopragmatique » qui mêle l'analyse de contenu et l'analyse sémiotique des dispositifs sociaux et institutionnels de la communication humaine » au regard de la notion de contrat de communication qui est l'ensemble des conditions dans lesquelles l'acte de communication est réalisé. Appliquée à l'analyse du système médiatique, il met en évidence que les médias sont régis par une double logique : une logique commerciale (liée au fait que les médias sont financés par des recettes publicitaires et donc soumis à une quête d'audience au sein d'un marché concurrentiel) et une logique démocratique (la mission citoyenne d'information du citoyen).

Deux grands courants des théories critiques de l'hypothèse généraliste⁷¹

La Labour Process Theory

La *Labour Process Theory* (LPT) adopte l'attitude du réalisme critique⁷². Pour certains, elle ne devrait pas faire partie des CMS puisqu'elle se base sur une ontologie réaliste – elle postule que le réel existe en soi, mais qu'il n'est pas totalement connaissable du fait de sa complexité⁷³. Si l'on considère que la dimension critique porte sur les pratiques managériales plus que sur les postures épistémologiques, la LPT a donc sa place dans ce champ⁷⁴. Un des auteurs de référence est E. P. Thompson⁷⁵.

La LPT a fait face à une polémique dans les années 1980 entre les partisans d'une fidélité à la théorie initiale et ceux qui s'en sont éloignés pour rejoindre le poststructuralisme.

Les deux grandes caractéristiques de la théorie initiale sont la centralité de la structure économique et l'analyse dualiste des rapports sociaux.

La centralité accordée à la structure économique se focalise sur les rapports de domination, de contrôle et de résistance dans la sphère productive, et plus précisément sur niveau des relations « travail – capital ». Dans la lignée du marxisme, elle affirme que les phénomènes sociaux sont étroitement liés à la structure économique capitaliste (ou superstructure) qui produit des logiques sous-jacentes, invisibles, qui façonnent le monde social, génèrent des régularités sociales à l'insu des individus et servent les intérêts des

pp. 137-145 – Y. Jeanneret & E. Souchier, « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication et langage*, n° 145, 2005, pp. 3-15.

⁷⁰ P. Charaudeau, *Langage et discours : éléments de sémiolinguistique*, Hachette, Paris, 1983 - *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, Paris, 1992 - *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Nathan, Paris, 1997 - *Le discours politique : les masques du pouvoir*, Vuibert, Paris, 1997.

⁷¹ Pour plus de développements, voir la thèse de M. Gregoire, « L'autonomie et le travail non subordonné en coopérative d'activité et d'emploi : une analyse critique », Université de Lille, 2019

⁷² M. I. Reed, « Critical Realism in Critical Management Studies », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, New York: Oxford University Press, 2009.

⁷³ V. Fournier & C. Grey, « At the Critical Moment: Conditions and Prospects for Critical Management Studies », *Human Relations*, vol. 53, n° 1, 2000, 732.

⁷⁴ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

⁷⁵ E. P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel* Paris, La Fabrique, 2015 (Ed. originale : 1967)

détenteurs du capital⁷⁶. L'émancipation est possible par la prise de conscience par les travailleurs de l'existence de la superstructure capitaliste, de ses logiques sous-jacentes, et par la mise en place de formes de résistance⁷⁷. Le rôle de la recherche critique est de les y aider.

L'analyse dualiste des rapports sociaux repose sur l'opposition « patrons – travailleurs » (les rapports de classe), le contrôle (des managers) à la résistance (des employés) ou la volonté des agents (encore qualifiée d'« agence » en conformité avec la définition sociologique issue de la sociologie américaine des années 1950 et qui la définit au regard de la trilogie « délégation – contrôle – libre arbitre »⁷⁸) au déterminisme des structures sociales (dualisme « agence – structure »). Pour la *LPT*, l'autonomie grandissante laissée aux salariés ne signifie pas apaisement des luttes sociales mais auto-contrainte⁷⁹. L'exploitation perdure et se transforme en auto-exploitation qui rend la domination moins visible et donc encore plus efficace. C'est pourquoi l'opposition « subordonnés – managers » est plus que jamais d'actualité.

La scission du courant de la *LPT* s'est opérée autour de la question du « *missing subject* » du fait de la contestation de l'importance excessive accordée à la structure économique dans la compréhension du monde social qui ne laisse pas de place à la subjectivité des agents, c'est-à-dire au rôle de leurs caractéristiques individuelles – leur identité, leur vécu, leurs pensées, leurs émotions, leurs perceptions – éléments importants dans la genèse de leur comportement individuel. Il peut être influencés de multiples façons par d'autres facteurs⁸⁰ que la structure économique. Les problématiques sociales ne peuvent être réduites à l'opposition entre patrons et travailleurs subordonnés, contrôle et résistance ou agence et structure. Les agents – qui sont donc des sujets – sont pluriels et complexes, ce qui manque à la version initiale de la *LPT*.

Cette limite qualifiée de *missing subject* (« le sujet absent ») a notamment été soulignée par M. Burawoy⁸¹ et a provoqué un débat, un nouveau courant fondé sur le poststructuralisme pour se centrer sur les questions de subjectivité et de complexité des individus⁸² s'étant développé.

La *core theory* a pourtant évolué en prenant en compte des évolutions du capitalisme contemporain, comme les nouvelles modalités du processus d'accumulation liées à la financiarisation de l'économie et au pouvoir grandissant des actionnaires, les modifications des formes de contrôle des travailleurs et l'évolution des modes de résistance des travailleurs (baisse du pouvoir syndical, montée en puissance de nouvelles

⁷⁶ H. Willmott, « Theorizing Contemporary Control: Some Post-Structuralist Responses to Some Critical Realist Questions », *Organization*, vol. 12, n° 5, 2005, 74780. <https://doi.org/10.1177/1350508405055947>.

⁷⁷ M. I. Reed, « Critical Realism in Critical Management Studies », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, 5275. New York, Oxford University Press, 2009

⁷⁸ E. Kiser, « Comparing Varieties of Agency Theory in Economics, Political Science, and Sociology: An Illustration from State Policy Implementation », *Sociological Theory*, vol. 17, n° 2, pp. 146-170, 1999

⁷⁹ D. Knights & H. Willmott. 2002. « Autonomy as Utopia or Dystopia », in *Utopia and Organization*, 5981, Sociological Review Monographs, Oxford, Malden, Blackwell Publishing, 2002.

⁸⁰ D. P. O'Doherty & H. Willmott, « Debating Labour Process Theory: The Issue of Subjectivity and the Relevance of Poststructuralism », *Sociology*, vol. 35, n° 2, 2001, 45776.

⁸¹ M. Burawoy, *Manufacturing Consent: Changes in labour Process under Capitalism*, University of Chicago Press, 1979.

⁸² D. P. O'Doherty & H. Willmott, « Debating Labour Process Theory: The Issue of Subjectivity and the Relevance of Poststructuralism », *Sociology*, vol. 35, n° 2, 2001, 45776.

formes de contestation). Elle rejette le postulat d'une subjectivité des agents qui ne soit pas liée aux rapports de production, le poststructuralisme étant considéré comme un retour réactionnaire aux approches microsociales qui ignorent les structures macrosociales de domination et les nécessaires formes de résistance collective⁸³ même si certains des auteurs de la *core theory* pensent que la subjectivité et la complexité des agents peuvent être prises en compte (vie quotidienne des travailleurs, diversité de leur résistance, créativité du pouvoir ouvrier⁸⁴). D'autres prennent en compte des formes de domination telles que celles liées à la nationalité, à l'origine ethnique, au genre, à la religion, à l'orientation sexuelle, à l'âge, à l'état de santé ou au handicap qui, comme on le verra, constituent le cœur des approches postcoloniales. Mais la structure économique et les relations « capital – travail » restent les facteurs explicatifs majeurs des phénomènes sociaux au regard de la primauté à accorder à un mouvement social anticapitaliste⁸⁵.

Le poststructuralisme

Le poststructuralisme est également qualifié de *French Theory* par les anglo-américains au regard des références à Michel Foucault, Jacques Derrida et Gilles Deleuze⁸⁶ même si les CMS n'en donnent qu'une lecture partielle.

Un premier thème en est l'analyse des luttes de pouvoir entre des forces sociales multiples et diffuses à partir du reproche adressé à la *LPT* en évitant de s'enfermer dans une analyse dualiste des rapports sociaux au regard de formes moins visibles du pouvoir⁸⁷. Le « retour du sujet » marque la centralité accordée au sujet – c'est-à-dire à la subjectivité des individus⁸⁸.

L'importance du langage et des discours est également majeure dans l'analyse poststructuraliste par référence à Ferdinand de Saussure, Claude Lévi-Strauss et Jacques Lacan⁸⁹ car il est considéré comme étant loin d'être neutre, véhiculant des systèmes de signification, des représentations du monde qui fondent des représentations au-dehors desquelles il est difficile de penser et d'agir. Par exemple, il est aujourd'hui difficile de parler monde social sans recourir aux termes d'individu, d'organisation ou de marché⁹⁰. Il en va de même de l'autonomie considérée comme une aptitude inhérente aux êtres humains, une notion héritée du siècle des Lumières, mais qui n'avait pas ce sens à ce moment-là⁹¹.

⁸³ M. Burawoy, *Manufacturing Consent: Changes in labour Process under Capitalism*, University of Chicago Press, 1979.

⁸⁴ E. P. Thompson, *op. cit.*

⁸⁵ E. P. Thompson, *op. cit.*

⁸⁶ C. Jones, « Poststructuralism in Critical Management Studies », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, 7698, New York, Oxford University Press, 2009.

⁸⁷ E. Laclau & C. Mouffe., *Hegemony and Socialist Strategy*, Verso, Londres, 1985 - « Post-marxism Without Apologies », *New Left Review*, n° 166, 1987, 79106.

⁸⁸ C. Jones, « Poststructuralism in Critical Management Studies », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, 7698, New York, Oxford University Press, 2009.

⁸⁹ C. Jones, « Poststructuralism in Critical Management Studies », in *The Oxford Handbook of Critical Management Studies*, 7698, New York, Oxford University Press, 2009.

⁹⁰ M. Alvesson & T. Bridgman & H. Willmott, *op. cit.*

⁹¹ E. Laclau & C. Mouffe, *op. cit.*

Des critiques, venues notamment de la *LPT*, ont reproché l'importance excessive accordée au langage, sa tendance à réduire les phénomènes sociaux à des flux de discours⁹². Elles ont été reprises par les tenants du poststructuralisme pour dépasser l'analyse des discours des travaux linguistiques⁹³.

L'anti-essentialisme du poststructuralisme met en avant le fait que les représentations sont forgées par des discours hégémoniques essentiels à comprendre pour étudier le monde social⁹⁴. Il n'existe pas de nature humaine, d'attribut qui ne seraient pas une construction historique, sociale et culturelle, l'autonomie n'existant que dans un système social traversé par des rapports de pouvoir⁹⁵.

Le poststructuralisme revendique la partialité⁹⁷ et rejette la prétention scientifique au projet de mettre en lumière des lois générales du fait de la multiplicité des forces sociales, des identités et des discours.

Comme avec la *LPT*, l'émancipation peut venir de la prise de conscience des rapports de domination et le rôle du chercheur est de les mettre en lumière afin d'aider les individus à y résister. Mais l'émancipation totale est impossible, même si le capitalisme est renversé, car il n'existe pas de situation autre. L'autodétermination du projet de la *LPT* restera le fruit de rapports de pouvoir⁹⁸. Mais pour les détracteurs du poststructuralisme, elle condamne à la résignation.

La principale critique adressée au poststructuralisme, notamment par les partisans de la *LPT*, concerne sa vision du pouvoir comme diffus, ce qui empêche de considérer le capitalisme comme l'élément structurant du système social, d'ailleurs même par des auteurs qui s'en réclament. Ils soulignent la tendance à tout déconstruire, au point que plus rien ne semble « gouverner, structurer ou donner du sens au monde social »⁹⁹. Ils acceptent la présence des forces sociales néolibérales dans la société moderne quant à la façon dont elles gouvernent le monde social¹⁰⁰ mais rejettent l'idée qu'il est produit par une élite pour asseoir sa domination. C'est un système (cf. la notion de « gouvernementalité » chez M. Foucault). L'élite dominante est elle-même enchevêtrée dans un ensemble qui la dépasse.

Parler de gouvernamentalité, est en effet aussi se référer à une conception du sujet qui rende « pensable » à la fois la socialité et le gouvernement. Pour M. Foucault, le terme de « gouvernementalité » apparaît au XVI^e siècle. En effet, pour se confronter aux problèmes de pouvoir, à la différence de Machiavel, il met en avant, non pas une

⁹² C. Jones, *op. cit.*

⁹³ H. Willmott, « Theorizing Contemporary Control: Some Post-Structuralist Responses to Some Critical Realist Questions », *Organization*, vol. 12, n° 5, 2005, 74780. <https://doi.org/10.1177/1350508405055947>.

⁹⁴ H. Willmott, *op. cit.*

⁹⁵ T. Ibáñez, *Anarchisme en mouvement : anarchisme, néo-anarchisme et postanarchisme*, Paris, Nada, 2014.

⁹⁶ E. Laclau & C. Mouffe, *op. cit.*

⁹⁷ H. Willmott, *op. cit.*

⁹⁸ D. P. O'Doherty & H. Willmott, « Debating Labour Process Theory: The Issue of Subjectivity and the Relevance of Poststructuralism », *Sociology*, vol. 35, n° 2, 2001, 45776.

⁹⁹ D. P. O'Doherty & H. Willmott, « Debating Labour Process Theory: The Issue of Subjectivity and the Relevance of Poststructuralism », *Sociology*, vol. 35, n° 2, 2001, 45776.

¹⁰⁰ G. Burrell, « Normal Science, Paradigms, Metaphors, Discourse and Genealogies of Analysis », in *Handbook of Organization Studies*, 64258. Londres, Sage, 1996.

problématique de l'ordre mais une problématique du conditionnement. « *Par ce mot de « gouvernementalité », je veux dire trois choses. Par gouvernementalité, j'entends l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, bien que complexe, de pouvoir, qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir, l'économie politique, pour instrument technique essentiel les dispositifs de sécurité. Par « gouvernementalité », j'entends la tendance, la ligne de force qui, dans tout l'Occident, n'a pas cessé de conduire, et depuis fort longtemps, vers la prééminence de ce type de pouvoir qu'on peut appeler le « gouvernement » sur tous les autres : souveraineté, discipline ; ce qui a amené, d'une part, le développement de toute une série d'appareils spécifiques de gouvernement et, d'autre part, le développement de toute une série de savoirs. Enfin, par gouvernementalité, je crois qu'il faudrait entendre le processus ou, plutôt, le résultat du processus par lequel l'Etat de justice du Moyen Age, devenu au XV^e et XVI^e siècles Etat administratif, s'est trouvé petit à petit « gouvernementalisé »* »¹⁰¹. L'Etat de justice est celui du développement de la loi, l'Etat administratif celui du développement des règles et des disciplines et M. Foucault ajoute, pour le monde moderne, le développement d'un Etat de gouvernement qui est défini par les rapports qui s'établissent entre une masse et un territoire. La gouvernementalité apparaît quand il s'agit de constater l'existence de pratiques politiques calculées et réfléchies. Il signale l'apparition et le développement de l'idée de paix perpétuelle. A la suite des travaux de M. Foucault¹⁰², M. de Certeau¹⁰³, reprend la différence entre « appareil » et « dispositif ». La dénomination d'« appareil » désigne des « institutions localisables, expansionnistes, répressives et légales » et celle de « dispositif » tout ce qui vit des institutions et qui permet que se « réorganise en sous-main le fonctionnement du pouvoir : des procédures techniques minuscules jouant sur et avec des détails ». Les appareils rendent compte d'un « système général de domination » et les « dispositifs » des formes de relations de pouvoir qui agissent, non pas directement sur les destinataires mais sur les actions qu'ils entreprendraient de toutes façons. A ce titre, la gouvernance serait l'appareil et l'organisation le dispositif.

Une autre critique du poststructuralisme est qu'en considérant le pouvoir comme diffus et éparé, il condamne les formes de résistance à l'être également et exclut un mouvement social d'ampleur car il met en avant l'étude des « micro-résistances » – les résistances individuelles, quotidiennes, cachées –, au détriment de la réflexion sur les formes collectives de résistance¹⁰⁴. Il se rapproche ainsi de l'idéologie néolibérale qui repose sur un mode de pensée individualiste et conduit à la déconstruction du collectif¹⁰⁵. Les micro-résistances seraient donc illusoires car elles n'ayant pas effet sur les rapports de domination en permettant aux individus de supporter l'oppression en leur donnant l'impression qu'ils peuvent y résister.

Focus sur la pensée de Michel Foucault : de la généalogie de l'enfermement au souci de soi

¹⁰¹ M. Foucault, *Dits et Ecrits*, Gallimard, collection « nrf », Paris, 1988, Tome III, p. 655

¹⁰² M. Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, collection « nrf », Paris, 1975

¹⁰³ M. de Certeau, *L'invention du quotidien, Arts de faire* (tome I), Gallimard, Paris, 1990

¹⁰⁴ D. K. Mumby & R. Thomas & I. Martí & D. Seidl, « Resistance Redux », *Organization Studies*, 2017, vol. 38, n° 9, 2017, 115783. <https://doi.org/10.1177/0170840617717554>.

¹⁰⁵ P. Michon, *Les rythmes du politique. Démocratie et capitalisme mondialisé*, Paris, Les Prairies, 2007
Yvon PESQUEUX

Considérations générales

La disparition précoce de Michel Foucault à l'âge de 58 ans en 1984 a conduit certains critiques à parler, à son égard, de vie inachevée.

Quand on sait l'importance des liens entre sa vie et son oeuvre, on est également contraint d'évoquer le caractère inachevé de son oeuvre, à plusieurs : dans ses derniers ouvrages, il venait de définir de nouvelles problématiques, donnant ainsi un éclairage original et fécond sur ses livres antérieurs, et rien ne dit que de nouveaux changements de perspectives n'auraient pas pu encore avoir lieu et les enseignements de sa démarche sont loin d'avoir encore été véritablement reconnus et exploités.

D'un certain point de vue, Foucault appartient à l'héritage nietzschéen de notre époque. Reprenant lui-même le qualificatif de « fouilleur de bas-fonds » que Nietzsche s'attribuait, il poursuit cette même démarche critique à l'égard de la raison, qui s'efforçait de découvrir en elle des motivations qui ne sont pas si exclusivement théoriques et désintéressées qu'elle le prétend en nous dévoilant des effets de pouvoir et de « volonté de puissance ». Nietzschéen dans sa démarche théorique, Foucault le fut aussi dans son écriture car ses livres sont inséparables de ses différentes expériences, même s'ils ne s'y réduisent pas. Ils confirment ainsi l'affirmation de Nietzsche qui déclarait n'aimer que « les livres qui sont écrits avec la chair de leur auteur ».

La richesse de son oeuvre est ainsi fonction de la complexité de sa personne ou de ses personnages. On pourrait en effet voir, dans les différents moments de son existence et de ses multiples expériences, une sorte de capacité à vivre des vies parallèles et successives. Ainsi, Foucault laisse derrière lui une oeuvre dont la dimension esthétique est loin d'être négligeable. Le désir d'écrire ne fut pas chez lui immédiat. Intellectuel s'il en est et, pour certains, inventeur d'un nouveau type, celui de l'« intellectuel spécifique », il sut aussi se montrer fin diplomate comme l'atteste le début de sa carrière. Issu d'une famille de médecins, il fut passionné par la psychiatrie, mais surtout par sa critique, comme en témoigne *L'histoire de la folie*¹⁰⁶ qui devint, à une certaine époque, le manifeste de l'antipsychiatrie. Archiviste, « archéologue », à la recherche de documents peu connus, prétendant même ne pas écrire de livre de philosophie, il faisait pourtant une utilisation de ses sources qui n'était point celle de l'historien. Lecteur très critique des mécanismes d'enfermement des diverses institutions, décrivant une « microphysique du pouvoir » qui lui permettait de développer ses analyses dans les lieux traditionnels du savoir, militant engagé, actif dans le soutien accordé à de multiples dissidents, il fut rétif à tout engagement politique traditionnel. Rebelle à l'égard de toute institution, il aurait cependant souhaité devenir directeur de la Bibliothèque Nationale. Très tôt critique à l'égard du système éducatif dont il n'est pas un pur produit, comme Sartre, il participa pourtant à une commission ministérielle d'étude de ce même système créée par Christian Foucher, Ministre du Général de Gaulle. Il fut enfin élu Professeur au Collège de France sans pour autant perdre sa liberté d'action et de pensée. Autant d'indices, parmi d'autres, d'une personnalité riche et complexe, complexité, multiplicité et inachèvement qui peuvent susciter regrets, réserves ou critiques qui sont les marques constitutives de sa vie et de son oeuvre.

¹⁰⁶ M Foucault, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Plon, Paris, 1961.

L'analyse des mécanismes d'enfermement. Un éclairage nouveau sur le savoir, le pouvoir et leurs liens.

Tous les ouvrages de Michel Foucault ont suscité de nombreuses réactions ; certains ont été salués comme annonçant une nouvelle ère philosophique. Maurice Clavel voyait dans *Les mots et les choses*¹⁰⁷ un texte comparable à *La critique de la raison pure* de Kant. Certains textes théoriques constituent encore aujourd'hui des pistes de recherches épistémologiques dans le domaine des sciences humaines et historiques. Mais deux ouvrages, encore plus connus du grand public et peut-être, d'un certain point de vue, moins théoriques, s'imposent d'abord : *L'histoire de la folie* et *Surveiller et punir*¹⁰⁸ qui, au-delà de leur différence d'objet, participent d'une entreprise commune de l'étude des mécanismes d'enfermement et d'exclusion et qui offrent une description et une nouvelle conception des procédures et des mécanismes du savoir et du pouvoir qui paraissent étroitement mêlés.

L'histoire de la folie

La thèse centrale de ce livre, qui est aujourd'hui un classique du genre, mais qui suscita de nombreuses réactions et exerça une grande influence dans le mouvement psychiatrique ou antipsychiatrique, est d'abord celle de l'affirmation selon laquelle la folie n'est pas un fait naturel mais un phénomène essentiellement culturel. Chaque société crée ses propres « fous » et sa propre conception de la folie, lui réservant un sort théorique et pratique spécifiques (même si l'étude de Foucault commence à l'âge classique et porte exclusivement sur la société occidentale).

Le traitement occidental en la matière est celui de l'enfermement et de l'exclusion de la folie condamnée au silence, un silence que Foucault cherche à faire entendre en faisant s'élever une parole jusqu'alors interdite, celle de ceux qui sont enfermés et en étudiant les moyens théoriques et pratiques à l'aide desquels se sont ainsi constitués des lieux d'enfermement et de silence. Plusieurs étapes sont ainsi distinguées par Michel Foucault. La folie, jusqu'au Moyen-Age, avait une dimension inquiétante mais également surnaturelle, religieuse qui lui conférait en quelque sorte un statut dans la société, celui de l'indice d'une autre réalité, dans un monde encore peuplé de multiples croyances mythiques et irrationnelles. Cette folie va être progressivement écartée, parallèlement à la conquête que la raison ou le rationalisme font de l'Occident. Deux dates apparaissent particulièrement symboliques de ce mouvement : 1656 - le décret de la fondation, à Paris, de l'Hôpital général, qui crée un lieu où les fous seront enfermés avec les pauvres, les misérables, les criminels et les assassins et 1794 – avec la libération des enchaînés de Bicêtre qui, d'un certain point de vue, constitue un progrès, puisqu'elle témoigne de la reconnaissance de la spécificité de la folie par rapport à la misère et à la criminalité en permettant de créer un espace qui lui appartient en propre, ancêtre de l'asile où la folie sera théoriquement l'objet d'un traitement original, scientifique et thérapeutique. Au-delà de la transformation du regard fixé sur la folie et les fous on constate, cependant, la constance d'une attitude d'enfermement et d'exclusion dont Foucault montre la diversité de motivations.

¹⁰⁷ M. Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1971

¹⁰⁸ M. Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975

L'enfermement s'explique d'abord par des raisons économiques et politiques. La période de crise économique du XVII^e siècle conduit la société à se protéger contre tous ceux qui pourraient menacer l'ordre établi, provoquer des émeutes et qui seraient incapables de satisfaire aux impératifs de production économique ou qui paraissent contraire aux exigences de la morale traditionnelle et collective. C'est ce jugement social, politique, moral, qui empêche de considérer le fou comme un malade, un être humain susceptible d'être soigné. Ce fou, qui n'est pas encore nommé comme tel, est donc soit condamné moralement à l'égal d'autres figures suscitant la réprobation comme le criminel et l'assassin, soit ravalé au rang d'animal. Les appels que l'on fait quelquefois au médecin ne s'expliquent que par des phénomènes de « grande peur », d'inquiétude devant ce qui se passe dans ces lieux interdits. Il ne suffit pas d'avoir enfermé, il faut encore contrôler ce qui se passe à l'intérieur, pour évacuer toute menace. La nature de cette première intervention médicale et aussi ses mécanismes d'exclusion témoignent ainsi d'une volonté de pouvoir et aussi de savoir.

Foucault réserve une place de choix aux commentaires d'un geste non plus politique mais théorique puisqu'il s'agit de celui du doute cartésien. Dans ses *Méditations métaphysiques* Descartes, soucieux d'atteindre une vérité qui puisse vraiment être le fondement de toute connaissance, commence par douter de toutes celles qu'on lui a transmises et de celles qui s'imposent à lui de manière immédiate. Aussi passe-t-il au crible tout type de connaissance sensible. A un certain moment de sa démarche, il constate pourtant que les perceptions rapprochées comme celles, par exemple, des sensations de son corps, doivent être remises en question. « Si ce n'est » dit-il, « qu'on peut parfois avoir des sensations délirantes ». Mais, et c'est là le point important, à peine ayant évoqué l'argument de la folie, il l'élimine comme s'il ne pouvait concerner une démarche humaine comme la sienne.

*« Si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés, de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils sont tout nus ; ou s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre. Mais quoi ? ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemple »*¹⁰⁹.

L'argument de la folie n'est donc pas pris en compte dans la mesure où il ne considère pas cette folie comme étant humaine. Ce philosophe est donc aussi l'un de ceux qui, au nom de la raison, participe de ce même mouvement d'exclusion de la folie. Et les autres détenteurs du savoir que seront plus tard les médecins dans les asiles, s'ils feront de la folie une maladie mentale et donc un objet de science et de soins, commenceront d'abord par isoler la folie de la société comme si la menace, même traitée scientifiquement, demeurerait toujours présente. Il faudra encore beaucoup de temps pour que la folie ne soit plus considérée comme l'autre de l'humanité, mais seulement l'une de ses composantes, non plus étrangère à la société, mais l'une de ses résultantes, qu'elle apparaisse parfois comme susceptible, à son tour, de permettre un nouveau regard critique sur la société future et le savoir. L'apothéose du personnage médical est donc aussi celle d'un certain pouvoir. Pouvoir et savoir paraissent ici fondamentalement liés.

¹⁰⁹ R. Descartes, *Méditations Métaphysiques*, Flammarion, Paris, 2009, 226 p. ISBN-10 : 2081220008, ISBN-13 : 978-2081220003 (Ed. originale : 1641), 1^o méditation, §4
Yvon PESQUEUX

Il faut rappeler, à cet égard, que ce livre, apparemment très théorique, qui s'appuie sur des textes, des archives savantes, eut des conséquences, non seulement sur le plan philosophique, mais aussi sur le plan médical lui-même dans la mesure où il nourrit les critiques de la psychiatrie et les interrogations de l'antipsychiatrie. Il aboutit ainsi, en fait, à un engagement certain de Michel Foucault, prémédité ou pas, dans certains combats de son époque. Cette ouverture vers un militantisme effectif était déjà peut être déjà contenue dans la méthode suivie par Michel Foucault, celle qui consiste à se placer, non du point de vue des institutions, du pouvoir ou des savoirs officiels, mais qui s'efforce de faire entendre les voix plus ou moins explicites, plus ou moins bien formulées de ceux et celles que l'on fait taire traditionnellement pour des raisons qui apparaissent désormais plus ou moins inavouables. Dans le texte de Foucault, cette décision se traduit souvent par l'analyse d'archives, de références qui sont souvent obscures ou mal connues et non par l'appel habituel aux textes les plus célèbres et les plus représentatifs de l'idéologie. L'oppression ainsi dénoncée, il y a place pour une future révolte, sinon une possible révolution et, derrière la description théorique et scientifique, se profile déjà une autre attitude critique, politique, et même comme on le verra, proprement éthique même si, pour l'heure, elle n'est pas encore explicite.

Surveiller et punir

Cette dimension critique est peut-être encore plus nette dans l'ouvrage qui étudie un autre lieu d'exclusion, celui de la prison. Son étude théorique de la prison va ici de pair avec un engagement effectif dans des mouvements ou dans des groupements luttant pour l'amélioration des conditions des prisonniers et, pour certains d'entre eux, visant à l'abolition de la prison et dont l'objectif ou les moyens consisteront, ici aussi, mais de manière encore plus concrète, à faire entendre la parole réelle, jusqu'alors écrasée, de ceux qui sont emprisonnés. Cet engagement fut aussi parfois la source d'interprétations discutables ou excessives du texte lui-même.

D'un certain point de vue, on pourrait dire que cet ouvrage décrit les étapes de la constitution de la prison, la substitution de la punition au supplice qui avait seul cours dans l'Ancien Régime. Les pouvoirs publics remplacent l'exécution par l'emprisonnement et découpent ainsi, comme pour la folie, un lieu spécifique d'enfermement. Jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle, en effet, le pouvoir n'emprisonne pas. La souveraineté (le livre commence de manière très explicite et très symbolique par la description du supplice de Damien, accusé d'avoir voulu tuer le roi) s'exerce réellement et symboliquement dans les marques qu'elle fait imprimer sur le corps du supplicié.

Une transformation va s'opérer, par la suite, dans le courant du XVIII^e siècle du fait de la peur des réactions populaires qu'une violence excessive risque d'entraîner mais aussi, peut-être surtout, pour des raisons économiques. Entre 1780 et 1830, se créent ainsi des pénitenciers et des forteresses qui instituent, de ce fait, un traitement du corps, non plus supplicié et détruit, mais surveillé et dressé. Le pouvoir s'exerce toujours par et sur le corps mais de manière très différente. La prison n'est, du reste, qu'un élément dans une évolution générale des sociétés européennes du XVIII^e dans la représentation et leurs pratiques du pouvoir. Une modification radicale est assez visible¹¹⁰ « *les réglementations*

¹¹⁰ M. Foucault, *op. cit.*
Yvon PESQUEUX

caractéristiques des armées protestantes de Guillaume d'Orange et de Gustave Adolphe sont transformées en règlements pour toutes les armées d'Europe ... Les collèges modèles des jésuites dessinent les formes générales des disciplines scolaires ; la mise en ordre des hôpitaux maritimes et militaires sert de schéma à la réorganisation hospitalières du XVIII^e siècle ». Ce modèle, que Foucault baptise panoptique vient d'abord du projet de prison idéale décrit par J. Bentham¹¹¹ dans son *Panoptique*, projet auquel Foucault réserve une place tout à fait particulière dans son analyse.

L'extension de ce modèle à d'autres lieux que ceux de la prison permet de tirer plusieurs conclusions en montrant que le projet fondamental qui se réalise à cette époque est celui d'une société de surveillance et qui n'est, en fait, qu'une nouvelle forme du pouvoir et de ses conditions d'exercice. Un tel constat permet aussi de vérifier que cette organisation de l'espace clos qu'est la prison reste de l'ordre de l'idéal et ne réalise pas ses intentions initiales. Pour J. Bentham, en effet, comme pour certains de ses contemporains, emprisonner n'était pas seulement enfermer pour punir mais surtout pour corriger, réformer ceux que, momentanément, la justice avait envoyés en prison. Ainsi, tout le monde y gagnait quelque chose : la société qui retrouvait un individu docile, avide de se réformer, en particulier par le travail, au service des intérêts de cette même société. L'individu lui-même, se trouvait réconcilié avec la communauté sociale, et capable de s'y réintégrer. De telles idées, humanistes, généreuses, n'ont pourtant pas donné naissance à des établissements qui conduisent réellement à de tels résultats. En ce sens, la prison ainsi conçue est restée idéale et utopique.

Car si l'on reprend l'analyse de Foucault, la conséquence la plus visible de ce genre d'établissement est le développement d'un nouveau groupe social, la délinquance, caractérisée à la fois par son incapacité à être réintégrée dans la société et par sa facilité à être récupérée par cette même société, pour y remplir des fonctions plus ou moins avouables. L'une d'entre elles étant, du fait de son existence même, de rendre nécessaire l'organisation d'une police qui peut être, à son tour, utilisée à d'autres fins plus politiques que la seule répression du banditisme. La prison réelle, très éloignée des descriptions idéales qui ont été faites, par son échec sur ce point, confirme, en tous cas, la légitimité du développement et du perfectionnement du dispositif de surveillance étendu, cette fois, à l'ensemble de la société.

La signification véritable de la prison ne réside pas véritablement dans ce qui est annoncé, mais elle confirme l'élaboration d'une nouvelle conception du pouvoir né des nouvelles conditions de son exercice, en particulier à travers les liens qui y sont ainsi établis et réifiés entre le savoir et le pouvoir. Le nouveau mode d'exercice du pouvoir est, en effet, producteur de savoir. Pour Foucault, tout comme les sciences de la nature sont nées, au Moyen-Age, des enquêtes inquisitoriales, la technologie disciplinaire qui se met en place favorise, en effet, le développement des sciences de l'Homme. On trouve, dans ces projets de prison idéale, un souci certain de ¹¹² « *l'observation individualisante, de la caractérisation, du classement et de l'aménagement analytique de l'espace* ». Les prisonniers sont séparés, constamment observés, classifiés. C'est dire qu'ils peuvent être régulièrement et à loisir analysés et devenir de véritables objets d'étude puisque la prison rassemble un corpus d'individus totalement disponibles et propices à une enquête.

¹¹¹ J. Bentham, *Le panoptique*, Belfond, Paris, 1977 (Ed. originale : 1787)

¹¹² M. Foucault, *op. cit.*

L'objet de *Surveiller et Punir* dépasse donc de beaucoup une simple étude de la prison. Il constitue une analyse plus large de la « technologie disciplinaire » ou de « l'archipel carcéral » qui se met en place à une certaine époque de l'histoire de l'Occident et qui passe par de nouveaux traitements réservés aux corps. Foucault écrivait, en réponse aux critiques des historiens : « *Dans cette naissance de la prison, de quoi est-il question ? De la société française à une période donnée ? De la délinquance du XVIII^e au XIX^e siècle ? Des prisons en France entre 1760 et 1840 ? Pas même. De quelque chose de plus ténue, l'intention réfléchie, le type de calculs, la ratio qui a été mise en oeuvre dans la réforme du système pénal lorsqu'on a décidé d'y introduire non sans modification, la vieille tradition de l'enfermement. Il s'agit en somme d'un chapitre dans l'histoire de la raison étatique* »¹¹³. Il est question en fait de la prise en charge, par des institutions étatiques, d'individus déviants pour les redresser, de la constitution donc d'une raison étatique faite d'un mixte de savoir et de pouvoir et de sa remise en question. Ainsi se met en place une société disciplinaire qui se vérifie dans des lieux apparemment très différents asiles, prisons mais aussi écoles, églises, usines. On le voit : le sens et les enjeux de ces enfermements dans ces lieux que sont prisons et asiles dépasse de très loin les ambitions et les motivations proclamées par des réformateurs que l'on qualifierait aujourd'hui de nature humanitaire. Le soupçon est ici encore nécessaire. Peut-être pourrait-on déjà envisager que la même critique de tels projets peut s'exercer à l'encontre d'une vision éthique de l'entreprise. La discipline n'est en effet pas à proprement parler une institution mais une technique qui va donc s'exercer en des lieux très divers, qui passera par le contrôle et le dressage des corps (micro-pouvoirs) mais, par là même aussi, par leur analyse et leur étude (savoir) et aussi par leur individualisation « *à chaque individu sa place et à chaque emplacement un individu* »¹¹⁴.

Une nouvelle conception des rapports « pouvoir – savoir »

Les liens que Foucault va établir entre le savoir et le pouvoir découlent d'abord d'un nouvel éclairage donné sur ces deux termes et ces deux réalités qu'on pourrait exprimer par cette double affirmation : il y a du savoir dans le pouvoir et du pouvoir dans le savoir. Foucault propose une nouvelle analyse du pouvoir dans la mesure d'abord où il pose la question du pouvoir dans des termes différents des analyses traditionnelles : « *A droite, il n'était posé qu'en termes de constitution, de souveraineté, donc en termes juridiques ; du côté du marxisme en termes d'appareil de l'État. La manière dont il s'exerçait concrètement et dans le détail avec sa spécificité, ses techniques, ses tactiques on ne les cherchait pas ; on se contentait de le dénoncer chez "l'autre", chez l'adversaire d'une façon politique et globale : le pouvoir dans le socialisme soviétique restait appelé par ses adversaires totalitarisme ; et dans le capitalisme occidental il était dénoncé par les marxistes comme domination de classe, mais la mécanique du pouvoir n'était jamais analysée* »¹¹⁵. Foucault montre donc que le pouvoir, d'une part est une réalité centrale de nature fondamentalement politique et, d'autre part, qu'il s'exerce en des lieux intermédiaires, dispersés et multiples. Il existe ainsi des « micro-pouvoirs », qui constituent la réalité même de ce que l'on appelle habituellement le pouvoir : « *L'internement psychiatrique, la normalisation mentale des individus, les institutions pénales, ont sans doute une importance assez limitée si on cherche seulement la signification économique. En revanche, dans le fonctionnement général des rouages du*

¹¹³ M. Foucault, *op. cit.*

¹¹⁴ M. Foucault, *op. cit.*

¹¹⁵ M. Foucault, *op. cit.*

pouvoir, ils sont sans doute essentiels »¹¹⁶. Le pouvoir n'est donc pas seulement celui de l'Etat central mais celui qui existe dans les hôpitaux, les usines, les casernes et les écoles.

Ce passage d'une conception globale et générale du pouvoir à une vision plus concrète et partielle s'accompagne aussi de la reconnaissance de la présence de savoir dans le pouvoir. « *Si le pouvoir n'était que répressif, s'il ne faisait jamais rien d'autre que d'opprimer et de contraindre, il finirait nécessairement par provoquer révoltes ou révolution. (...) Ce qui fait que le pouvoir tient, qu'on l'accepte, c'est tout simplement qu'il ne pèse pas seulement comme une puissance qui dit non mais qu'en fait il traverse, il produit des choses, il induit du plaisir, il forme du savoir, produit du discours ; il faut le considérer comme un réseau productif qui passe à travers tout le corps social plus que comme une instance négative qui a pour fonction de réprimer* »¹¹⁷. Pour dire les choses de manière schématique, asiles et prisons, qui constituent des lieux d'enfermement donc des lieux d'exercice du pouvoir, apparaissent aussi comme des espaces producteurs de savoir. D'un certain point de vue, Foucault montre que le développement des sciences de la nature est rendu possible par la pratique de la question et de la torture, celui des sciences humaines par l'enfermement dans des lieux d'individus que l'on peut étudier à tout loisir. H. Dreyfus & P. Rabinow commentent : « *Foucault affirme qu'il existe un lien étroit entre la définition que les sciences humaines donnent d'elles-mêmes ; elles se présentent comme des recherches savantes et l'extension des procédures disciplinaires. Il y a là plus qu'une simple convergence rhétorique. Les sciences sociales (la psychologie, la démographie, la statistique, la criminologie, l'hygiène sociale) se sont d'abord constituées à l'intérieur d'institutions de pouvoir particulières (les hôpitaux, les prisons, les administrations) où elles ont joué un rôle de spécialisation. Il fallait à ces institutions des pratiques et des discours plus perfectionnés et plus opérationnels. Ces discours, ces pseudo sciences, ces disciplines qui se prétendent sciences sociales ont mis au point leurs propres règles d'évidence, leur propre système d'incorporation et d'exclusion, leur propre cloisonnement mais elles l'ont fait à l'intérieur du contexte plus large des technologies disciplinaires* »¹¹⁸.

Mais cet enrichissement de la notion de pouvoir à travers les précisions que Foucault apporte dans une étude de plus en plus précise et ponctuelle, se double d'un rapprochement entre ce pouvoir et ce savoir, établi cette fois du point de vue du savoir qui apparaît à son tour comme producteur de pouvoir. Les lieux d'élaboration et de vérification du savoir et de la vérité ne sont pas des lieux étrangers à la domination et à la contrainte. On a vu que, par exemple dans l'asile, l'apothéose du personnage médical était à la fois le résultat d'un enfermement, donc d'un certain pouvoir mais qu'il confirmait lui-même cet enfermement au nom de la nouvelle légitimité, celle que lui conférait son propre savoir et sa propre science. Le savoir ici produit aussi du pouvoir : « *La vérité n'est pas hors pouvoir ni sans pouvoir. Leur vérité est de ce monde, elle est produite grâce à de multiples contraintes et elle détient des effets réglés de pouvoir. Chaque société a son régime de vérité, sa politique générale de la vérité : c'est-à-dire les types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme vrais, les mécanismes et les instances permettent de distinguer les énoncés vrais ou faux, la manière dont on sanctionne les uns et les autres ; les techniques et les procédures qui sont valorisés pour l'obtention de la vérité ; le statut de ceux qui ont la charge de dire ce qui fonctionne*

¹¹⁶ M. Foucault, *op. cit.*

¹¹⁷ M. Foucault, *op. cit.*

¹¹⁸ H. Dreyfus & P. Rabinow, *Michel Foucault, un parcours philosophique*, Gallimard Paris 1987

comme vrai »¹¹⁹. A travers cette déclaration, on voit clairement que ce statut de la vérité producteur de pouvoir est vérifiable dans beaucoup d'autres lieux que ceux du simple enfermement explicite que constituent la prison et l'asile. Il y aurait ainsi beaucoup à dire sur ce point sur le statut du pouvoir conféré à notre époque à la science qui apparaît comme le mode d'accès privilégié au savoir, à la vérité et qui se présente comme désintéressée, même si elle produit justement du pouvoir plus que toute autre instance.

Le souci de soi : une problématique éthique

Le « retour » aux Grecs : une conception esthétique de la morale

Si l'oeuvre de Foucault s'interrompait ici ou si l'on s'arrêtait à la lecture et à l'analyse des livres évoqués jusqu'ici, fondamentaux à bien des égards, on pourrait y voir une remise en question, très enrichissante et féconde de la constitution et des procédures de réalisation du pouvoir du savoir et ainsi peut être voir, dans Foucault, un philosophe ou un penseur essentiellement politique (on s'est ici limité à l'évocation des livres de Foucault pouvant avoir une signification plus ou moins directement éthique. Des ouvrages fondamentaux n'ont pas été pris en compte : *Les mots et les choses*, *L'archéologie du savoir*¹²⁰. Or, la dernière partie de son oeuvre, en introduisant de nouveaux thèmes ou en mettant un accent différent sur certaines problématiques envisagées plus ou moins explicitement jusqu'alors, offre une nouvelle perspective sur l'ensemble du parcours théorique ainsi accompli. On n'entrera pas ici dans le débat relatif à la continuité de l'oeuvre de Foucault. Pour sa part, il présente ses nouveaux thèmes comme étant une forme de synthèse de problème déjà évoqués : « *Un tel projet (le souci de soi, qui sera désormais au centre de sa démarche) est au croisement de deux thèmes traités précédemment : une histoire de la subjectivité et une analyse des formes de la gouvernementalité* »¹²¹.

Ses derniers livres sont en effet consacrés à l'étude de textes, de philosophes et de moralistes grecs et latins et à une réflexion sur les morales antiques. Il faut ici se garder d'emblée d'une interprétation erronée qui verrait dans ces études de penseurs antiques la conséquence de l'abandon du combat militant politique qu'expliqueraient partiellement la maladie et l'approche de la mort (puisque le dernier volume est pratiquement paru au moment de sa mort), de retrouvailles avec la morale une fois la politique délaissée ou d'un « retour aux Grecs » comme à une sagesse antérieure oubliée à laquelle il s'agirait de redonner vie. Plusieurs enseignements généraux peuvent être retirés de ce dernier moment de l'entreprise foucauldienne. Si les Grecs nous parlent encore aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'ils détiendraient des vérités qu'il nous faudrait réentendre telles quelles, mais d'abord parce que leurs morales sont souvent apparues, se sont souvent développées dans des moments de crise qui, par certains aspects, sont contemporains de notre époque de déclin des idéologies, même si les conditions historiques précises sont différentes et si, de manière générale, il n'existe pas pour Foucault de recettes universelles et intemporelles.

¹¹⁹ M. Foucault, *op. cit.*

¹²⁰ M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969dl

¹²¹ M. Foucault *Dits et écrits*, (tome IV), Gallimard, Paris

Comme la rappelle F Ewald¹²². Foucault analyse et décrit les modalités historiques de ce souci de soi antique en en dégageant cinq grands aspects.

Ce thème est d'abord une injonction courante dans la philosophie depuis Platon :

- Socrate se définit comme l'Homme du souci de soi : il est celui qui veille à ce que ses concitoyens se soucient d'eux-mêmes ;
- Il désigne aussi un ensemble d'occupations, d'exercices de pratiques d'activités diverses et traduit ainsi une véritable pratique sociale (soins du corps, régimes de santé, méditations, lectures, etc.) ;
- Il est en corrélation étroite avec la pensée et la pratique médicale : philosophie et médecine deviennent métaphores l'une de l'autre ;
- Toutes ces techniques visent à la connaissance de soi,
- Elles sont toutes ordonnées vers un objectif unique : la conversion à soi.

« La conversion ad se est aussi une trajectoire ; une trajectoire grâce à laquelle échappant à toutes les dépendances et à tous les asservissements, on finit par se rejoindre soi-même comme un havre à l'abri des tempêtes ou comme une citadelle que ses remparts protège »¹²³

Mais l'intérêt de Foucault n'est pas seulement ici celui de l'érudit ou de l'historien de la philosophie. Le souci de soi lui apparaît comme la catégorie décisive de l'éthique qui donc conserve toute sa valeur aujourd'hui.

En effet, le déclin des croyances religieuses et des absolus politiques nous empêche de concevoir une morale religieuse et nous n'acceptons pas non plus que la société dicte directement nos comportements. La tentation la plus fréquente serait alors de faire appel aux sciences humaines comme la psychanalyse qui, d'une certaine manière, du moins par certaines interprétations qu'on en fait, fonderaient, en quelque sorte, le devoir sur le savoir : *« Nous ne croyons pas qu'une morale puisse être fondée sur la religion et nous ne voulons pas de système légal qui intervienne dans notre vie morale, personnelle et intime. Les mouvements de libération récents souffrent de ne pas trouver de principe sur lequel fonder l'élaboration d'une nouvelle morale, ils ont besoin d'une morale mais ils n'arrivent pas à en trouver d'autre que celle qui se fonde sur une prétendue connaissance scientifique de ce qu'est le devoir, le désir, l'inconscient, etc. »¹²⁴*. Ce contexte qui est le nôtre, selon Foucault, est également celui des Grecs qui se souciaient plus de problèmes moraux que de problèmes religieux. Leur morale n'est pas liée directement à un système institutionnel et légal, surtout dans l'Antiquité tardive. Il ne leur restait donc, pour reprendre les termes mêmes de Foucault, *« qu'à constituer une sorte de morale qui chute sur une esthétique de l'existence »*. Devant le triple constat négatif de l'impossibilité d'une morale transcendante, le refus d'une morale purement sociale et la tentative illusoire d'une morale scientifique, il faut donc penser la morale en termes d'esthétique. L'objectif essentiel que Foucault définit justement comme étant encore le nôtre aujourd'hui (même s'il a été recouvert pendant des siècles par d'autres impératifs) est donc de *« faire de sa vie une oeuvre d'art »*, la morale est un art de vivre selon un certain

¹²² F. Ewald, « Foucault, éthique et souci de soi » *Magazine littéraire*, n° 345, juillet-août 1996, pp. 22 - 24

¹²³ M. Foucault, *Le souci de soi*, Gallimard, Paris 1984

¹²⁴ H. Dreyfus & P. Rabinow, *Michel Foucault, un parcours philosophique*, Gallimard, Paris 1984

art. On notera ici un rapprochement évident avec Nietzsche qui faisait également du philosophe un artiste.

On a déjà pu voir dans les oeuvres antérieures de Foucault une sorte de préfiguration de la condamnation de la morale entendue comme découlant du savoir rationnel. La raison y a en effet été décrite très souvent comme source d'enfermement et d'exclusion plutôt que condition de libération. Foucault par ailleurs considère que, chez les Grecs, le savoir de soi n'est qu'une conséquence du projet fondamental qu'est le souci de soi. Selon lui, c'est la pensée moderne (Descartes et son cogito jouant à cet égard un rôle fondamental) qui privilégiera la connaissance et le savoir de soi qui occultera le souci de soi en réduisant le sujet à sa dimension épistémologique. Cette référence aux Grecs, au-delà de toute considération érudite ou historique, permet ainsi de préciser ce qu'est l'éthique selon Foucault¹²⁵.

« Par-là, il faut entendre une façon de vivre dont la valeur morale ne tient ni à sa conformité à un code de comportement ni à un travail de purification, mais à certaines formes ou plutôt à certains principes formels généraux dans l'usage des plaisirs, dans la distribution qu'on en fait, dans les limites qu'on observe, dans la hiérarchie que l'on respecte. Par le Logos, par la raison et le rapport au vrai qui la gouverne, une telle vie s'inscrit dans le maintien ou la reproduction d'un ordre ontologique ; elle reçoit d'autre part l'éclat d'une beauté manifeste aux yeux de ceux qui peuvent la contempler ou en garder la mémoire. De cette existence tempérante dont la mesure fondée en vérité est à la fois respect d'une structure ontologique et profil d'une beauté visible ... L'individu s'accomplit comme sujet moral dans la plastique d'une conduite exactement mesurée, bien visible de tous et digne d'une longue mémoire ».

L'éthique comme culture de soi

Il conviendrait donc de lire ces différents manuels de sagesse et d'art de vivre que Foucault analyse dans ses derniers ouvrages comme l'indication d'attitudes comparables à celles qui devraient être désormais les nôtres, une fois certaines apparences dépassées ou certaines illusions perdues. L'accent mis dans l'étude du sujet en train de se constituer, sur le souci de soi et le pouvoir que ce sujet prend sur lui-même constitue évidemment un changement de perspective par rapport aux oeuvres antérieures sans qu'il y ait cependant contradiction. Le sujet lui-même est ici privilégié par rapport à la description des mécanismes d'exclusion et d'enfermement. On pourrait être tenté de dire ici métaphoriquement qu'une certaine dimension temporelle, celle de la transformation de l'individu opérée dans la constitution de lui-même, dans son éthique, remplace la perspective principalement spatiale, celle de la description politique de ces gestes qui enfermaient les sujets. Tout se passe comme si, une fois mis à jour les mécanismes d'enfermement, Foucault insistait sur le fait que le sujet a aussi une entreprise personnelle à conduire, celle de la constitution de soi, indépendamment de toutes les structures d'enfermement et d'exclusion, du pouvoir qu'il subit ou du devoir de résistance politique qu'il a contre et envers elle. Il ne s'agit plus désormais d'étudier toutes les contraintes extérieures résultat des structures d'enfermement qui pèsent sur les hommes mais d'analyser celles que les individus s'imposent à eux-mêmes en fonction de critères éthiques. L'obligation première devient celle du « souci de soi » que définissaient les

¹²⁵ M. Foucault, *L'usage des plaisirs*, Gallimard, Paris 1984
Yvon PESQUEUX

stoïciens devant le déclin des codes publics, moraux et religieux. La maîtrise de soi devient un projet fondamental, indépendamment des contraintes sociales et politiques.

L'analyse des textes de ces moralistes permet, par ailleurs, d'y voir un ensemble de techniques, de maîtrises, de censures du désir et du plaisir qui sont apparues bien avant le christianisme que l'on oppose sur ce point, à tort selon Foucault, à la liberté des Grecs et des Latins. Cet art de vivre se développe dans des sociétés souvent en crise. Aussi se distingue-t-il d'une morale collective qui s'appuierait sur des références ou des interdits sociaux et politiques. Il est également étranger au projet d'une morale universelle qui, à cette époque comme à la nôtre, paraît à Foucault totalement irréalisable. Quant au rapport au désir et au plaisir, il n'est pas fait d'une interdiction et d'une annulation de ceux-ci, mais d'une maîtrise et d'une domination garantissant pouvoir sur soi et véritable liberté. Cette morale, sans prétention universelle et sans répression se distingue, selon Foucault, du christianisme dans son rapport d'interdit au désir et au plaisir et fait toute l'actualité de cette démarche dans son esprit sinon dans sa lettre. Nous ne pouvons plus rêver aujourd'hui à un fondement universel pas plus qu'à des références absolues à la religion ou à la société.

Mais ce retour aux Grecs ne doit pas conduire à penser qu'existent déjà des solutions toutes faites. Il s'agira plutôt d'une confrontation et d'une problématisation qui reprendra « à la racine la façon dont les hommes problématisent leurs comportements ». Ainsi la réflexion sur le monde et la morale gréco-latines mettent-elles à jour des thématiques comme celle du sujet et du « souci de soi » pour les actualiser et pour éventuellement les modifier en les reformulant.

La mise en valeur du souci de soi et la reconnaissance de la dimension esthétique de la morale ne conduisent cependant pas pour Foucault au triomphe d'un sujet dont on montrerait ainsi toute l'importance à travers le rappel du contenu de ces textes grecs en l'opposant au sort qui lui était réservé dans l'étude des situations d'enfermement décrites dans les ouvrages précédents. Ce point est important car il permet de préciser le statut de ce sujet et son rôle dans la constitution de la morale.

On pourrait d'abord rappeler que toute conception du sujet est nécessairement à chaque époque le résultat de l'effet des différentes institutions, qu'il n'en est donc jamais séparable aujourd'hui comme jadis. Ce souci de soi n'exprime pas le triomphe de la subjectivité.

De telles remarques éclairent aussi la nature du souci de soi que nous retrouvons chez les penseurs Grecs. Une telle préoccupation est, pourrait-on dire, déjà constitutive de la philosophie puisqu'on la retrouve dans le fameux « connais-toi toi-même » de Socrate et dans son affirmation selon laquelle « une vie à laquelle l'examen fait défaut ne mérite pas qu'on la vive ». La question demeure pourtant de savoir comment y parvenir ce qui, justement, distingue certaines traditions philosophiques et religieuses. La nature esthétique de ce souci que Foucault a retrouvée chez les Grecs s'oppose à la démarche de type chrétien où le souci de soi passe par un renoncement à soi comme elle se distingue également d'une entreprise plus moderne qu'est la psychanalyse pour qui la connaissance scientifique que le sujet rend de lui-même permet de se libérer. Le souci de soi traduit au fond une capacité de ce détachement de soi et de désappropriation.

Cet art de vivre, ce souci de soi, ce pouvoir sur soi qui révèle et manifeste la dimension esthétique de l'existence, puisqu'il s'agit, au bout du compte, de sculpter sa propre subjectivité et de faire de sa vie une oeuvre d'art quelles que soient les conditions dans lesquelles elle s'inscrit, ne doit donc pas cependant, selon Foucault, conduire à un culte de l'individualité, à un retour sur soi, désabusé du fait des déceptions ressenties au dehors, à la recherche de sa vérité intérieure, de son authenticité spirituelle, à la manière du renoncement à soi religieux ou mystique, pas plus qu'à la prise de conscience psychique de la part de soi inconsciente mais à une dépossession de soi-même qui serait constitutive de la véritable subjectivité. Un texte de Michel Foucault illustre cette intention et cette démarche, texte que relut Gilles Deleuze le jour de ses obsèques, mouvement de la pensée et conquête de la subjectivité iraient dans la même direction : « *Quant au motif qui m'a poussé, il était fort simple. Aux yeux de certains j'espère qu'il pourrait par lui-même suffire. C'est la curiosité la seule espèce de curiosité en tous cas qui vaille la peine d'être pratiquée avec un peu d'obstination : non pas celle qui cherche à s'assimiler ce qu'il convient de connaître mais celle qui permet de se défendre de soi-même. Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas d'une certaine façon et autant que faire se peut l'égarement de celui qui connaît. Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder et à réfléchir ... Qu'est-ce donc que la philosophie - je veux dire l'activité philosophique si elle n'est pas le travail critique de la pensée sur elle-même ? et si elle ne consiste pas, au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà, à entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement ?* »¹²⁶.

Critiques et intérêts actuels

Le recul fait défaut pour apprécier l'oeuvre de Michel Foucault. On se contentera donc ici d'évoquer quelques grandes directions dans lesquelles se développent certaines critiques qui lui sont adressées. Les unes, particulières et précises viennent d'historiens contestant son analyse de certains faits, et dénonçant une interprétation subjective ou philosophique. Il aurait ainsi, par exemple, dans sa description des mécanismes et des lieux d'enfermement, prison, hôpital ou asile, procédé à des généralisations utiles à l'élaboration de ses thèses philosophiques, mais discutables au regard d'une étude des faits.

C'est aussi cette subjectivité, sa présence dans son oeuvre qui lui est parfois reprochée. Ainsi son militantisme, son engagement pratique, même s'il s'est effectué en dehors des clivages et des institutions traditionnelles aurait infléchi certaines analyses en les radicalisant parfois à tort. Ainsi certains ont mis sur le compte de sa personnalité ce qu'ils pensaient être un pessimisme radical à l'égard de tout pouvoir, une sorte de contestation permanente des institutions qui serait l'expression du gauchisme d'une certaine époque mais qui manquerait de réalisme et d'efficacité.

Sur ce point, on peut toutefois répondre, même de manière très superficielle, que la dernière partie de son oeuvre inscrit cette politique dans un projet plus global, éthique et proprement philosophique qui dépasse les engagements singuliers. Quant à son pessimisme, il convient aussi de le modérer, dans la mesure où Foucault affirme aussi

¹²⁶ M. Foucault, *L'usage des plaisirs*, Gallimard, Paris 1984
Yvon PESQUEUX

que « là où il y a pouvoir, il y a résistance ». Son intérêt pour les structures d'enfermement ne traduit à cet égard aucune complaisance morbide ou perverse.

On a pu dire de Foucault, ce « fouilleur de bas-fonds » qu'il était le penseur de notre modernité dans la mesure où il analysait les soubassements et les présupposés de la société et de l'idéologie moderne en proposant un éclairage nouveau sur le statut de la raison en modifiant le sens de certains concepts, en particuliers ceux du pouvoir et du savoir et en définissant un nouveau rôle de l'intellectuel qui est sensé s'engager dans des combats particuliers et concrets sans prétendre se référer à des valeurs universelles.

Peut-on vraiment affirmer par ailleurs que les descriptions de Foucault sur ces points ont perdu toute actualité que ce soit pour l'analyse des hôpitaux psychiatriques, des prisons ou d'autres institutions, qui tous appartiennent, par certains aspects, à ces structures disciplinaires que Foucault a longuement étudiées. S'il est un point où Foucault fut clairement précurseur, c'est bien sur le lien qu'il établit entre le corps et le pouvoir. La problématique concrète actuelle n'est certes pas tout à fait celle dans laquelle il s'est trouvé et à laquelle il s'est intéressé, mais comment ne pas voir dans tous les débats actuels sur la bioéthique de nature morale juridique et politique, dans tous les projets d'élaboration de lois, une confirmation des liens que le pouvoir entretient avec les corps de ses citoyens et la constitution d'un « bio-pouvoir » ? Que dire aussi des problèmes posés par des faits aussi tragiques que le SIDA, la pandémie covid-19 ? Nous n'avons certainement pas ici tiré tous les enseignements possibles des travaux de Foucault, de sa « boîte à outils » comme il le disait lui-même, relatifs au savoir et au pouvoir et à leurs liens. Comment ne pas penser aussi que l'exigence fondamentale de nature éthique si spécifique qui traverse son oeuvre fait aussi toute son actualité ? Nul doute qu'il y aurait tout à gagner, en notre temps de scandales médiatisés mais aussi de dérives où la revendication morale se trouve brandie à tous propos et hors de propos parfois à retrouver chez Foucault les dimensions constitutives d'un véritable projet éthique inscrit dans des préoccupations concrètes, éloigné de toute « morale » selon le terme de Nietzsche et à s'en inspirer.

A cet égard, l'utilisation pratique de l'oeuvre de Foucault offre aussi l'occasion d'une interrogation et d'une réflexion sur la nature profonde de l'éthique qui, pour lui, n'est ni la soumission à des valeurs transcendantes, ni la simple conformité à des règles sociales, mais avant tout l'aboutissement et la conséquence d'une connaissance théorique et scientifique de soi ou de la société. Elle exprime un « souci de soi » qui n'est pas un culte de soi mais un dépassement, une dépossession. Un rapport à la subjectivité conçu de manière si originale peut être extrêmement utile pour une réflexion plus générale sur la nature de l'éthique.

Ouverture sur les sciences de gestion

A première vue, l'inspiration nietzschéenne de Foucault semble éloignée de toute liaison envisageable avec les sciences de gestion. L'analyste radical, sinon rigoureux des structures d'enfermement et de pouvoir paraît être d'abord un critique de tout ce qui, peu ou prou, participe du pouvoir politique, mais aussi économique. L'appel à la révolte plus qu'à la révolution ne permettrait guère un approfondissement de la réflexion sur les

conditions d'exercice du management. Son romantisme et son « gauchisme » s'opposent à une analyse concrète du management aux prises avec le réel.

Mais Foucault n'offre-t-il pas, des interrogations précieuses, une méthode d'analyse pour s'interroger sur la nature et la légitimité du pouvoir dans l'organisation ? Une éventuelle démythification ou démythisation de ce pouvoir n'est pas nécessairement déstabilisatrice, mais permettre une meilleure compréhension de son exercice, la morale de l'intérêt dépassant celle de la primauté de l'intérêt personnel présentée trop souvent comme le moteur essentiel de l'activité économique.

Les liens que Foucault établit avec le savoir et le pouvoir ne sont-ils pas aussi intéressants dans la mesure où ils peuvent conduire à une réflexion sur la notion de compétence qui se révèle avoir des composantes multiples, même si elles sont imbriquées les unes dans les autres, puisque le pouvoir crée du savoir, tout comme le savoir produit aussi des effets de pouvoir ? En dépassant ce qui pourrait être conçu comme une dénonciation de l'entreprise, on pourrait voir, dans l'application de la méthode archéologique ou généalogique de Foucault un moyen de mettre à jour différentes logiques de savoir et de pouvoir, inconnus ou inconscients, mais qui produisent des effets de nature diverse dans l'organisation et de dénoncer ainsi des structures d'enfermement subtiles qui pourraient y exister.

Les catégories de Foucault constituent souvent un « boîte à outils » des *Critical Management Studies* pour les chercheurs en sciences de gestion qui vont y puiser de façon partielle et partielle au point de fonder la « niche » des *foucauldian studies*.

Les chercheurs vont en particulier y chercher des instruments propres à éclairer des éléments des théories des organisations comme, par exemple, pour ce qui est de la théorie du contrôle dont la compréhension a suscité nombre de publications. C'est en particulier le cas de tout un courant de pensée qui s'est développé autour d'une interprétation formelle de *Surveiller et punir* en Grande Bretagne (T. Hopper & N. Macintosh¹²⁷). Ces auteurs soulignent en effet l'intérêt de la méthode archéologique et généalogique en sciences de gestion. Ils citent ainsi les travaux menés par A. Loft¹²⁸ en 1986 pour interpréter le développement de la comptabilité de gestion en Grande Bretagne en la considérant comme une véritable pratique sociale et non seulement une technique et qui se serait donc développée dans la logique du hasard et de la nécessité. Ils mentionnent aussi les travaux de K. W. Hoskin & R. H. Macve¹²⁹ sur West Point qui adopte les règlements de l'Ecole Polytechnique en 1812 et sur les techniques de surveillance dans les chemins de fer. Ils mentionnent enfin les travaux de P. Miller & T. O'Leary¹³⁰ sur l'archéologie appliquée à l'ensemble des formes autour de la discipline et du contrôle au

¹²⁷ T Hopper & N. Macintosh, « Management accounting as disciplinary practice : the case of ITT under Harold Geneen », *Management Accounting Research*, n°4, 1993, pp. 181-216

¹²⁸ A. Loft, « Towards a critical understanding of accounting: The case of cost accounting in the U.K., 1914–1925 », *Accounting, Organizations and Society*, vol. 11, n° 2, 1986, pp. 137-169, [https://doi.org/10.1016/0361-3682\(86\)90028-0](https://doi.org/10.1016/0361-3682(86)90028-0)

¹²⁹ K. W. Hoskin & R. H. Macve, « The genesis of accountability: The west point connections », *Accounting, Organizations and Society*, vol. 13, n° 1, 1988, pp. 37-73, [https://doi.org/10.1016/0361-3682\(88\)90025-6](https://doi.org/10.1016/0361-3682(88)90025-6)

¹³⁰ P. Miller & T. O'Leary, « Accounting and the construction of the governable person », *Accounting, Organizations and Society*, vol. 12, n° 3, pp. 235-265, [https://doi.org/10.1016/0361-3682\(87\)90039-0](https://doi.org/10.1016/0361-3682(87)90039-0)

début du XX^e siècle, les études de cas d'A. Hopwood, fondateur en quelque sorte de l'« école d'*Accounting, Organizations and Society* ».

Mes ces approches ont suscité les critiques suivantes :

- Une telle démarche échappe à toute agressivité
- Ces études se font en ignorant la place de l'*establishment* en particulier comptable,
- Les effets des cadres théoriques sur les pratiques sont ignorés
- Les attaques liées à l'utilisation de cette méthode sont fragmentaires.

E. J. Walsh & R. E. Steward* expliquent ainsi leur recours au cadre conceptuel de Foucault : ils se sont focalisés sur les discontinuités plutôt que le fait d'imposer une comptabilité à l'heure actuelle par rapport à son passé. Le recours à Foucault est ainsi vu sous son aspect discursif et programmatique (comprendre le pouvoir qui crée du savoir). Le système de visibilité et de calcul mis en oeuvre dans l'entreprise est mis en parallèle avec le fait de faire les choses de façon à ce qu'elles induisent une continuelle amélioration et pour attacher les gens à leur travail. A. Loft¹³¹ offre une synthèse de ce type de travaux dans l'ouvrage intitulé *Issues in Management Accounting*. Elle souligne que Foucault n'a pas écrit directement sur l'histoire du management, mais que son approche peut y être aisément transférée dans la mesure la mesure où il souligne le lien entre contrôle et développement de la technique. A. Loft va donc aussi franchir le pas de ceux qui considèrent que la comptabilité managériale est une de ces techniques de surveillance qui va à la fois rendre visibles certaines choses et en masquer d'autres (pollution, stress, etc.). Son argumentation est complétée, toujours dans le même ouvrage, par R. Roslender dans le chapitre intitulé « Critical management accounting ». On pourrait aussi ajouter que l'oeuvre de Foucault fournit un outil pour analyser la délinquance liée au monde des affaires et la criminalité en cols blancs.

Paradoxalement, la référence à M. Foucault et à des approches foucauldienne a suscité peu de travaux en France. Citons pourtant la thèse de R. Jardat (« Stratifier / modéliser – Une archéologie française du management stratégique 1959 – 1976 – Etude par la méthode archéologique de Michel Foucault », CNAM, 2005).

Ce bref parcours permet de mesurer la distance qui sépare cette manière de voir de la lettre de l'oeuvre de Foucault. M. Bonnafous-Boucher & Y. Pesqueux vont au-delà quand ils proposent, dans le sens de la logique « savoir – pouvoir » de Foucault, un véritable travail philosophique sur l'entreprise qu'elle positionne ainsi : « *En dépit de divergences et à la faveur de convergences avec Foucault, la filiation archéologique suppose la mise en place d'une analyse des enjeux de savoirs (management) dans ses rapports à l'instance prégnante en question. Elle exige l'amorce "d'enquêtes concrètes" quant à la morphologie entrepreneuriale. Ces enquêtes se justifient pour comprendre la connexion entre une progressive évanescence du caractère physique de l'entreprise (réseau*

* E.J. Walsh & R.E. Steward : Accounting and the construction of institutions : the case of a factory - Accounting, Organizations and society vol 18, n°7/8/, 1993 pp. 783-900

¹³¹ A. Loft, « The history of Management Accounting : relevance found », in D. Ashton & T. Hooper & R.W. Scapens, (Eds.), *Issues in Management Accounting*, Prentice Hall, Londres 1995

immatériel, télétravail etc.), et la volonté de puissance de ses formes, volonté de puissance universalisante dans son expansion internationale »¹³².

Peut-être par ailleurs le manager qui pourrait se sentir plus particulièrement attaqué devrait-il remarquer qu'à la lumière de l'analyse de Foucault, il y a du pouvoir également dans des lieux qui lui sont apparemment étrangers ou à des niveaux qui ne sont pas ceux du seul pouvoir central ou du sommet de la pyramide. Personne n'échappe au pouvoir. Une étude précise dans une organisation de ces lieux intermédiaires n'est-elle pas de la plus grande importance et ne permettrait-elle pas de préciser la nature de certains conflits entre des pouvoirs apparemment dissimulés ou non reconnus comme tels.

L'oeuvre de Foucault ne pourrait-elle aussi nourrir une interrogation fondamentale, sinon du management lui-même, du moins des rapports entre l'éthique et le management à savoir les liens qui unissent nécessairement le pouvoir sur soi et le pouvoir sur les autres. Il serait bien ici question de la compétence morale du dirigeant.

Focus sur G. Deleuze & F. Guattari : *Capitalisme et Schizophrénie : l'Anti-Oedipe* ou l'éthique de la responsabilité avec le refoulement et la répression du désir au service de la société¹³³

Cet ouvrage, dont on pourra estimer la complexité, est aussi une des références des approches critiques (voir aussi *Qu'est-ce que la philosophie ?*¹³⁴).

La machine désirante - La nature comme processus de production et la récupération catégorisatrice de la psychanalyse

Les auteurs posent, au début de leur ouvrage, les dualités de leur réflexion : Homme - nature, industrie - nature, société - nature. Ils débouchent ainsi sur la notion de processus auquel ils associent trois significations : « *porter l'enregistrement et la consommation dans la production même, en faire les productions d'un même procès ... homme et nature ne sont pas comme deux termes l'un en face de l'autre, même pris dans un rapport de causation, de compréhension ou d'expression (cause - effet, sujet - objet etc.), mais une seule et même réalité essentielle du producteur et du produit ... il ne faut pas que celui-ci soit pris pour un but, une fin, ni qu'il se confonde avec sa propre continuation à l'infini* »¹³⁵. Ils s'adonnent ensuite à une première critique radicale du capitalisme comme un corps sans organe et du questionnement de la psychanalyse dans sa volonté de tout ramener à ses cadres. Ils débouchent sur une première esquisse de la machine désirante décrite par métaphores concentriques. Se pose alors le problème de la définition du désir, « *cet ensemble de synthèses passives qui machinent les objets partiels, les flux et les corps, et qui fonctionnent comme des unités de production* »¹³⁶. Ils vont alors mêler économie, société et individu avec parallèles et intersections entre les notions de

¹³² M. Bonnafous-Boucher & Y. Pesqueux, « La réception de l'oeuvre de Michel Foucault dans les sciences de gestion », *Cités*, n° 2, 2000, pp. 109-115

¹³³ G. Deleuze & F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie, l'Anti-Oedipe*, Editions de Minuit, Paris 1992

¹³⁴ G. Deleuze & F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Editions de Minuit, Paris, 1991

¹³⁵ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, pp. 11 - 12

¹³⁶ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 34

production, de besoin, d'exploitation et celle de désir pour aboutir à dégager un opérateur, la machine dont le qualificatif servira de déterminant : machine désirante, machine sociale technique, machine territoriale, machine despotique, ces deux dernières étant préalables à l'apparition d'une machine capitaliste. La machine est donc un système de coupures : elle coupe les flux continus avec lesquels elle opère, elle comporte en elle le code génétique de sa reproduction, elle génère un reste-résidu. La machine est aussi opérateur de multiplicité, focalisateur du concept de totalité comme abstraite et idéale. La psychanalyse, même dans ses avatars plus modernes, tente de ramener la production désirante aux catégories familiales classiques.

Psychanalyse et familialisme : La sainte famille - Du rôle forcené conféré à l'Oedipe dans la structuration familiale et sociale

La fonction d'Oedipe est considérée, par les auteurs, comme une tentative forcée de généralisation d'un concept destiné à masquer celui de la production désirante, concept gênant puisqu'irréductible à la structure sociale comme aux personnes. L'apport de Freud dans sa mise en exergue de l'inconscient productif pose le problème de la confrontation de la production désirante et de la production sociale avec la répression qui s'exerce du côté de la société. La production du désir, par les catégories oedipiennes, est réduite aux exigences de la représentation. C'est pourquoi Oedipe est qualifié de « tournant idéaliste ». Freud établit ainsi une symbolique obstinée (on retrouve le père partout) et réglerait aussi d'autres comptes comme celui de la religion du fait de sa position athée. Mais c'est encore et surtout la réduction forcenée aux catégories oedipiennes qui focalise l'attention des auteurs comme, par exemple, la nécessité de trouver quelque chose de commun aux deux sexes, mais qui serve aussi à les différencier. Ils aboutissent à la mise en oeuvre d'une croyance appliquée à l'inconscient, croyances dont le but est de rendre l'inconscient conforme à l'ordre établi. Ils complètent ainsi leur critique par la mise en exergue du « fantasme de groupe » qui repose sur un champ social « réel » par opposition au fantasme individuel qui ramène à l'imaginaire. C'est pourquoi les catégories familiales de l'Oedipe sont ainsi réductrices. Ils en veulent pour preuve l'impossibilité de véritablement terminer une cure psychanalytique, l'existence de libido visqueuse ou fluide, d'un aspect qualitatif donc qui en conditionne l'efficacité. Ils passent ensuite au concept de « triangulation » comme opérateur de la reproduction des structures : « *C'est ainsi que l'usage parental ou familial de la synthèse d'enregistrement se prolonge dans un usage conjugal, ou d'alliance des synthèses connectives de production : un régime de conjugaison des personnes se substitue à la connexion des objets partiels* »¹³⁷. Le processus de triangulation est ainsi très mal connu et la psychanalyse ne peut se targuer d'en réaliser la mobilisation. Oedipe comme opérateur est en fait facteur d'ambiguïté. S'il peut permettre de catégoriser les névroses familiales (phobique, parent, enfant, « obsédé – mort », vivant, « hystérique – homme », femme), il souffre d'une contradiction logique dans la construction de la synthèse disjonctive. Il impose une différenciation à partir d'un indifférencié qu'il suppose, et dont il nous menace. Après la critique, les auteurs passent à la proposition. D'abord en partant de la situation extrême du schizophrène qui inscrit son délire dans un contexte historico-social qu'il serait vain de ramener aux catégories oedipiennes. L'identification marque ainsi ses limites. Il est donc essentiel de passer d'une conception de monde clos vers une conception de monde non clos dans lequel la société tient sa place : « *les familles sont coupées de coupures qui*

¹³⁷ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 85
Yvon PESQUEUX

ne sont pas familiales »¹³⁸. La famille est donc un stimulus plus qu'un opérateur d'organisation. C'est ainsi que la psychanalyse touche ses limites en histoire (le Grand Homme et la foule). Le désir appartient à l'infrastructure (au sens marxiste du terme) et il existe des complexes de type économique et social qui génèrent une volupté du haut vers le bas (comme pour les opérations boursières). Les auteurs proposent donc de recourir à la schizo-analyse qui tiendra aussi compte de cette réalité de la société dans le désir. Le recours à Nietzsche sur la parabole de la mort de Dieu et de la mort du père en montre le peu d'importance si la répression se poursuit au nom d'un Dieu ou d'un père mort comme au nom d'un Dieu ou d'un père vivant. La croyance des psychanalystes dans le mythe d'Oedipe va venir étouffer la production effective en la ramenant à des catégories prédéterminées. Ceci préfigure un grand nombre de raisonnements inversés en termes de causalité : « *L'inconscient ne pose aucun problème de sens, mais uniquement des problèmes d'usage. La question du désir est non pas « Qu'est-ce que cela veut dire ? » mais comment ça marche* »¹³⁹. La psychanalyse vient donc conditionner l'inconscient dans la maladie comme dans la santé alors que la schizo-analyse prend une position inverse : « *rendre les synthèses de l'inconscient à leur usage immanent. Désoedipianiser, défaire la toile d'araignée du père - mère, défaire les croyances pour atteindre à la production des machines désirantes, et aux investissements économiques et sociaux où se joue l'analyse militante* »¹⁴⁰. Les auteurs abordent alors les relations entre répression et refoulement en soulignant l'accaparement de la répression par le refoulement. Le tabou de l'inceste équivaut à construire une fiction pour persuader le sujet du désir correspondant à cette fiction qu'il était censé avoir. Oedipe n'est en fait qu'une idée et le premier à avoir entrevu cet aspect a été W. Reich. La société ne peut supporter une position de désir vrai dans ses structures d'exploitation. Il existe donc un *continuum* entre la production sociale répressive et la société refoulante. Les références à l'hypothèse répressive comme à la généalogie nous renvoient au M. Foucault de l'histoire de la sexualité : « *Sous l'action précoce de la répression sociale, la famille se glisse, s'immisce dans le réseau de généalogie désirante, elle aliène à son compte toute la généalogie, elle confisque le Numen ... On fait comme si l'expérience désirante "se" rapportait aux parents, et comme si la famille en était la loi suprême* »¹⁴¹. Il leur faut alors discuter de la distinction classique entre la névrose et la psychose telle qu'elle est postulée par Freud et acceptée depuis. Ils soulignent ainsi le rôle de l'oedipianisation comme cause de troubles mentaux.

Sauvages, barbares et civilisés - La machine territoriale, despotique et moderne comme modes de socialisation - répression

Les auteurs repartent aussitôt de leur concept de production désirante pour le confronter à celui de machine sociale. La machine est un instrument de décodage et ils commencent par commenter très généralement l'universalité de la machine capitaliste qui rassemble deux formes de décodage *a priori* très différentes : propriété privée et production marchande. Ils en reviennent ensuite à la terre, unité primitive couvrant un champ social. La machine territoriale permet de gérer « alliance » et « filiation ». En accord avec la pensée marxiste, ils soulignent que si la parenté domine dans les sociétés primitives, c'est

¹³⁸ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 116

¹³⁹ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 129

¹⁴⁰ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 133

¹⁴¹ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 143

aussi qu'elle est déterminée par des facteurs économiques et politiques. Ils parlent ainsi de plus-value de code comme forme primitive de la plus-value. De ce fait, les sociétés primitives ne peuvent être considérées comme étant sans histoire. Ils soulignent également l'aspect segmentaire de la machine territoriale qui vient empêcher la concentration du pouvoir : « *La machine primitive n'ignore pas l'échange, le commerce et l'industrie, elle les conjure, les localise, les quadrille, les encastre, maintient le marchand et le forgeron dans une position subordonnée, pour que des flux d'échange et de production ne viennent pas briser les codes au profit de leurs quantités abstraites ou fictives* »¹⁴². Les auteurs vont alors se livrer à une analyse des filiations par référence à l'anthropologie et, en particulier, à C. Lévi-Strauss. L'objectif poursuivi est d'expliquer la représentation territoriale comme machine sociale et elle comporte bien les trois éléments constitutifs de la répression et du refoulement : le représentant refoulé, la représentation refoulante, le représenté déplacé. Les familles « sauvages » sont la cellule de référence de la société correspondante et les rites familiaux et sociaux tiennent lieu de « cure » analytiques primitives. Oedipe, dans ce contexte, est qualifié d'euthanasie dans l'ethnocide d'autant que cette référence ne peut être généralisable sans précautions (si généralisation possible il y a) à d'autres contextes que le contexte européen. Par référence aux culturalistes et aux ethnologues, les deux philosophes adoptent le postulat de la primauté des institutions sur les affects et les structures. Oedipe est une limite même si les relations éthologie - psychanalyse sont complexes à élucider, il faut néanmoins reconnaître l'intérêt de la psychanalyse dans la mise en exergue du fétichisme même si l'interprétation sexuelle qui en est donnée est fondamentalement discutable. Après une démonstration très provocante sur l'échange et le désir : « *Le désir ignore l'échange, il ne connaît que le vol et le don* »¹⁴³, les auteurs poursuivent sur la signification profonde de l'échange dans les sociétés primitives, cet échange étant vu comme étant de même modalité que dans la société marchande. Il y a ainsi continuité de vues entre l'ethnologie échangiste et l'économie politique bourgeoise par réduction de la reproduction sociale à la sphère de la circulation. Ils en parviennent à la référence privilégiée à Nietzsche, en particulier à la deuxième dissertation de la *Généalogie de la morale* dans l'interprétation qu'elle donne de la dette dans la société primitive, interprétation qui sort du cadre « créancier – débiteur » de la vision économique classique. Le signe du sacrifice et la contemplation du rite sacrificiel menant au signe est ici l'élément constitutif de la dette. Les auteurs reviendront à la dette et au rapport entre l'État et la monnaie mais ils feront, au préalable, un détour par l'évolution des sociétés qui passe des formations primitives à ce qu'ils vont qualifier de formation barbare despotique qui est détachement de l'empire dans l'empire. L'argent, auquel ils reviennent donc ne commence pas, à leurs yeux, par servir au commerce dans le cadre d'un modèle autonome marchand. Il est d'abord contrôlé par l'État. L'argent tresse des liens avec la dette tant sur le plan économique (le New Deal de Roosevelt rend ainsi la dette infinie) que sur le plan existentiel (la dette d'existence). La loi, émanation de l'État, n'est pas émise de façon totalisante mais par fragment : « *Aussi l'État n'est-il pas primitif, il est origine ou abstraction, il est essence abstraite originelle qui ne se confond pas avec le commencement* »¹⁴⁴. L'État qui apparaît ici est support du surcodage. Ils se réfèrent alors au double inceste : inceste avec la soeur et inceste avec la mère comme représentation de la double nature de l'inceste du despote, inceste non prohibé car effectué hors tribu. Ils reviennent alors au statut du langage, en particulier de l'écrit par rapport à l'oral. Les sociétés primitives se caractériseraient par

¹⁴² G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, pp. 179-180

¹⁴³ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 219

¹⁴⁴ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 254

l'indépendance de l'écrit par rapport à l'oral, l'écrit étant graphisme indépendant de la voix. Dans les civilisations barbares, l'écrit est subordonné à la voix. L'écrit est aussi connotation, représentation dans le cadre d'un triangle qualifié de magique : « voix – audition », « graphisme – corps », « oeil – douleur » où le despote vient écraser le triangle car la voix se met à dicter, le graphisme à figer dans les livres, l'oeil à lire. L'arbitraire de la langue établit le lien entre signifiant et signifié (image acoustique). Pour le despote, le châtement devient vengeance de la voix, de la main et de l'oeil maintenant réunis. La loi revient à la forme de la dette infinie déjà évoquée : « *Vengeance et ressentiment, voilà non pas certes le commencement de la justice, mais son devenir et sa destinée dans la formation impériale telle que Nietzsche l'analyse* »¹⁴⁵. La latence associée au complexe d'Oedipe joue le rôle de source de refoulement du désir et serait donc de même nature. Il s'agit alors de s'inquiéter de la nature de l'État qui naît tout entier et de son devenir du fait du développement de la propriété privée qui entraîne une intériorisation de la relation créancier - débiteur. Les deux aspects du devenir de l'État sont alors son intériorisation dans un champ de forces sociales et sa spiritualisation dans un système métaphysique. Il est temps maintenant de faire une analyse du système capitaliste et d'abord de son émergence de la féodalité. Le temps de la machine capitaliste est diachronique ce qui va mettre en exergue l'importance des flux. Le capital marchand est en alliance avec l'État de la société féodale. Il devient filiatif dans la société capitaliste, la valeur économique devenant substance motrice d'elle-même. L'argent prend ainsi une double nature pour le salarié et pour le capitaliste : pour le salarié, c'est une « coupure – prélèvement » qui devient possible sur le flux de consommation. Pour le capitaliste, c'est une possibilité de réarticulation des chaînes disjonctives du capital. Le statut de la main d'oeuvre pose aussi celui de la machine qui vient former les éléments d'une technologie et même d'une science et rendre, en quelque sorte, tout travail scientifique récupérable. Le capitalisme comme au moment de la révolution industrielle établit des rapports ambigus avec l'innovation (taux élevé de progrès technique et grande qualité de matériel obsolète) d'où la nécessité de recoupements diachroniques (machine à vapeur et machines textiles). Il faut attendre l'exploitation à grande échelle. Les auteurs proposent, à la lumière des évolutions contemporaines du capitalisme, de distinguer entre la plus-value machinique du capital constant et la plus-value humaine du capital variable, toutes deux restant non-mesurables. Ils notent enfin l'importance du désir dans le fonctionnement du capitalisme, garant de sa pérennité. Quel est donc le statut de l'écriture dans le capitalisme ? Il s'agit d'une écriture moyenne mais aussi d'un anéantissement de l'écriture comme support des codes. Le capitalisme est celui qui fixe l'axiomatique des codes. C'est en ce sens qu'ils interprètent la vision proposée par Lyotard. Le déclasserment des codes par la construction d'une axiomatique est ce qui garantit la pérennité du capitalisme. C'est ce qui en caractérise le fonctionnement éthique : « *il n'y a pas une opération économique ou financière qui, supposée traduite en termes de code, ne ferait éclater son caractère inavouable, c'est-à-dire sa perversion intrinsèque ou son cynisme essentiel (l'âge de la mauvaise conscience est aussi celui du pur cynisme). Mais précisément il est impossible de coder de telles opérations : un code en premier lieu détermine la qualité respective des flux qui passent par le socius (par exemple, les trois circuits de biens de consommation, de biens de prestige, de femmes et d'enfants)* »¹⁴⁶. Le capitalisme ne va de pair avec la disparition de l'État que quand il fonctionne avec un petit nombre d'axiomes c'est à dire jamais car les forces qui le traversent l'obligent à récupérer et, pour ce faire, à accroître le nombre d'axiomes. Les classes constituent alors une forme de

¹⁴⁵ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 254

¹⁴⁶ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 294

décodage des castes, l'apparition de la bourgeoisie va de pair avec la disparition de la jouissance comme fin, remplacée par la recherche de la richesse abstraite et de la consommation comme sa réalisation concrète. Le capitalisme ne peut se développer qu'avec la primauté de la quête de la richesse abstraite comme fin. Il sera donc instable par essence mais permanent par nature en oscillant entre des formes étatiques extrêmes (de la dictature à la révolution). Les auteurs récapitulent alors les différences entre les trois grandes machines : territoriale pour les sauvages, impériale et transcendante pour les barbares, immanente et de décodage pour l'âge capitaliste. Les représentations sous-jacentes diffèrent ainsi : connotation - connexion chez les sauvages, « subordination – disjonction » dans la machine despotique barbare, coordination - conjonction dans la machine capitaliste civilisée. Pour terminer ce chapitre il leur faut enfin souligner la liaison qui existe entre reproduction humaine et reproduction sociale alors que dans le système capitaliste « *c'est le capital qui a pris sur soi les rapports d'alliance et de filiation* »¹⁴⁷.

Introduction à la schizo-analyse - Du potentiel révolutionnaire du désir et de sa récupération sociale

Les auteurs démarrent sur le statut relatif du père et du fils en montrant que le mythe d'Oedipe est une idée d'adulte. Le délire est d'abord d'ordre social. Cela signifie que les investissements sociaux sont premiers par rapport aux investissements familiaux. Ils admettent ainsi l'hypothèse de la répression sous une autre formulation que celle de Michel Foucault. Le champ social repose sur une axiomatique et un codage qui influencent la communication des inconscients. Ils aboutissent alors à la définition des deux pôles : paranoïa qui survalorise la souveraineté centrale et le pôle schizo-révolutionnaire (à la base de la schizophrénie) qui travaille sur les périphéries du désir (donc inversement à l'autre pôle). Les auteurs en arrivent à la définition de la machine. Les auteurs définissent la position du « mécanisme » comme « *l'aptitude de la machine à rendre compte des fonctionnements de l'organisme mais son inaptitude foncière à rendre compte de ses formations* »¹⁴⁸. Pour sa part, le « vitalisme » se définit comme « *une unité individuelle et spécifique du vivant, que toute machine suppose en tant qu'elle se subordonne à la persistance organique et en prolonge à l'extérieur les formations autonomes* »¹⁴⁹. Les auteurs dépassent la dualité de ces thèses par leur concept de machine désirante et proposent une nouvelle dualité entre machines molaires (sociales, techniques et organiques) et machines moléculaires. La référence au désir les conduit, de la même façon, à reformuler la définition de la libido comme énergie sexuelle et non déssexualisée comme dans la psychanalyse. Les auteurs vont donc se livrer à une déconstruction de la psychanalyse dans ses rapports avec le capitalisme. Ils vont ainsi montrer combien la subjectivisation du mythe et de la tragédie doivent à la détermination sociale : « *Le capitalisme est inséparable du mouvement de la déterritorialisation, mais ce mouvement, il le conjure par des re-territorialisations factices et artificielles* »¹⁵⁰. L'économie politique forme l'axiomatique de la psychanalyse, réduite au statut de technique. Ils vont ainsi illustrer leurs propos à partir de quelques dissertations : l'une sur le théâtre comme métaphore et métonymie, une autre sur le film *Les Temps Modernes*,

¹⁴⁷ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 313

¹⁴⁸ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 337

¹⁴⁹ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 337

¹⁵⁰ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 360-361

une autre enfin sur *A la recherche du temps perdu*. Ils proposeront aussi un manifeste de l'antipsychiatrie. Mais tout ceci leur sert surtout à distinguer psychanalyse et schizo-analyse : « *La psychanalyse se fixe sur les représentants imaginaires et structuraux de re-territorialisation, tandis que la schizo-analyse suit les indices machiniques de déterritorialisation* »¹⁵¹. Il est maintenant temps de s'occuper de ce qu'est la schizo-analyse. Le premier temps consiste à repérer les machines désirantes indépendamment de toute interprétation. La démarche en est très moderne puisqu'elle peut être rapprochée des méthodes de conception de logiciels, en particulier dans leur version très contemporaine de la conception orientée objet. On est bien en présence d'un repérage de machines. Il ne s'agit pas d'opérer par couples, dualités, oppositions. Ils qualifient les éléments repérés d'objets partiels, fonctions moléculaires de l'inconscient. Ils constituent le corps sans organe qui est qualifié de « *substance immanente au sens le plus spinoziste du mot* »¹⁵². La schizo-analyse se positionne de façon fondamentalement différente de la psychanalyse par rapport à la mort. L'instinct de mort aurait été introduit, dans la psychanalyse, comme une donnée pure et simple alors que la schizo-analyse ne se réfère pas à la mort, elle sort de la dualité « Éros – Thanatos ». Ils définissent ainsi les machines désirantes¹⁵³ : « *avec leurs trois pièces : les pièces travailleuses, le moteur immobile, la pièce adjacente, - leurs trois énergies : Libido, Numen et Voluptas, - leurs trois synthèses : les synthèses connectives d'objets partiels et flux, les synthèses disjonctives de singularités et les chaînes, les synthèses conjonctives d'intensités et devenir* ». Ces trilogies proposent une authentique construction éthique sur la base d'une anthropologie « philosophico – mécaniste ». Reste un très long paragraphe qui va constituer la conclusion de l'ouvrage. Ils vont d'abord traiter de la disjonction (qualifiée d'incluse) qui lie machines molaires (socius) et machines moléculaires (désir). En ce sens, le processus schizophrénique est porteur du potentiel révolutionnaire. Ils vont, pour qualifier le rôle du socius, disserter sur la sélection des grands nombres. Les grands nombres naissent de la pression sélective qui élimine les singularités. La grégarité est l'opérateur de la sélection et non l'inverse. Ils en arrivent à la thèse suivante de la schizo-analyse : « *on distinguera dans les investissements sociaux l'investissement libidinal inconscient de groupe ou de désir, et l'investissement préconscient de classe ou d'intérêt* »¹⁵⁴. L'accent sur le statut du socius est donc mis clairement. Ils vont en arriver à la définition du groupe révolutionnaire avec le groupe assujetti, subordonné au socius et le groupe sujet qui fait entrer le désir dans le champ social, les individus révolutionnaires ou groupes prenant eux-mêmes alternativement l'un ou l'autre aspect. D'où le statut de la répression sexuelle qui a ainsi l'éternité devant elle. Ils en reviennent à une discussion de l'épistémologie analytique de la psychanalyse qu'ils vont discuter sur la base de cas cliniques dans le champ des investissements sexuels - sociaux de la libido. D'où la troisième thèse de la schizo-analyse : « *primat des investissements libidinaux du champ social sur l'investissement familial, tant du point de vue du fait que du droit, stimulus quelconque au départ, résultat extrinsèque à l'arrivée* »¹⁵⁵. Ceci leur permet de longuement discuter la pensée de Lacan. La quatrième thèse de la schizo-analyse est ainsi formulée : « *la distinction de deux pôles de l'investissement libidinal social, le paranoïaque,*

¹⁵¹ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 378

¹⁵² G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 390

¹⁵³ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 404

¹⁵⁴ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 411

¹⁵⁵ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 427

réactionnaire et fascisant, le pôle schizoïde révolutionnaire »¹⁵⁶. En ce sens, ils vont positionner l'art et la science comme produit révolutionnaire et de récupération sociale.

Appendice : Bilan programme pour machines désirantes - Définition et théorie de la machine désirante

Il s'agit de fixer les idées des lecteurs afin d'éviter la confusion sur ce concept de machine. Le premier temps de l'appendice s'intitule : « *Différences relatives des machines désirantes avec les gadgets - avec les fantasmes ou systèmes projectifs imaginaires - avec les outils ou systèmes projectifs réels - avec les machines perverses, qui nous mettent pourtant sur la voie des machines désirantes* »¹⁵⁷. C'est à une sorte de glossaire et de justification que l'on se trouve confronté. Des éléments font machines lorsqu'ils sont associés par récurrence et communication. La machine n'est donc pas une métaphore. L'outil, pour sa part, est agent de contact alors que la machine est agent de communication « *l'un comme agent de contact, l'autre comme facteur de communication : l'un comme projectif, et l'autre comme récurrent ; l'un se rapportant au possible et à l'impossible ; l'autre à la probabilité d'un moins probable ; l'un opérant par synthèse fonctionnelle d'un tout, l'autre par distinction réelle dans un ensemble* »¹⁵⁸. Le système des projections dérive des machines telles qu'elles ont été définies par les auteurs et non l'inverse. Ils vont, une nouvelle fois, revenir sur ce qui les distingue de l'appareil oedipien (récurrence contre répression - régression). Puis, dans un dernier temps, aux investissements de la machine avec, une fois de plus, son positionnement par rapport au modèle de Marx.

Les approches postcoloniales : une critique des fondements culturalistes des sciences de gestion

Dans le cadre des *CMS*, les approches postcoloniales proposent des cadres conceptuels issus, eux-aussi, d'une littérature qui s'est développée hors du champ des sciences de gestion. Le point focal de ces approches relève d'une déconstruction des travaux culturalistes qui sont nés et se sont développés en anthropologie¹⁵⁹ avant que la même logique ne domine les travaux sur les relations entre « culture » et « organisation » en sciences de gestion. Ceci étant, afin de pouvoir étayer les points centraux de la critique postcoloniale, il est d'abord nécessaire d'aborder les jalons conceptuels des approches culturalistes.

On peut essayer de classer les manières de représenter la culture comme ingrédient des sociétés (... et des organisations) à partir des représentations suivantes de la culture :

- Celle de l'évolutionnisme culturel (le diffusionnisme en étant une variante) pour laquelle les cultures sont faites pour se « développer », de sociétés « primitives » vers des sociétés

¹⁵⁶ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 439

¹⁵⁷ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 463

¹⁵⁸ G. Deleuze & F. Guattari, *op. cit.*, p. 465

¹⁵⁹ Y. Pesqueux, « Culture et organisation : l'ambiguïté de la notion de culture », halshs-02835478 - « Multiculturalisme & communautarisme et sciences de gestion, halshs-02860012 - « Postures du culturalisme et sciences de gestion », halshs-02861701

« plus évoluées », leur « succès » étant ainsi le gage majeur de leur « évolution », dans une sorte de gradualisme ;

- Celle du particularisme culturel qui tend à rechercher dans l'histoire des « lois universelles » concernant chaque culture, chacune d'entre elles pouvant aussi, en même temps, constituer une production « spécifique » ;

- Celle du fonctionnalisme culturel qui va faire de la culture le « moteur invisible » mais déterminant de la vie en société, avec deux positions extrêmes :

- Le matérialisme culturel qui fait aussi de la culture un déterminant aboutissant à des manifestations concrètes observables dans les comportements des membres d'une société donnée à un moment donné ;
- L'idéalisme culturel qui fait de la culture l'opérateur invisible venant sous-tendre les représentations qui se trouvent à la base du comportement individuel.

L'hybridation comme issue critique à l'évolutionnisme culturel et social et au diffusionnisme

L'hybridation évoque un processus de nature évolutionniste. Les travaux sur l'hybridation ont été développés par les auteurs de l'école de la régulation et notamment par R. Boyer & J.-P. Durand¹⁶⁰ pour analyser le transfert des modèles productifs dans le secteur automobile. Ils présentent l'hybridation comme une logique de transformation institutionnelle. L'hybridation est définie comme « *la confrontation entre l'introduction d'une « institution importée » et des contraintes véhiculées par la configuration domestique* »¹⁶¹. C'est un processus largement intentionnel à travers lequel les tentatives d'imitation et d'implantation d'une institution ayant fait ses preuves dans un autre espace conduisent à l'émergence d'une nouvelle configuration. Le processus d'hybridation fait appel aux agents qui, à travers des « bricolages successifs », vont acclimater les pratiques de gestion importées au-delà de leurs principes pour qu'elles soient en concordance avec les logiques de l'environnement de réception.

Avant de parler des *Cultural Studies*, soulignons l'existence des approches critiques communautaires des *Gender Studies*, des *Black Studies*, *Disabled Studies*, etc., pour lesquelles l'objection principale que l'on peut leur adresser est leur socle primordialiste, car elles valident une lecture identitaire.

Le matérialisme culturel des *Cultural Studies* une critique « sage » et démagogique¹⁶²

Dans le programme de recherche des *Cultural Studies*, la reconnaissance de l'existence de groupes fonde la visée compréhensive liée à l'usage de la notion de culture qui les caractériseraient¹⁶³. La perspective du tribalisme qui lui est inhérente tend à valoriser des énergies « primitives » qui seront mises en évidence. Les *Cultural Studies*, non seulement créent les objets sociaux qu'elles étudient (les amateurs de Madonna, par exemple) mais

¹⁶⁰ R. Boyer & J.-P. Durand, *L'après-fordisme*, Syros, Paris, 1998

¹⁶¹ R. Boyer, *Théorie de la régulation*, Editions La Découverte, collection « repères », Paris, 2004

¹⁶² A. Mattelart & E. Neveu, *op. cit.*

¹⁶³ F. Ollier, *L'idéologie multiculturelle en France – Entre fascisme et libéralisme*, L'Harmattan, Collection « Dialogue critique », 2004, p. 88

rendent possible, en leur attribuant une « valeur » culturelle, la possibilité de créer des échelles inattendues débouchant sur des conclusions inattendues. A ce titre, Madonna « vaut » la Joconde. Toute production humaine devient « culturelle ». Il y a disparition de l'esthétique dans une économie conforme aux règles de la part de marché issue du *marketing*, avec une segmentation et un chiffre d'affaires associé à chaque niche.

A. Mattelart & E. Neveu offrent une présentation de cette perspective d'origine anglaise venant constituer aujourd'hui une sorte de *main stream*. « *Il s'agit de considérer la culture au sens large, anthropologique, de basculer d'une réflexion centrée sur le lien culture – nation à une approche de la culture des groupes sociaux* »¹⁶⁴. L'« Ecole de Birmingham » (lieu de naissance des *Cultural Studies*) va ainsi explorer les « cultures jeunes », les modes de réception des médias, conduisant, non seulement à renouveler l'objet des études anthropologiques : il y a ainsi de la culture partout et dans tout... Ces études vont poser (et répondre à) différentes questions d'ordre théorique : entre la masse et la classe, l'objet choisi relèvera des catégories de la masse dans un projet de compréhension des sociabilités au regard des cultures populaires au point de viser les « styles de vie » (hippies, rastas, etc.) dans une sorte de rapport fasciné à l'objet conduisant à devoir observer de la culture partout. Les « cultures » ici visées reposent sur une déclaration d'indépendance de l'objet : des pseudo isolats dans les sociétés contemporaines. La grégarité ou les éléments de grégarité sont le point fixe du projet de compréhension, mais les objets se sont modifiés. Les *Cultural Studies* tiennent pour postulat l'érosion des identités du « moment libéral »¹⁶⁵ (globalisation, centralité du « moi », importance des migrations, tension « homogénéisation – différenciation », impermanence des liens culturels et identitaires). Elles proposent aussi un rapport « décomplexé » au média, c'est-à-dire principalement à la télévision et les réseaux sociaux maintenant : il y a du « plaisir » et de la valorisation culturelle dans les séries télévisées, la mise en exergue des influenceurs, etc. Elles explorent de nouvelles interdisciplinarités au travers d'objets tels que l'immigration, les diasporas, les mixtes culturels. Elles indiquent aussi qu'il y aurait de la culture partout, contribuant ainsi à la dilution de la notion. C'est en étudiant la genèse et la diffusion des catégories des *Cultural Studies* qu'A. Mattelart & E. Neveu signalent que « *cette ubiquité du culturel produit des effets directs sur le style de formation et l'ouverture des filières universitaires, tout particulièrement dans un monde anglo-saxon dominé par des Universités privées (Etats-Unis, Canada) ou un secteur public dans lequel des droits d'inscription élevés constituent la première ressource des institutions académiques. L'essor des postes et départements de Cultural Studies, l'introduction de leurs cours dans des formations très diverses (management, tourisme, publicité, relations publiques, architecture...) ne sont pas totalement étrangers à une « programmation » pédagogiques régie par l'Audimat, capable d'attirer des effectifs d'étudiants conséquents, de donner aux bailleurs de fonds le sentiment d'un enseignement* » aux prises avec la contemporanéité des terrains visés. Les *Cultural Studies* offrent une légitimité aux analyses souvent rapides des catégories du « management interculturel » qui entrent alors en résonance avec les modalités d'analyse et de valorisation de segments de marchés conduisant à faire du *marketing* une science sociale. Les *Cultural Studies* offrent des modalités externes de consolidation d'un « capitalisme académique », garant de son extraordinaire expansion internationale dans le monde des *business schools*.

¹⁶⁴ A. Mattelart & E. Neveu, *op. cit.*, p. 4

¹⁶⁵ Y. Pesqueux, *Gouvernance et privatisation*, PUF, collection « la politique éclatée », Paris, 2007

Deux ouvrages marquent le fondement du courant des *Cultural Studies* : l'ouvrage de R. Hoggart, *The Uses of Literacy*¹⁶⁶ et celui de R. Williams, *Culture and Society*¹⁶⁷. Ces auteurs ont en commun de proposer une analyse compréhensive des cultures ouvrières, optique qui sera au cœur des recherches sur les sous-cultures populaires juvéniles publiées dans les années 1970 développées au sein du *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham dirigé par S. Hall¹⁶⁸. Les travaux issus de cette école, fondés la plupart du temps sur une démarche de type ethnographique, s'intéressent aux mécanismes de domination et de résistance à l'œuvre dans la culture et cherchent à montrer comment, au sein de sous-communautés d'appartenance, il s'opère un travail de stylisation et de bricolage des identités qui fonctionne par emprunt et par référence aux cultures parentales d'un côté, à la culture dominante de l'autre. Entre le premier ouvrage de R. Hoggart en 1957 et les recherches développées ultérieurement autour de S. Hall, un glissement s'est opéré en faveur de l'analyse des mécanismes de résistance, que ce soit dans les travaux sur les sous-cultures juvéniles ou dans ceux, plus tardifs, sur la réception des médias et maintenant dans ceux qui s'intéressent aux médias sociaux numériques. Dans *The Uses of Literacy*, R. Hoggart parle de « consommation nonchalante » ou « d'attention oblique » pour caractériser la relation des classes populaires à la presse ou à la radio.

S. Hall¹⁶⁹ est un des auteurs des *Cultural Studies* considérées d'un point de vue critique dans une perspective post-coloniale au regard des rapports « culture – identité » compte-tenu des logiques de pouvoirs. Il est également un des auteurs fondateurs de *Visual Studies* en particulier pour ce qui concerne la télévision. Il a succédé à R. Hoggart. Il défend l'idée que les cultures populaires possèdent leur univers propre au regard d'un système d'encodage – décodage où la culture est un lieu de conflit entre les deux moments. Ce modèle est une discussion du modèle de C. Shannon & W. Weaver¹⁷⁰ dans la mesure où le processus communicationnel repose sur la distinction entre ces deux moments (encodage – production et décodage – réception) et est entretenu par l'articulation entre eux au regard du cycle « production – circulation - distribution/consommation - reproduction ». Ce cycle est redevable de celui de la circulation des marchandises chez Marx et applicable à la production médiatique et plus spécifiquement télévisuelle, la production correspondante résultant des rapports sociaux de production au regard de codes signifiants qui circule au sein de l'espace public pour aller de l'« émetteur – producteur » au récepteur. C'est au moment de sa consommation qu'il s'articule aux pratiques sociales du récepteur qui suscite un *feedback* vers l'émetteur. La télévision allie deux signes construits au regard d'un code discursif (audio et visuel). Connotation et dénotation sont le moment de rencontre entre les idéologies et le discours produit par le média nourrissant l'ordre culturel dominant au regard d'une hiérarchie de sens à la fois dominants et préférés servant de creuset à la réception des nouveautés. Ceci étant, la réception télévisuelle est également le lieu de perceptions sélectives par le téléspectateur conduisant non pas à l'individualisation des perceptions et des interprétations mais à des inductions de sens au regard des hiérarchies de sens compte-tenu de trois types de décodage : hégémonique (en conformité avec le sens

¹⁶⁶ R. Hoggart, *La Culture du pauvre*, Éditions de Minuit, Paris, 1970 (Ed. originale : 1957).

¹⁶⁷ R. Williams, *Culture and Society 1780-1950*, Penguin, Harmondsworth, 1961.

¹⁶⁸ S. Hall & T. Jefferson (Eds.), *Resistance through Rituals*, Routledge, Londres 1975.

¹⁶⁹ ¹⁶⁹ S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Éditions Amsterdam, Paris, 2007 et *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, 2013.

S. Hall, *Le Populisme autoritaire. Puissance de la droite et impuissance de la gauche au temps du thatchérisme et du blairisme*, Éditions Amsterdam, Paris, 2008.

¹⁷⁰ C. Shannon & W. Weaver, *La théorie mathématique de la communication*, Retz – CEPL, Paris, 1975

dominant), négocié (acceptation partielle du sens dominant) et oppositionnel. Ceci étant, les apports de S. Hall se heurtent toujours à la même critique du relativisme adressé aux *Cultural Studies*.

Une variante des *Cultural Studies* est celle des *Television Studies* qui se consacre à une interprétation politico-culturaliste des séries TV. Son défaut est la plasticité des interprétations. C'est à ce titre qu'au-delà du divertissement et de la quête d'une audience, les commentateurs attribuent une dimension politique et culturelle à différentes séries : la demande de *care* des héroïnes de *Desperate Housewives*, les innombrables interprétations de *Game of Thrones*, la multiplication des interprétations bénéficiant de l'aura de la série TV en matière de taux d'écoute. Une variante des *Television Studies* est liée à l'étude de la réception de telle ou telle série dans différents pays. Ce fut par exemple le cas de *Dallas* dans le succès que connut cette série dans les pays du Moyen Orient alors que la culture de ces pays aurait dû mener à une prise de distance voire un rejet du scénario.

De façon plus critique, les travaux de J. McCabe¹⁷¹ sont consacrés à la télévision, en particulier aux représentations historiques et imaginaires dans les séries aux Etats-Unis, quant à la question du genre. Elle est éditrice de la revue *Critical Studies in Television : The International of TV Studies*. Un de ses articles de référence est intitulé « Reflexivity, critical qualitative research and emancipation: a Foucauldian perspective » publié en 2009 avec D. Holmes¹⁷² qui met la notion de réflexivité à la fois comme critère de validité d'une approche qualitative, mais aussi comme instrument représentatif d'un objectif d'émancipation intrinsèque à toute recherche qualitative critique à partir de M. Foucault, en particulier du T. 3 de *L'histoire de la sexualité (Le souci de soi)*¹⁷³. Ils abordent la question de cette réflexivité en particulier à partir de travaux avec les populations marginalisées comme les handicapés.

Dans le même temps, la sociologie de la culture d'origine française emprunte une voie très différente. Dans *Les Héritiers*, P. Bourdieu & J.-C. Passeron¹⁷⁴ analysent la culture par le haut, à partir des pratiques des élites qui consolident leur classement social par leurs classements culturels. Le schéma proposé repose sur une hiérarchie rigide qui postule une forte hétéronomie de la culture dans les milieux populaires. Dans le chapitre de *La Distinction*¹⁷⁵ intitulé « Le choix du nécessaire », P. Bourdieu parle d'un « univers des possibles fermé » et d'un « principe de renoncement à des profits symboliques de toute façon inaccessibles » (p. 441). Face à la culture légitime, les classes populaires sont dans une position de reconnaissance sans connaissance : « *l'adaptation à une position dominée implique une forme d'acceptation de la domination. [...] Il serait facile*

¹⁷¹ J. McCabe & K Akass (Eds.), *TV's Betty goes global : from telenovela to international brand. Reading Contemporary Television*, I.B. Tauris, Londres, 2012, ISBN 9781780762678.

J. McCabe, Janet, *The West Wing*, Wayne State University Press, Detroit, 2012. ISBN 9780814334362.

J. McCabe & K. Akass (Eds), *Reading desperate housewives : beyond the white picket fence. Reading Contemporary Television*, I.B. Tauris, Londres, 2006, ISBN 9781845112202.

¹⁷² D. Holmes & J. McCabe, « Reflexivity, critical qualitative research and emancipation: a Foucauldian perspective », *Journal of Advanced Nursing*, vol. 65, n° 7, 2009, pp.1518-26, DOI: 10.1111/j.1365-2648.2009.04978.x

¹⁷³ M. Foucault, *Histoire de la sexualité – Le souci de soi (Tome 3)*, Gallimard, Paris, 1984

¹⁷⁴ P. Bourdieu & J.-C. Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants face à la culture*, Éditions de Minuit, Paris, 1964.

¹⁷⁵ P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

d'énumérer les traits du style de vie des classes dominées qui enferment, à travers le sentiment de l'incompétence, de l'échec ou de l'indignité culturelle, une forme de reconnaissance des valeurs dominantes » (p. 448).

Ainsi, tandis que les chercheurs des *Cultural Studies* considèrent que les cultures populaires sont dotées d'un système de valeur et façonnent leur propre univers de sens, les théories de la légitimité culturelle que P. Bourdieu formalise dans *La Distinction* en 1979 les caractérisent par le manque et la privation. C'est la contrainte qui prévaut pour les agents des classes populaires : ils sont condamnés à consommer des biens symboliques déclassés par ceux qui produisent les standards légitimes. Le succès de *La Distinction* a eu un effet durable en France. Pendant près de vingt ans, le paysage de la sociologie de la culture a été largement dominé par les théories de la légitimité, ce qui a limité d'autant la pénétration des travaux anglais et américains. On peut supposer que la rareté des travaux en sociologie des médias en France durant cette période en découle assez largement.

La théorie de la pression créatrice des populations (E. Boserup¹⁷⁶)

E. Boserup est une économiste ayant étudié les rapports entre économie et agriculture, l'influence de la technologie sur la place de la femme et défendant une position qualifiée d'anti-malthusienne. Pour Malthus, l'accroissement de la population est contraint par l'accroissement des ressources agricoles alors que pour elle, ce sont les ressources agricoles qui dépendent de l'accroissement de la population, l'être humain inventant quelque chose quand il se heurte à la contrainte de l'approvisionnement. L'être humain est donc considéré comme étant capable de réagir et non pas de subir en développant par lui-même les technologies adéquates sans pour autant être obligé de copier des solutions déjà développées par d'autres groupes humains. Sa position s'oppose donc à l'ethnocentrisme, offrant ainsi des chances à tous les groupes de population. Elle argumente par exemple la tension entre le « fermier de subsistance » et le « fermier commercial » dont l'activité est suscitée par le développement urbain. Elle met notamment en avant la place des femmes dans l'activité agricole, en particulier dans les évolutions technologiques. C'est à ce titre qu'elle constitue une des références, dans les études de genre, des études du courant des *Women in development*¹⁷⁷, ayant notamment travaillé sur la place des femmes dans l'agriculture en Inde et au Sénégal, mettant en avant leur rôle dans le développement. C'est dans *Population and technology*¹⁷⁸ qu'elle met en avant comment les réactions face aux problèmes rencontrés suscite les innovations technologiques qui modifient la société. Les évolutions écologiques, technologiques et économiques font évoluer les interactions entre l'être humain et la nature

Les auteurs de la critique postcoloniale

Il est important de rappeler que le domaine du management international / interculturel

¹⁷⁶ E. Boserup, *Évolution agraire et pression démographique*, Flammarion, Paris, 1970, ISBN 2-08-21064-9 (Ed. originale : 1965)

¹⁷⁷ E. Boserup, *La femme face au développement économique*, PUF, Paris, 1983, ISBN 2-13-0377-X (Ed. originale : 1970)

¹⁷⁸ E. Boserup, *Population and technology*, Blackwell., Oxford, 1981

du fait de la domination des approches positivistes, a été relativement imperméable aux approches critiques. C'est à partir des années 2000 que ce type de recherche s'est développé dans le monde anglo-américain. A titre d'illustration, P. L. Levy¹⁷⁹ a montré l'importance d'une analyse critique pour saisir la manière dont les entreprises multinationales perpétuent l'inégalité sociale et l'oppression. Dans la même veine, T. Greckhamer & S. Cilesiz¹⁸⁰ ont montré son importance pour concevoir des approches alternatives. Le management international est devenu un terrain privilégié pour la référence à ce type d'approches. Il s'agit alors de critiquer des notions comme la responsabilité sociale de l'entreprise ou le développement durable pour montrer la visée colonisatrice ou de domination derrière les outils mis en oeuvre pour minimiser la résistance des locaux.

L'enjeu de la critique postcoloniale déclinée en sciences de gestion vise à accepter la référence à des racines culturelles tout en essayant d'éviter l'essentialisme¹⁸¹. Les études correspondantes menées dans les contextes asiatiques, ou dans les Caraïbes ont mis en avant les processus de mélange racial et culturel, au regard de termes comme « hybridité », « mixité/mixture », « synchrétisme », « mestizaje »¹⁸² et « créolisation »¹⁸³.

La perspective postcoloniale regroupe un ensemble d'auteurs dont les plus marquants sont E. W. Saïd, G. C. Spivak, A. Appadurai, K. Crenshaw et H. K. Bhabha, auteurs défendant la thèse que le colonialisme continue après les indépendances. Le terme postcolonial se réfère à des données historiques et idéologiques. Cette perspective renvoie à l'examen des cultures nationales après les indépendances, s'intéresse à l'épistémologie, l'éthique, et questionne le genre et le racisme. Son hypothèse de travail est que la connaissance d'un peuple colonisé est générée par des relations spécifiques entre les puissants et les impuissants car, avec l'indépendance, le colonialisme perdure sous une forme cachée (H. K. Bhabha) : une situation néocoloniale, d'où l'emploi de notions telles que le néocolonialisme, la résistance, la subversion, la reconstruction, la recherche de l'identité nationale, les problèmes de la diaspora, l'aliénation, le paysage, l'analyse féministe et politique, etc. Cet ensemble d'auteurs et ceux qui suivent ont essentiellement travaillé, en littérature, sur l'interprétation des textes et c'est par transposition qu'ils servent de références dans les CMS.

D'autres auteurs tels que :

- J. Butler dont il a été question plus haut quant à la question de la performativité ;
- S. Fish¹⁸⁴ sur la question de l'institution avec la reconnaissance de « communautés interprétatives » pour ce qui est de la compréhension d'un texte ;

¹⁷⁹ D. L. Levy, « Political Contestation in Global Production Networks », *Academy of Management Review*, vol. 33, n° 4, 2008, pp. 943-963.

¹⁸⁰ T. Greckhamer & S. Cilesiz, « Critical and Poststructural Approaches to Strategy Research: Theoretical and Methodological Suggestions », in *West Meets East: Building Theoretical Bridges*, Emerald Group Publishing Limited, 2012, pp. 3-38.

¹⁸¹ H. Yousfi, *Des organisations aux mouvements sociaux – Enjeux de l'action collective organisée dans les pays du Sud*, HDR Université de Paris Dauphine, décembre 2018

¹⁸² P. Wade, « Hybridity Theory and Kinship Thinking », *Cultural Studies*, vol. 19, n° 8, 2005, pp. 602-621

¹⁸³ J. M. Dash, « Interview with Edouard Glissant », *Caribbean Review of Books*, n° 5, 1992

¹⁸⁴ S. Fish, *Respecter le sens commun. Rhétorique, interprétation et critique en littérature et en droit*, LGDJ, Paris, 1995.

S. Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2007.

- R. Rorty¹⁸⁵, philosophe pragmatiste, défenseur du constructivisme, sur la notion de conversation et pour qui la vérité est issue d'un accord entre les tenants d'une conversation et accordant la primauté à la critique ;
- F. Jameson¹⁸⁶ sur la post-modernité au regard de la référence à une critique marxiste en mettant l'accent sur les conditions historiques de la production d'un texte, le post-modernisme étant pour lui « la logique culturelle d'un capitalisme tardif ». Il en critique la différenciation entre les domaines de la vie et le relativisme qui en découle ;
- A. Ronell¹⁸⁷, personnalité contestée dans sa vie professionnelle, met en avant la notion d'« inconscient rhétorique » comme critique des promesses de transparence au regard d'enquêtes sur des éléments tels que la Guerre du Golfe, le SIDA, etc. ;
- D. Haraway¹⁸⁸ qui a été titulaire de la chaire d'histoire de la conscience et des études féministes à l'Université de Californie Santa Cruz et qui est considérée comme la pionnière du cyberféminisme. Elle défend l'idée de « connaissance située » au regard d'un privilège à accorder aux perspectives partielles liées à la relativité de la position du savant. La métaphore du cyborg de son Manifeste est une invitation faites aux féministes pour aller au-delà des catégories traditionnelles de genre et des féminismes existants. Il fonde une double utopie des frontières de genre et des frontières de la Nature, des frontières entre l'humain et l'animal un cyborg étant composé d'éléments artificiels et naturels et ne reconnaissant pas les structures élémentaires (cf. la parenté). C'est l'entrée qu'elle propose à la critique du patriarcat, de l'essentialisme (en particulier de la femme comme non-mâle), du naturalisme (des approches féministes de type identitaire) et du colonialisme qui norment les catégories occidentales au regard de dualismes tels que culture/nature mais aussi civilisé/primitif, réalité/illusion, vérité/mensonge, total/partiel qui génèrent des

¹⁸⁵ R. Rorty, *La philosophie et le miroir de la nature*, Seuil, Paris, 2017, 438 p. (ISBN 978-2-02-131742-8) (Ed. originale : 1979)

R. Rorty, *Conséquences du pragmatisme*, Seuil, Paris, 1999 (ISBN 978-2-02-012683-0) (Ed. originale : 1982)

¹⁸⁶ F. Jameson & T. Eagleton & E. Saïd, *Colonialisme et littérature*, Presses Universitaires Du Septentrion, Paris, 2013, 98 p. (ISBN 978-2-859-448-6) (Ed. originale : 1994)

F. Jameson, *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, ENSBA, Paris, 2007, 608 p. (ISBN 978-2-84056-150-7) (Ed. originale : 1989)

F. Jameson, *La totalité comme complot : Conspiration et paranoïa dans l'imaginaire contemporain*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2007, 138 p. (ISBN 978-2-35096-006-7) (Ed. originale : 1992)

F. Jameson, *L'inconscient politique : Le récit comme acte socialement symbolique*, Questions Théoriques, collection « Saggio Casino », Paris, 2012, 480 p. (ISBN 978-2-917131-03-9), (Ed. originale : 1981)

¹⁸⁷ A. Ronell, « La bouche émissaire », *Cahiers confrontation*, n° 8, 1982

A. Ronell, *Telephone Book. Technologie, schizophrénie et langue électrique*, Bayard, collection « Le rayon des curiosités », Paris, 2006, 131 p. (ISBN 2-227-47390-8) (EAN 9782227473904) (Ed. originale, 1989)

A. Ronell, (2009) *Test drive : La passion de l'épreuve*, Stock, collection « l'autre pensée », Paris, 2009, 349 p. (ISBN 978-2-234-06177-4) (EAN 9782234061774) (Ed. originale : 2005)

¹⁸⁸ D. Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective » (« Connaissances situées : la question scientifique dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle »), *Feminist Studies*, 1988.

D. Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*, in L. Allard & D. Gardey & N. Magnan (Eds.) *Connexions : art media réseaux*, éditions Exils, collection « Essais », Paris, 2007 (ISBN 978-2-912969-63-7)

D. Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Éditions Jacqueline Chambon, collection « Rayon philo », Paris, 2009 (ISBN 2742772723) (Ed. originale : 1991)

D. Haraway, *Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires*, trad. par Jérôme Hansen, Paris, Éditions de l'éclat, collection « Terra cognita », Paris, Flammarion, 2010 (ISBN 9782841622177) (Ed. originale : 2003)

relations de domination remis en cause par la machine intelligente. Elle plaise pour le rejet du langage dominant qui est en même temps le langage de la domination d'où les références à la science-fiction et à la nécessité de brouiller les identités pour l'utopie d'un monde sans genre et d'une socialité dont l'affinité serait le fondement (le « post-modernisme » de l'identité d'un monde « post-genre »).

Edward W. Saïd

C'est E. W. Saïd¹⁸⁹ qui fonde ce qui est qualifié de critique post coloniale en montrant combien l'œuvre majeure des « grands écrivains » n'échappe pas à la mentalité coloniale de leur temps. En discutant la présentation généralement faite d'A. Camus comme un homme moral, il souligne l'importance du contexte immoral (le cadre algérien de l'œuvre apparaît fortuit dans les romans d'A. Camus). Il nous livre d'ailleurs sa définition de la culture : « *Premièrement, elle désigne toutes les pratiques – tels les arts de la description, de la communication et de la représentation – qui jouissent d'une certaine autonomie par rapport à l'économique, au social et au politique, et revêtent souvent des formes esthétiques dont l'une des finalités essentielles est le plaisir. J'y inclus, bien entendu, tant le savoir populaire sur les pays lointains que les discours spécialisés de disciplines érudites comme l'ethnographie, l'historiographie, la philologie, la sociologie et l'histoire littéraire. (...) Le second sens du mot culture s'instaure presque imperceptiblement. Par certaines connotations : le raffinement, l'élévation. (...) La culture atténue considérablement les ravages de la vie moderne, urbaine, agressive, abrutissante. On lit Dante ou Shakespeare pour s'élever au niveau du meilleur... Et voilà comment la culture en vient à être associée, sur un ton souvent belliqueux, à la nation ou à l'Etat. Elle est ce qui fait la différence entre « eux » et « nous », presque toujours avec quelque xénophobie. En ce sens, la culture est une source d'identité, et en plus prompte à en découdre. (...) Dans cette seconde acception, la culture est une sorte de théâtre où diverses causes politique et idéologiques s'apostrophent. (...) Cette idée de la culture ne conduit pas seulement à vénérer la sienne, mais aussi à la croire totalement séparée des réalités quotidiennes puisqu'elle les transcende* »¹⁹⁰. D'où le fait que l'on demande à chacun de « lire ses classiques » et que cela paraisse normal et c'est ensuite ainsi que s'établit la disjonction entre la cruauté impérialiste, raciste ou colonialiste et les productions culturelles dans un processus identitaire dont il est important de mieux cerner les contours. C'est ainsi qu'E. W. Saïd met en perspective *Les grandes espérances* de C. Dickens et une Australie moderne née de la conjonction de la soif du profit et de la logique des bâtisseurs d'empires, bref d'un *apartheid* social. La méthode qu'il emploie consiste à lire les œuvres de grands écrivains occidentaux et à les mettre en perspective au regard de cette approche de la culture pour en montrer l'aspect implicitement ou explicitement ethnocentrique sans pour autant en nier l'apport à ce qu'il est convenu d'appeler « le patrimoine culturel de l'humanité ». C'est ainsi qu'il va nous inviter à une démonstration en partant de l'idée de « territoires superposés et d'histoires enchevêtrées » comme processus de recouvrement d'intérêts plus précis. Il défend ainsi l'idée que la culture nationale est définie comme « porteuse » dans un processus de lavage des images d'un passé impur vers un passé pur ou de confinement de l'impur dans une rhétorique du blâme. Il met ainsi en perspective la logique de la pensée unique reposant sur le postulat de la reconnaissance de l'expérience impériale qui doit alors d'autant plus rester cachée. Les travaux de E. W. Saïd traitant de l'« orientalisme » apportent des

¹⁸⁹ E. W. Saïd, *Culture et impérialisme*, Fayard, Paris, 2000 (Ed. originale : 1993)

¹⁹⁰ E. W. Saïd, *op. cit.*, pp. 12-14

éléments clé à la critique postcoloniale. Il a analysé la relation historiquement déséquilibrée qui existe entre l'Occident et les anciens pays colonisés et procède à la déconstruction du discours qui promeut la supériorité du premier sur les seconds. Dans sa politique orientaliste, l'Occident se considère comme rationnel, démocratique et progressiste, caractérisant les anciennes colonies comme étant marquées par l'irrationalité, la sensualité, la primitivité, le despotisme et l'oisiveté.

La perspective anthropologique de la « culture des aires » d'Arjun Appadurai¹⁹¹

L'interprétation anthropologique d'A. Appadurai est fondée sur son anthropologie de la « culture des aires », en particulier dans sa vocation à traiter les territoires selon un modèle qui leur est spécifique. Mais le titre même de l'ouvrage qui sera commenté ici (*Après le colonialisme*) indique bien que la mondialisation, c'est ce qui arrive « après le colonialisme » et que cette mondialisation conserve bien quelque chose qui permette d'en parler, en particulier d'un point de vue anthropologique, c'est-à-dire d'une anthropologie dont la culture continue à constituer une notion clé.

Il souligne que « *les moyens de communication électroniques et les migrations de masse s'imposent ainsi aujourd'hui comme des forces nouvelles, mais moins sur un plan technique que sur le plan de l'imaginaire* »¹⁹², rappelant que, dans un autre de ses textes¹⁹³, il avait désigné par « communauté affective » le fait qu'un groupe d'individus se mette à partager ses rêves et ses sentiments comme un phénomène transfrontières que les médias rendent possible (TV par satellite, supports tels qu'Internet, etc.). C'est ce qui conduit, à ses yeux, à un renouvellement de la compréhension qu'il est possible de donner de la culture dans une perspective diasporique renouvelée en remettant en cause les catégories de l'acculturation... et donc de l'assimilation, fondant ainsi la relecture d'un multiculturalisme sinon irréductible, du moins beaucoup plus résistant à l'ère de la mondialisation. C'est ce qui lui permet de réinterpréter les substantifs de *bi-*, *inter-* ou *multi-* culturel dans des catégories qui sortent du culturalisme habituel (rappelons brièvement ici que le culturalisme repose sur le postulat de la compréhension de nos comportements au regard des cultures auxquelles nous appartenons). Il va effectuer cette réinterprétation sur la base de la dualité « nostalgie – imagination » à partir d'une critique du primordialisme inhérent à la perspective culturaliste qui conduit à se référer à des *items* primordiaux tels que l'ethnicité, la religion, etc. pour dessiner les contours des groupes et en comprendre le sens. Rappelons ici combien le primordialisme vient fonder l'idéologie du localisme, mêlant ainsi les deux déterminismes synchronique (au regard de « valeurs primordiales ») et diachronique (au regard d'un territoire, de son histoire, de ses traditions). Le primordialisme aurait en quelque sorte tendance à jouer le rôle de préjugé. Le terme d'« islamiste » en est un exemple, tendant à vouloir dissimuler le racisme qui lui est inhérent au travers de la mise en exergue d'une caractéristique religieuse territorialisée. Choisir des caractéristiques primordiales, c'est aussi construire un jugement d'évaluation... En effet, si le culturalisme est « *la mobilisation consciente des différences culturelles, au service d'une politique plus largement nationale ou transnationale (...) associée fréquemment à des histoires et des mémoires*

¹⁹¹ A. Appadurai, *Après le colonialisme – Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris, 2001 (Ed. originale : 1996)

¹⁹² A. Appadurai, *op. cit.*, p. 29

¹⁹³ A. Appadurai, « Topography of the Self. Praise and Emotion in Hindu India », in C. A. Lutz & L. Abu-Lughod (Eds), *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge University Press, 1990

extraterritoriales, parfois au statut de réfugié et à l'exil, et presque toujours aux luttes pour obtenir une reconnaissance plus explicite de la part des Etats-nations existants ou d'entités transnationales diverses (...), les mouvements culturalistes (car ils concentrent presque toujours leurs efforts sur la mobilisation) représentent la forme la plus courante du travail de l'imagination »¹⁹⁴. C'est ce qui le conduit à réinterpréter les catégories de la mondialisation au travers du concept d'« aire culturelle », ainsi que celui d'Etat-nation compte-tenu de cet opérateur essentiel qu'est l'imagination venant se nourrir d'images dont il propose une forme de classification programmatique, comme on le verra ci-après. L'imagination est en effet à la fois motrice des processus d'identification, mais aussi de celui de loyauté dont la partialité doit être évoquée. Etre loyal, c'est en effet choisir son camp, celui de ses amis... et donc aussi celui de ses ennemis. Il y aurait toujours production de la localité aujourd'hui, mais sur la base de structures de voisinage renouvelées du fait de l'usage des moyens de communication de masse.

Le concept d'« aire culturelle » est ainsi susceptible de se monter particulièrement riche pour qui s'intéresse à la substance de l'entreprise multinationale, qu'il s'agisse de l'entité en elle-même (on pourrait ainsi entrer dans les figures de sa culture organisationnelle) ou des hétérarchies (les agents managériaux appartenant à une même aire culturelle se trouvent disséminés dans les différentes implantations faisant par exemple, du manager français appartenant à la filiale argentine de PSA un agent de PSA « et » un Français). L'« aire culturelle » offre le fondement de l'ancrage dans un local qui n'est plus forcément spatialement déterminé. Le même agent organisationnel français se trouve ainsi être inscrit dans une perspective impérialiste, celle de la DG de son entreprise, et dans une perspective diasporique, celle du Français en Argentine, sur la base de deux aires culturelles relativement distinctes. Avec la mondialisation, l'« ici et maintenant » tend à prendre un tout autre sens, conduisant l'auteur à proposer un « après le patriotisme ». Et pourtant, l'après – colonialisme de la mondialisation d'aujourd'hui reste redevable des mouvements d'idées, de populations et d'individus des mondes eurocoloniaux auxquels on doit « les communautés imaginées des nationalismes récents ». Les communautés immigrées sont également porteuses des loyautés transnationales. Notons ici l'importance accordée au concept de communauté, notion que l'on retrouve d'ailleurs au centre du communautarisme et rappelons que la communauté se pense au regard d'un collectif déterritorialisé.

Si émergence d'un système culturel global il y a, il reste à ses yeux « truffé d'ironies et de résistances locales » sous le masque de l'adhésion sans obstacle aux modes de consommation des objets occidentaux. C'est ce qui conduit A. Appadurai à faire de l'imagination un fait social central à toutes les formes d'action. Homogénéisation et hétérogénéisation sont donc à l'œuvre ensemble.

Il souligne aussi combien la colonisation a légitimé l'objectif utilitaire de la quantification dans une perspective impérialiste, quantification que l'on trouve si présente dans les organisations aujourd'hui (en particulier dans les entreprises multinationales, le mode d'articulation des filiales et de la société mère étant productrice de leur localité). Il propose de faire de la quantification un support de l'imagination (et de l'illusion) quand il constate que la production de chiffres dépasse de loin les besoins de fonctionnement bureaucratique et combien les stratégies énumératives ont conduit fonder les discours... et à réveiller les identités communautaires et les vellétés d'autonomie qui leurs sont

¹⁹⁴ A. Appadurai, *op. cit.*, pp. 45-46
Yvon PESQUEUX

liées... des entités pour ce qui nous concerne ici, qu'il s'agisse de celles dont les chiffres sont meilleurs que la moyenne, justement parce qu'ils sont meilleurs... ou de celles qui ont de moins bons chiffres, justement parce qu'ils sont moins bons. Les chiffres sont souvent la référence de la « fusion – scission » ou, comme le souligne l'auteur, l'instance de rupture entre le moment empiriste et le moment disciplinaire. Il analyse ainsi au travers de l'usage des figures chiffrées la tension qui opère entre les représentations générales et de détails, les ambitions synoptiques et panoptiques, la mesure et la classification. Il remarque l'importance des pratiques iconiques chiffrées, des idées numériques et statistiques de moyenne et de pourcentage pour rendre compte des différences. Il y a donc bien en quelque sorte production de la localité et les stratégies énumératives servent aussi à produire l'illusion de cette localité comme acquise là où, dans le monde actuel, elle ne serait *in fine* qu'éphémère.

Pour explorer ces disjonctions, A. Appadurai va proposer le recours aux concepts suivants (disjonctifs entre eux, aux rapports imprévisibles et ne pouvant donc conduire à figurer une véritable infrastructure) venant remettre en cause les simplifications, abusives à ses yeux, des primordialismes, du fait de la déterritorialisation des individus :

- L'*ethnoscape* qui est constitué par les individus qui construisent le « monde mouvant » d'aujourd'hui (touristes, immigrants, réfugiés, etc.) conduisant à réduire l'importance de la stabilité des liens communautaires, de parenté, de résidence, etc. et à devoir prendre en compte leurs rêves de localisation. Les ethnoscares stimulent pourtant les éléments du primordialisme ;
- Le *technoscape* qui permet de prendre en compte la configuration « globale et toujours fluide de la technologie », qu'elle soit haute ou basse, conduisant, par exemple, à l'« exportation » des chauffeurs indiens dans les Emirats Arabes Unis et des informaticiens de même nationalité aux Etats-Unis ;
- Le *financescape* qui tient compte de la disposition fluide du capital mondial, jamais vraiment localisé ;
- Les *médiascape* représentés par les moyens électroniques qui permettent de produire et de diffuser l'information, fournissant à des individus disséminés dans le monde des « répertoires d'images, de récits et d'ethnoscares, où sont imbriqués le monde de la marchandise et celui de l'information et de la politique ». Ils fournissent des ingrédients à leur imaginaire. Ils jouent un rôle important dans un projet de pacification des séparatismes au nom des majoritarismes dont ils sont porteurs, stimulant pourtant, de façon duale, les séparatismes. Il se fonde sur une conception de l'image qui peut être comparée à celle de C. Castoriadis qui remarque les liens qu'elle tisse avec la représentation. « Représentation, imagination, imaginaire n'ont jamais été vus pour eux-mêmes, mais toujours référés à autre chose – sensation, intellection, perception, réalité -, soumis à la normativité incorporée à l'ontologie héritée, amenés sous le point de vue du vrai ou du faux, instrumentalisés dans une fonction, moyens jugés sur leur contribution possible à l'accomplissement de cette fin qu'est la vérité ou l'accès à l'autre, l'étantement étant »¹⁹⁵ ;
- Les *idéoscapes* sont un ensemble d'images « souvent politiques en liaison avec les idéologies des Etats et les contre-idéologies de mouvements explicitement orientés vers la prise du pouvoir » et constitués de référents du

¹⁹⁵ C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, collection « points – essais », n° 383, Paris, 1999, p. 252

type liberté, bien-être, souveraineté compte tenu de la signification portée par leur lieu d'origine. La question de la communication intervient alors ici.

Le suffixe de *-scape* indique qu'il n'est pas question de relations objectivement données qui auraient le même aspect selon l'angle de vision utilisé. « *Ces paysages sont donc les briques de construction (...) de mondes imaginés, c'est-à-dire les multiples mondes constitués par les imaginaires historiquement situés de personnes et de groupes dispersés sur toute la planète* »¹⁹⁶. C'est ce qui le conduit à critiquer, du fait de la volatilité des liens de toutes sortes, comme cela a déjà été souligné plus haut, le processus d'acculturation qui suppose la stabilité transgénérationnelle du savoir. On réinvente ainsi la tradition et les catégories de la reproduction culturelle s'inscrivant dans des « arrangements spatialement fracturés ». Il est important de souligner ici le potentiel de ce type de concept à rendre compte aussi de la substance de l'entreprise multinationale, de leur projet d'homogénéisation de la culture du monde tout comme la manière dont, en dualité, elles produisent en même temps de la diversité. Il suffit, par exemple, de souligner la liaison possible entre *idéoscape* et les chartes de valeurs aujourd'hui émises par les entreprises multinationales.

La conséquence la plus marquante du jeu relatif de ces *-scape* est alors la genèse de fétichismes et l'auteur en relève plusieurs :

- Le fétichisme de la production mondialisée ;
- Le fétichisme de la figure du consommateur mondialisé ;
- Le fétichisme de la référence à une culture globale impossible à fonder à partir d'une théorie générale.

Homi K. Bhabha et l'hybridation

A la différence d'E. W. Saïd¹⁹⁷, qui distingue le colonisateur du colonisé, H. Bhabha prend en compte les interactions entre les deux ensembles (cf. le « troisième espace d'énonciation » comme site où les deux ensembles construisent de nouvelles possibilités de décrire l'identité du Soi et de l'Autre, et inventent de nouvelles formes de comportements politiques et de subversion¹⁹⁸). P. Werbner¹⁹⁹ explique que colonisateurs et colonisés se transforment, les colonisés s'appuyant sur des pratiques occidentales pour déstabiliser et subvertir l'autorité des colonisateurs. Ceci étant, les élites locales des pays du Sud ont largement contribué à la diffusion de pratiques occidentales en acceptant les connaissances importées et les subordinations culturelles qui en résultent²⁰⁰ dans la mesure où elles ont été formées au sein de systèmes éducatifs et administratifs occidentaux, et défendent cette « modernisation » face au savoir local. Pourtant, au-delà du mimétisme²⁰¹, les études ayant mobilisé la perspective d'H. Bhabha ont postulé que le mimétisme est un espace de résistance qui déstabilise et sape l'autorité coloniale²⁰²,

¹⁹⁶ A. Appadurai, *op. cit.*, p. 69

¹⁹⁷ E. W. Saïd, *Culture et impérialisme*, Fayard, Paris, 2000

¹⁹⁸ B. Parry, *Post-colonial Studies – a Materialist Critique*, Routledge, New York, 1994

¹⁹⁹ P. Werbner, *Imagined Diasporas among Manchester Muslims: the Public Performance of Pakistani Transnational Identity Politics*, World Anthropology Series, Santa Fe, 2002

²⁰⁰ R. Alcadipani & F. R. Khan & E. Gantman & S. Nkomo, « Southern Voices in Management and Organization Knowledge », *Organization*, n° 12, 2012, pp.131–143

²⁰¹ F. Fanon & F. Maspero, *Toward the African Revolution*, Penguin Harmondsworth, 1994.

²⁰² A. Prasad (Ed.), *Postcolonial Theory and Organizational Analysis: A critical Engagement*, Palgrave, New York, 2003.

conduisant à l'hybridité et à des identités et des sujets indéterminés²⁰³ (la notion d'« ambivalence » d'H. Bhabha qui met en évidence la nature contradictoire du mimétisme et le développement des espaces « entre-deux »). La résistance peut ainsi être perçue comme l'effet de l'ambivalence produite par la reconnaissance des discours dominants plus que comme un acte d'opposition.

La question de l'acculturation a été revisitée par H. K. Bhabha²⁰⁴, Professeur de littérature et une des références des approches postcoloniales au travers de plusieurs notions : celle d'hybridité dont on a parlé plus haut, celle d'imitation (*mimicry*) pour indiquer le comportement de l'Occident qui considère sa culture comme étant supérieure aux cultures autochtones. Selon lui, les colonisateurs cherchent à forcer les peuples colonisés à agir comme eux, les imiter et les ressembler. Ainsi, les cultures autochtones deviennent un mélange de cultures occidentales et indigènes, sans faire disparaître ces dernières totalement. C'est en ce sens qu'il fait référence à F. Fanon²⁰⁵, un des premiers écrivains à associer la négritude à l'analyse postcoloniale, l'Homme noir cessant d'être une personne d'action pour être seulement une représentation de l'Homme blanc, une sorte de mimétisme cachant la présence du blanc derrière son masque. Selon H. K. Bhabha, A. Césaire²⁰⁶ décrit ce phénomène comme une « colonisation-chosification » derrière laquelle se dresse l'essence de la présence africaine.

En outre, H. K. Bhabha utilise le concept d'« hybridité » pour enrichir la critique postcoloniale. Il avance que toutes les cultures sont interconnectées et ne sont donc pas séparables. À cet égard, il met l'accent sur le développement socio-culturel, politique et économique et conceptualise le terme d'« hybridité » pour exprimer le mélange de différentes cultures plaçant les peuples colonisés dans une sorte de syncrétisme et de multiculturalisme. L'hybridité aide à problématiser les naturalisés et conceptualiser historiquement la nation en général et la culture nationale en particulier. Dans cet ordre d'idées, les identités et les cultures nationales ne sont jamais innées, mais quelque chose qui s'apprend. A la différence du courant de pensée cherchant à naturaliser le tiers monde au moyen des traditions prétendument homogènes, holistiques, et historiquement continues et qui définissent faussement leur statut de subordonné, H. K. Bhabha avance que les nations et les cultures doivent être comprises comme des « constructions narratives » découlant de l'interaction hybride de circonscriptions nationales et culturelles concurrentes. Dans cette perspective, la culture est également considérée comme un processus permanent d'interprétation et de réinterprétation, plutôt qu'une fonction fixe d'une société donnée.

La référence à l'hybridité s'oppose à l'essentialisme et que la formation de l'identité va au-delà des distinctions liées aux démarcations nationales ou autres, d'où la non-mobilisation de la référence à une culture nationale²⁰⁷.

²⁰³ B. Özkazanç-Pan, « International Management Research Meets 'the Rest of the World' », *Academy of Management Review*, n° 33, 2008, pp. 964-974.

²⁰⁴ H. K. Bhabha (Ed.), *Nation and Narration*, Routledge, New York, 1990 - *The Location of Culture*, Routledge, New York, 1994 - « Life at the Border: Hybrid Identities of the Present », *New Perspectives Quarterly*, vol. 14, n° 30-31, 1997 - « Cosmopolitanisms », in *Public Culture*, vol. 12, n° 3 (Eds. S. I. Pollock & H. K. Bhabha & C. Breckenridge & A. Appadurai & D. Chakrabarty), 2000

²⁰⁵ F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952

²⁰⁶ A. Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Editions Présence Africaine, 2000, ISBN : 2708705318, (Ed. originale : 1950)

²⁰⁷ M. Alvesson, *Understanding Organizational Culture*, Sage, London, 2002.

Les approches de la traduction traitent également des processus d'hybridation, mais s'intéressent moins à la mise en évidence des références culturelles nationales supposées persistantes, qu'à l'analyse de la manière dont les agents et les réseaux sociaux modèlent et négocient continuellement la mise en œuvre de nouvelles pratiques de gestion ainsi que la signification sociale qui leur est associée.

L'hybridation est un phénomène majeur lorsque les connaissances en gestion issues des États-Unis sont confrontées à des réalités locales²⁰⁸. A la différence approches basées sur la traduction²⁰⁹, des approches néo-institutionnelles²¹⁰ et interculturelles²¹¹ qui ont contribué à la remise en question de l'hypothèse de l'acculturation, la critique postcoloniale apporte un éclairage sur les rapports de pouvoir au regard des enjeux de production et de diffusion du savoir occidental en sciences de gestion dans les pays du Sud²¹².

Issus des approches d'H. Bhabha²¹³, les termes « hybridité » et « hybridation » sont des concepts clés des approches postcoloniales, mais sa transposition sans posture critique pose problème quand elle néglige le rôle joué par les contextes historiques et culturels dans lesquels émerge l'hybridité.

La question de l'acculturation a donc été revisitée par H. K. Bhabha²¹⁴ au travers de plusieurs notions :

- L'hybridité reprise d'E. Saïd qui décrit l'émergence de nouvelles formes culturelles qui perdurent au-delà du colonialisme ;
- L'ambivalence qui considère la culture sur la base de perceptions et de dimensions opposées entre les membres qui les construisent au regard de l'hybridation entre leur propre identité culturelle et celle de la culture dominante qui agit avec retard parce qu'elle opère par répétition et différence, le discours de la culture dominante possédant la double dimension de l'invention (et de l'autorité) et celle du déplacement (et du rêve) ;
- Différence culturelle, énonciation. La différence culturelle (qui considère la culture comme le point de rencontre entre deux ou plusieurs cultures induisant des problèmes liés à la rencontre) est une alternative à la diversité culturelle (pour qui la culture est l'objet d'un savoir empirique qui préexiste à l'individu). L'acte d'énonciation opère dans un espace tiers qui permet de découvrir et de reconnaître la différence. C'est un processus d'identification et non un processus de comparaison qui libère des typologies de la culture

²⁰⁸ R. Alcadipani & F. R. Khan & E. Gantman & S. Nkomo, « Southern Voices in Management and Organization Knowledge », *Organization*, n° 12, 2012, pp.131–143.

²⁰⁹ B. Czarniawska & G. Sevón (Eds.), *Translating Organizational Change*, De Gruyter, Berlin, 1996

²¹⁰ J. Zeitlin & G. Herrigel, « Americanization and its Limits: Reworking US Technology and Management in Post-war Europe and Japan », *Work Employment and Society*, vol. 43, n° 2, 2000, pp. 588– 589.

²¹¹ M. Tayeb, « Conducting Research across Cultures: Overcoming Drawbacks and Obstacles », *International Journal of Cross Cultural Management*, vol. 1, 2001, pp. 91–108.

²¹² A. Prasad, *Postcolonial Theory and Organizational Analysis: A Critical Engagement*, Basingstoke: Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2003

²¹³ H. K. Bhabha, *The Location of Culture*. Routledge, London, 1994

²¹⁴ H. K. Bhabha, (Ed.), *Nation and Narration*, Routledge, New York, 1990 - *The Location of Culture*, Routledge, New York, 1994 - « Life at the Border: Hybrid Identities of the Present, *New Perspectives Quarterly*, vol. 14, n° 30-31, 1997 - « Cosmopolitanisms », in *Public Culture*, vol. 12, n° 3 (Eds. Pollock S. I. & Bhabha H. K. & Breckenridge C. & Arjun Appadurai A. & Chakrabarty D.), 2000

dominante plus par maîtrise des stéréotypes et par le jeu qui va avec que par anxiété et protection vis-à-vis des dominants. Ceci débouche sur des croyances multiples et contradictoires dans la reconnaissance de la différence et la désapprobation qu'elle induit ;

- L'imitation qui est une métonymie de la présence apparaissant quand les membres d'une culture dominée imitent les éléments de la culture dominante. Le mimétisme naît du désir du dominant de se trouver face à un Autre modifié (sans pour autant être devenu l'Un) au regard d'un savoir normalisé et d'un appareil disciplinaire. L'imitation donne au sujet colonisé une présence partielle. Ce n'est donc pas une imitation d'ordre narcissique du dominant ;
- Le tiers espace (notion reprise de l'urbaniste E. W. Soja²¹⁵) qui est une arène ambiguë qui se développe par l'interaction entre des cultures, mettant en question le pouvoir de la dimension historique de l'identité culturelle dominante comme force homogénéisatrice.

Gayatri Chakravorty Spivak

G. C. Spivak²¹⁶ est une figure de la critique postcoloniale d'un point de vue féministe, ayant abordé des aspects jusque-là négligés, en particulier la situation des femmes marginalisées. En abordant la question de savoir si les « subalternes » peuvent parler, elle questionne la problématique de la domination masculine et fait ressortir le rôle inférieur attribué aux femmes dans la société, femmes qui sont exploitées et sous estimées. C'est en cela qu'elle est considérée comme la fondatrice des *Subaltern Studies*. Son approche se caractérise par le refus des pensées de la « totalisation » avec la mise en exergue de la notion d'« intotalité ». Elle a traduit et introduit *De la grammatologie* de J. Derrida en anglais. Elle invite à prendre davantage en compte l'historicité des femmes par la critique de l'interprétation historique « phallogocentrique » présente aussi bien dans le discours impérialiste que marxiste.

Kimberlé Williams Crenshaw

En 1989, K. Crenshaw²¹⁷ dans la lignée des *Black Studies* du *Black Feminism* et dans le courant de la *Critical Race Theory* met en avant la notion d'« intersectionnalité » qui est aujourd'hui employée dans les sciences sociales et qui caractérise la situation d'un individu qui subit simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination (principalement les discriminations de classe, de sexe et de race). Il s'agit d'étudier

²¹⁵ E. W. Soja, *Postmetropolis : Critical Studies of Cities and Regions*, Wiley-Blackwell, Hoboken-Oxford, 2000.

²¹⁶ G. C. Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Editions Amsterdam, 2006, ISBN 9782915547283 (Ed. originale : *Can the Subaltern Speak?* in C. Nelson & L. Grossberg, Eds. *Marxism and the interpretation of Culture*, 1988)

G. C. Spivak & J. Butler, *L'État global*, Payot, Paris, 2007, ISBN 9782228904599 (Ed. originale : *Who sings the Nation State*, Seagull Books, 2007)

G. C. Spivak, *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle*, Payot, Paris, 2009, ISBN 9782228904490 (Ed. originale : *In Other Worlds: Essays in Cultural Politics*, Psychology Press, New York, 1987)

G. C. Spivak, *Nationalisme et Imagination*, Payot, Paris, 2011, ISBN 9782228905848 (Ed. originale : *Seagull Books*, New York, 2010)

²¹⁷ K. Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, 1989, pp. 139-167

l'intersectionnalité entre ces éléments. La notion repose sur le postulat que les catégories sociales sont des constructions arbitraires ne permettant pas de comprendre l'interaction entre les individus d'une société et qu'il y a complexité du produit de composition entre les catégories fondatrices de la discrimination. Ceci étant, la notion a été critiquée par J. Puar²¹⁸ qui lui préfère le concept d'« agencement » pour parler de la multiplicité des facteurs venant influencer la subjectivité. L. Bouvet²¹⁹ explique que « *ce concept est utilisé, aujourd'hui, en France, essentiellement pour rendre acceptables – tout particulièrement à gauche – les revendications identitaires et culturalistes de minorités en les assimilant à des luttes sociales menées au nom de l'égalité* ».

La Critical Race Theory de Tara J. Yosso

Un champ parallèle à celui des études post coloniales s'est développé autour de la *Critical Race Theory (CRT)*. C'est dans ce cadre que T. J. Yosso²²⁰ met en avant deux concepts : celui de *Critical Race Theory (CRT)* qui se positionne face aux *Critical Legal Studies (CLS)* et celui de *Community Cultural Wealth (CCW)* dans laquelle elle critique la dimension trop structuraliste de la notion de capital culturel chez P. Bourdieu & J.-C. Passeron²²¹ en proposant des contenus comprenant les dimensions d'aspiration (la possibilité d'avoir de l'espoir et des projets malgré les difficultés présentes), de « navigation » dans la société (dans le jeu avec les institutions compte-tenu de son réseau social), sociales (le réseau social), linguistiques (lien avec les expériences de communication dans la manière dont elles valident des capacités intellectuelles et de socialisation), familiales (un savoir d'ordre culturel qui valide le tradition de la communauté et la mémoire d'appartenance) et de résistance (aux situations d'inégalité) comme étant constitutives des savoirs transgressifs des *outsiders*. C'est pourquoi elle plaide en faveur d'un système éducatif qui tienne compte de la valorisation de ces différentes formes de capital culturel amenées par les étudiants venant de minorités ethniques afin de construire une plus grande justice sociale et ethnique.

La théorie critique de la race développée par T. J. Yosso est une critique du déterminisme culturel d'ordre colonial, déterminisme qui a expliqué le faible succès des communautés noires par des barrières culturelles. Appliquée dans le domaine de l'éducation, la théorie critique de la race se définit comme un cadre théorique et analytique expliquant l'impact du racisme sur les structures éducatives tant dans la pratique que dans les discours. Elle est conçue comme un projet de justice sociale en matière d'éducation. Le modèle de T. J. Yosso met l'accent sur la richesse culturelle de la communauté, c'est-à-dire la capacité des individus à utiliser des éléments de leur culture pour résoudre certains problèmes de la vie, plutôt que de les considérer comme des facteurs de blocage. Elle fait remarquer que, dans le domaine de l'éducation par exemple, les étudiants latino-américains et les communautés blanches n'ont pas la même performance académique dans les universités américaines. Cependant, à la différence de ce qu'on pourrait croire, c'est-à-dire de considérer les étudiants afro-américains, notamment les latino-américains et leurs familles comme intellectuellement et culturellement inférieurs, la faible performance

²¹⁸ J. Puar, « Queer Times, Queer Assemblages », *Social Text*, vol. 84–85, n° 23.3–4, 2005, pp.121-39

²¹⁹ L. Bouvet, *L'insécurité culturelle*, Fayard, Paris, 2015

²²⁰ T. J. Yosso, « Whose Culture Has Capital? A Critical Race Theory Discussion of Community Cultural Wealth », *Race, Ethnicity and Education*, vol. 8 n° 1, 2005, pp. 69-91

²²¹ P. Bourdieu & J.-C. Passeron, *La reproduction : Eléments d'une théorie du système d'enseignement*, Les Editions de Minuit, Collection « le sens commun », Paris, 1970

académique constatée n'est pas due à des barrières culturelles, mais plutôt à des obstacles structurels, des causes sociopolitiques. Les latino-américains sont victimes du racisme puisqu'ils sont admis dans des institutions de qualité inférieure, comparativement aux étudiants des communautés blanches. De plus, les étudiants latino-américains font face à de plus grandes responsabilités financières vis-à-vis des membres de la famille et ils préfèrent rester dans les maisons familiales plutôt que de s'installer dans les résidences universitaires. Ils sont victimes du financement inégal des écoles, des quartiers et de la ségrégation raciale scolaire. Ils font face à des écoles surpeuplées, des installations mal entretenues, des enseignants moins expérimentés et ne disposent pas de ressources suffisantes. En plus, les latino-américains ont moins accès aux services d'orientation scolaire et sont soumis à des pratiques discriminatoires, ce qui les met dans une situation désavantageuse. Et pourtant, en dépit des barrières économiques, politiques et d'autres blocages structurels, les étudiants latino-américains peuvent utiliser leur culture pour améliorer leur performance académique. La richesse culturelle de la communauté d'appartenance comprend un réseau de connaissances culturelles, des compétences, des capacités et des contacts de groupes socialement marginalisés qui sont généralement méconnus.

Le modèle de la richesse culturelle de la communauté de T. J. Yosso comprend diverses formes de capital suivantes :

- Le capital aspirationnel qui est la capacité à maintenir des espoirs et poursuivre des rêves pour l'avenir, en dépit des obstacles rencontrés. Les aspirations sont développées à travers des contextes familiaux et sociaux. Les parents qui ont de hautes aspirations pour leurs enfants peuvent les communiquer à ces derniers, de sorte qu'ils puissent avoir en retour de hautes aspirations. Ainsi, ils peuvent chercher à faire des études supérieures, se lancer dans les affaires et accumuler de la richesse ;
- Le capital linguistique qui comprend les compétences intellectuelles et sociales acquises grâce à des expériences de communication dans plus d'une langue ;
- Le capital familial qui se réfère à une forme de connaissance culturelle transmise par les parents et alimentant l'histoire, la mémoire et l'intuition culturelle de la communauté ;
- Le capital social qui se réfère à des réseaux de personnes et de ressources communautaires ;
- Le capital navigationnel qui renvoie à l'utilisation des compétences communautaires pour affronter et contourner les obstacles institutionnels. Les latino-américains utilisent ces facteurs pour survivre et résister contre l'oppression et la discrimination ;
- Le capital-résistance qui désigne les connaissances et les compétences pour combattre les inégalités sociales.

Les approches décoloniales

Le décolonialisme est né en Amérique latine dans la décennie 1990, le courant du décolonialisme entend pallier l'ethnocentrisme de la critique postcoloniale qui est considérée comme étant limitée au champ de réflexion associé aux empires coloniaux

européens en y ajoutant ce qui s'est passé en Amérique latine. C'est ainsi qu'E. Dusserl²²² met en avant que le projet colonial y débute en 1492 (cf. W. Mignolo²²³, R. Grosfoguel²²⁴, A. Escobar²²⁵).

La différence avec les études postcoloniales se fonde sur le lien entre colonialisme et modernité qui se met alors en place afin de mettre en avant objectif la permanence du projet colonial après la décolonisation. La notion de « colonialité globale du pouvoir » fait référence à l'interaction entre phénomènes économiques et processus socioculturels et politiques au regard de notions telles que la reproduction patriarcale, le régime capitaliste. Le fondement en est plus politique que culturel.

C'est ensuite que les auteures de la pensée féministe décoloniale (cf. C. Talpade Mohanty²²⁶, M. Lugones²²⁷) ont jouté l'idée que la racialisation coloniale est genrée au regard d'un régime d'exploitation qui combine divisions coloniales, sociale, sexuelle et raciale (cf. le modèle de l'intersectionnalité²²⁸).

Elles se différencient également des études postcoloniales du fait de leur appel à la diversité épistémique au regard de la référence à des « penseurs subalternes », une composante de la décolonisation de la pensée (cf. la « transmodernité » d'E. Dussel).

Cette perspective suscite des critiques en France au regard de l'exacerbation des petites différences, d'une forme de « contre-racisme exacerbé » et d'avoir été à l'origine de

²²² E. Dusserl, *Histoire et théologie de la libération. Perspective latino-américaine*, Éditions Économie et Humanisme les Éditions Ouvrières, Paris, 1974, 183 p.

E. Dusserl, *Éthique communautaire*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1991, 256 p.

E. Dusserl, *1492. L'occultation de l'autre*, Les Éditions Ouvrières, Paris, 1992, 174 p.

E. Dusserl, *L'Éthique de la Libération. À l'ère de la mondialisation et de l'exclusion*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2002, 268 p.

²²³ W. Mignolo, *Territories of Difference: Place, Movements, Life, Redes*, Duke University Press, Durham, 2008.

W. Mignolo, *Encountering Development: The Making and Unmaking of the Third World*, Princeton University Press, 1995

²²⁴ R. Grosfoguel, *Colonial Subjects : Puerto Ricans in a Global Perspective*, University of California Press, Berkeley, 2003, 268 p., ISBN 0-520-23020-5

R. Grosfoguel & J. D. Saldivar & N. M. Torres, *Unsettling postcoloniality : Coloniality, transmodernity and border thinking*, Duke University Press, Durham, 2007.

S. Castro-Gómez & R. Grosfoguel, *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Biblioteca Universitaria : Ciencias Sociales y Humanidades, Bogota, 2007.

²²⁵ A. Escobar, *Sentir-penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Le Seuil, collection « Anthropocène », 2018, (Ed. originale : 2014)

A. Escobar & W. Mignolo, *Globalization and the Decolonial Option*, Routledge, Londres, 2009.

²²⁶ C. Talpade Mohanty & A. Russo & L. M. Torres, *Third World Women and the Politics of Feminism*, Indiana University Press, 1991, 338 p., ISBN 978-0253206329

C. Talpade Mohanty & J. Alexander, *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, Routledge Press, 1996, 464 p. ISBN 0-415-92211-3

²²⁷ M. Lugones, *Peregrinajes/Pilgrimages: Theorizing Coalition Against Multiple Oppressions*, Rowman & Littlefield Press, New York, 2003.

M. Lugones, « Impure Communities », in P. Anderson (Ed.), *Diversity and Community: An Interdisciplinary Reader*, Blackwell, Oxford, 2002.

M. Lugones, « Colonialidad y género », *Tabula Rasa* (Bogotá – Colombia), n° 9, 2008, pp. 73-101.

²²⁸ K. Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, 1989, pp. 139-167

publications hétéroclites et à teneur idéologique. Les tenants du décolonialisme expliquent que cette résistance française est liée aux fondements idéologiques de la Révolution française (la République « une et indivisible ») et à l'histoire coloniale.

Pourtant, les études postcoloniales et décoloniales ne mettent pas seulement en avant les questions d'identité et de culture, ni la marginalisation de groupes minoritaires et racisés dans les pays du Nord. Elles soulignent les traces d'une relative continuité dans les logiques de violences matérielles et symboliques qui trouvent leur origine dans l'histoire de la colonisation et qui perdure dans le traitement des minorités au sein des sociétés du Nord, mais aussi dans les relations « Nord – Sud ».

Post-colonialisme et décolonialisme travaillent sur les trois dimensions suivantes :

- La critique des représentations dominantes
- La prise en compte de l'histoire coloniale et ses effets
- L'espérance d'une reconnaissance réciproque redonnant à chacun son histoire, sa culture et sa dignité.

Elles considèrent la globalisation à travers l'hégémonie du modèle américain comme un projet impérialiste de la construction des savoirs et des représentations de ce que ce que sont les sciences de gestion. À partir de l'ouvrage d'A. Prasad²²⁹ qui tente de comprendre les implications du colonialisme occidental moderne sur les pratiques organisationnelles et sur la production intellectuelle en management, elles soulignent la manière dont l'épistémologie correspondante conditionne la production en théorie des organisations (B. Cooke²³⁰ ; B. Banerjee & A. Prasad²³¹).

Les thèmes de recherche en sont : les liens entre colonialisme et industrialisation, la construction de la figure de l'ouvrier (colonisé), les relations « organisation - administration coloniale », la convergence entre idéologies coloniales et idéologies managériales, les similitudes entre les régimes coloniaux et les régimes internationaux comme systèmes de contrôle à l'échelle mondiale.

La critique *Queer*

La critique *Queer* trouve sens au regard du concept d'ambiguïté dont peut signaler l'existence au concret, dans l'organisation, au regard de notions telles que celle de performance ou d'incitation, par exemple. L'ambiguïté *queer* repose sur un ensemble de dualités comme l'explicite et le discret, l'actif et le passif, le radical et le nuancé, l'impliqué et le distancié, etc. La difficulté de mise en œuvre de la perspective *queer* apparaît quand il s'agit de dépasser la métaphore quand on cherche à l'appliquer aux situations organisationnelles.

²²⁹ A. Prasad, *Postcolonial theory and organizational analysis : A critical engagement*, Palgrave MacMillan, 2003, ISBN-10 : 661136904X, ISBN-13 : 978-6611369040

²³⁰ B. Cooke, « The Managing of the (Third) World », *Organization*, 2004, <https://doi.org/10.1177/1350508404044063>

²³¹ B. Banerjee & A. Prasad, « Introduction to the special issue on “Critical reflections on management and organizations: a postcolonial perspective” », *Critical Perspectives on International Business*, vol. 4, n° 2/3, 2008, pp. 90-98, <https://doi.org/10.1108/17422040810869963>

La perspective *queer*

La perspective *queer* assume les catégories de notre devenir animal, des fondements de la psychanalyse à l'issue écologique de la réappartenance de l'Homme à la Nature, en actant sa bisexualité d'origine. Elle défend l'existence d'une identité sans essence et assume la logique d'un désir conçu comme résolument polymorphe. Les frontières classiques homme / femme, actif / passif, etc. s'y trouvent dépassées.

L'approche *queer* s'est développée aux Etats-Unis depuis la décennie 1980 pour s'appliquer d'abord à la littérature. « *Aussi, péjoratif que nos pédés ou nos tantouzes, le terme de queer, un mot du langage parlé qu'utilisent les homos pour s'interpeller entre eux (dérobant aux homophobes le privilège de l'insulte, comme les Noirs s'apostrophent d'un nigger qu'ils volent aux racistes), dispose par son registre même d'un statut plus flottant, moins formel, que l'appellation de « gay » plus couramment utilisée* »²³². Au regard de la perspective identitaire et *in fine* communautarienne du terme de *gay*, la posture y est plus transgressive et donc aussi plus critique en préférant l'insinuation du doute venant questionner les frontières entre homos et hétéros ainsi que le sens des pratiques sexuelles polymorphes et passagères, c'est-à-dire celles que l'on n'identifie pas en tant que telles. Elle s'inscrit dans la volonté de décoder l'ambiguïté inhérente aux attitudes. Elle vient donc traquer les défaillances imperceptibles pour questionner le trouble de l'écart, se distinguant ainsi des *gay and lesbian studies*, des *women studies* et des *ethnic studies*. Elle s'inscrit en dissociation avec les catégories des *cultural studies* qui visent à trouver des axes d'analyse permettant de classer entre différentes catégories de la masse, catégories construites à partir des axes qui ont été choisis. La perspective *queer* s'affirme en quelque sorte comme une forme de constructivisme sexuel conduisant ainsi à une autre façon de penser sur la base de la reconnaissance d'une polysexualité radicale à usage critique. Elle vient ainsi traquer l'évidence du nuptialisme hétéro-harmonieux ou de l'homosexualité radicale.

Dans sa version appliquée à la littérature, il s'agit de « prendre » un texte et nous indiquerons ici sa vocation à « prendre » également un objet organisationnel. La *queer critic* n'invite à la critique. Rappelons la manière dont elle s'en est prise à des séries télévisées (Jerry Seinfeld comme type même de l'hétéro-*queer*, les sports d'équipe, etc.). Elle invite donc à une sexualisation de l'acte de lecture, appliquée à l'interprétation des « terrains » organisationnels pour ce qui nous concerne ici.

Ses postulats en sont les suivants :

- La réversibilité générale des textes, comme des postures par la valorisation de motifs tels que l'hermaphrodite, l'hybride, etc., c'est-à-dire toutes les figures du double pour revenir à l'hésitation sexuelle primordiale qui précède l'imposition des normes construites pour aller à la chasse morale de toute caractéristique d'efféminité ;
- La quête des petites modifications qu'introduit dans l'acte sexuel l'amour de soi avec la valorisation de caractéristiques telles que le délai, l'inaccompli, l'improductif.

Pour plus de scientificité, J. Goldberg²³³ a introduit le concept de sodométrie afin de pouvoir évaluer la dimension des violences anales d'un texte. La référence à M.

²³² F. Cusset, *Queer critics – la littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, PUF, collection « Perspectives critiques », Paris, 2002, p. 9

²³³ J. Goldberg, *Sodometries*, Stanford University Press, 1996

Foucault²³⁴ y est majeure quand, dans *L'histoire de la sexualité*, il distingue la *scientia sexualis* occidentale de l'*ars erotica* oriental, la critique *queer* associant en fait les deux dimensions.

La posture *queer* indique qu'il n'y a jamais loin du théorique et du pratique à l'érotique. On n'est jamais loin non plus du phatique au phallique en rappelant qu'avec les injonctions de sens dans les organisations, on passe sans doute plus vite qu'il n'y paraît de la quête du sens à la sensualité, sans laquelle certainement elles ne « tiendraient » pas. Personne ne résiste en effet à la primauté de la *scientia sexualis* sans relever les attractions de l'*ars erotica*. La *queer critic* réhabilite la positivité sexuelle à rebours d'un moralisme du paradis perdu. Elle se construit sur un soupçon permanent adressé aux comportements et à leur expression.

Elle va mettre en avant deux moments :

- Celui de l'importance de la drague des sujets qui se cherchent et qui se frôlent, hésitant à affirmer leur désir tout en le stimulant sans le satisfaire (et on retrouve ici les aspects de l'excitation organisationnelle) ;
- Celui du *glory hole*, expression du hasard et de l'incertitude dans la rencontre de l'autre, incertitude constitutive de la rencontre organisationnelle des autres (on ne choisit pas ses collègues). Rappelons que le *glory hole* est une pratique sexuelle consistant à offrir son sexe à un inconnu au travers de trous pratiqués dans les parois des toilettes publiques.

Elle offre ainsi un fondement conceptuel à ceux qui s'intéressent à l'ambiguïté dans les organisations.

Manifestations organisationnelles lues sous le prisme *queer*

Comment ne pas songer, pour ce qui concerne l'organisation, à la dimension sodométrique du discours stratégique quand il propose / impose aux agents organisationnels le déploiement des axes stratégiques, celui de l'acte comptable du fait de la dimension phallométrique des comparaisons de résultats et de performances boursières... Ou encore à l'ambiguïté radicale de la performance, à la fois financière et non financière dont on ne sait alors comment être satisfait. Avec la perspective *queer*, il s'agit bien d'adresser une forme de suspicion aux choix de certaines passions et de l'occultation d'autres dans la convocation qui en est faite dans les catégories organisationnelles.

Comment ne pas songer à l'onanisme du dirigeant, fuyant les aléas des circonstances dans l'autosatisfaction et invitant par ses discours au spectacle de ses exploits masturbatoires situés entre la main visible des managers et la main invisible du marché (où l'on retrouve le *glory hole*). Ou encore de son affirmation de soi au regard des perspectives de croissance infinie auxquelles il nous invite. Ne serait-il pas alors question d'un slogan du type « *I am a porn star* » dans la mesure où il s'affirme comme pouvant faire mieux un amour stérile que tout le monde en nous invitant à l'admirer mais aussi à participer à cet acte amoureux. La *Queer critic* invite ainsi à examiner de près la longue lignée de héros compulsifs que sont les dirigeants, héros d'eux-mêmes, et que fait jouir cet épanchement

²³⁴ M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, 3 tomes (*La volonté de savoir, L'usage des plaisirs, Le souci de soi*), Gallimard, collection « nrf », Paris, 1976

stérile de l'auto-affirmation, manie solitaire dont la littérature managériale (qu'elle soit scientifique, professionnelle ou journalistique) nous offre de très nombreux exemples. Les catégories de l'autosatisfaction proclamée conduisent bien à ne pas mettre en avant le principe de complémentarité des sexes. Quelle est alors la distance entre l'homosexualité (quand ce dirigeant nous invite au « même ») et l'homosocialité inhérente à la vie organisationnelle ? Dans la vie organisationnelle, il n'est pas question de fidélité mais bien de loyauté.

Soulignons ici les permutations constantes qui s'établissent entre les perspectives sodométriques et les perspectives phallométriques et l'homo contagion proposée à l'autosatisfaction. Ne s'agit-il pas de figurer, au regard des rapports au client, cette même incertitude à partir du moment où il ne peut obtenir satisfaction de son rapport à l'entreprise où l'on retrouve l'ambiguïté du « *I can get no satisfaction* » et du client que l'on a bien baizé ? Là encore, on retrouve la perspective du *glory hole* dans la mesure où il n'est pas possible de savoir au concret quel est le client en question, au-delà de la figure masquée car on ne savait pas *a priori* qu'on allait pouvoir le baizer. Mais il s'agit aussi d'acter que la transaction allie le commerce des biens et le commerce des liens. Et c'est l'établissement du lien qui fait du bien dans un acte de consommation et qui se dissocie d'un acte d'usage. Le jeu des permutations constantes s'adresse aussi miroir infini de la rencontre jamais vraiment cristallisée entre le client (à satisfaire) et le fournisseur (qui cherche à satisfaire), tout en soulignant la réversibilité constante des positions. Il en va aussi de la distance à questionner entre le besoin et le plaisir. La perspective *queer* ne nous indique-t-elle pas que le besoin sexuel peut se réduire au plaisir, sans pour autant aller jusqu'à l'acte complet.

L'organisation est aussi le lieu où les femmes sont habillées en hommes et les hommes apprêtés comme des femmes. Le travestissement y est ritualisé pour n'en être que plus masqué. La compétition sexuelle pour les postes chère aux *gender studies* ne s'effectue-t-elle pas dans le même vêtement, vêtement inscrit comme étant une des modalités de jouissance à l'extérieur (quand on se montre) comme à l'intérieur (en miroir) quand on est regardé. Elle s'effectue bien à l'extérieur sur les marchés dans des catégories analogues à la « drague » tout comme à l'intérieur, dans l'organisation. Et la distance entre drague et prostitution n'est pas si grande. Ne parle-t-on pas d'ailleurs aussi bien de vendre que de « se vendre » ?

La femme-homme et l'homme-femme s'inscrivent en parallèle, au regard de l'universalisme affirmé des outils organisationnels, le travestissement y étant construit sur le présupposé de leur asexualité radicale. Et l'usage des outils de gestion repose tout autant sur une injonction à la jouissance organisationnelle qu'à celle de l'usage de la raison. Le travestissement y joue son rôle performatif dans les formes d'un travestissement fonctionnel d'apparence anodine. L'identité sexuelle qui lui est inhérente n'est-elle pas alors réduite à l'usage de notions telles que celle de la performance et à la stigmatisation corrélative de certaines catégories comportementales.

Soulignons ici combien l'impossibilité *queer* de savoir ou de ne pas savoir en matière sexuelle s'applique aux catégories organisationnelles au regard de l'inconnue du comportement de l'Autre, qu'il soit « client » comme on vient de le voir ou bien « agent organisationnel » qu'il faudra motiver, pour ne pas dire draguer... Est-il homme, est-il femme, désire-t-il jouir ? Rien ne saurait contrer l'efficacité d'une politique d'incitation

à se muer en excitation dans une recherche de captation du désir dans la version *hard* de la pression ou en renforcement de l'intimité (qui n'est pas forcément homosexuelle) dans la version *soft* ?

La littérature tout comme les pratiques organisationnelles sont riches de caresses et d'arguties (comme tout ce qui va tourner autour de la satisfaction et de la motivation), de déguisements et de dévoiements d'outils en bâton phallique comme il sied aux métaphores utilisées pour ce qui concerne l'implantation de systèmes d'information formels et des systèmes de « sanctions – récompenses ». Les figures déviantes (du *middle manager* inverti, tour à tour enculeur et enculé, du consultant aux mains agitées, du beau financier ambigu, du cadre expatrié, sexuel polymorphe, car on ne sait au compte de qui il opère – la société mère ou la filiale – du fait de l'hétérarchie dans laquelle il s'insère) servent ainsi de miroir aux héros mâles, les vrais, les dirigeants... C'est pour cela qu'ils le sont...

Il en va de même avec la référence aux communautés de pratiques communautés qui, dans la tradition du *glory hole*, regroupent des personnes qui se connaissent peu (ou pas), mais qui sont invitées à l'échange, du moins tant que cela doit durer... Dans cette perspective, l'organisation peut être considérée comme une manifestation de l'échangisme aux positions toujours renouvelées. L'organisation conserve ainsi son mystère hermaphrodite qui, rappelons-le, pose la question *queer* de l'alternative entre un modèle sexuel binaire originel ou celui d'une distribution plus aléatoire des genres, à la fois de l'ordre de la personne et de la situation.

La multitude des jouissances non pénétratives s'exprime autour de la polyvalence des tâches, forme de stigmatisation de l'inaccompli. Le résultat n'est jamais obtenu, il s'agit de toujours continuer à apprendre, à améliorer, même si quelques célébrations ponctuelles tendent à créer l'illusion d'un accomplissement, comme c'est le cas avec l'obtention d'un prix « qualité ». La jouissance n'est jamais définitive...

L'organisation offre bien une riche combinatoire de rôles sexuels et du tourbillon de leur permutation avec :

- Des outils, comme les comptabilités à double entrée, qui permettent de fonder les permutations ;
- Les multiplicités des interpénétrations comme dans les transversalités. L'organisation par projet n'invite-t-elle pas à la multiplication des rôles ?
- Les degrés innombrables d'un axe polysexuel dans les spirales sans fin de l'apprentissage ou de l'amélioration de la qualité.

Outre la trajectoire du toucher de soi, l'autre perspective *queer* est celle de la sodomie, sodomie éclairée d'un enculage en connaissance de cause, tant les informations – organisationnelles – sur la moindre de ses avancées (pénétrations glorieuses des marchés, par exemple, dont le dépucelement des terres vierges) s'achève dans un savoir rectaliste érigé en connaissance organisationnelle. Le ouï dire y joue un rôle essentiel dans sa vocation à vouloir récupérer des informations sur l'Autre en tournant autour de lui. Rien n'échapperait (sauf l'essentiel, peut-être) à un entretien en 360°.

La virginité de l'âme de l'Autre est ainsi postulée sous le planisme de la « page blanche » a re-rédiger chaque année tout comme son innocence comme pureté d'avant le désir et

appétit de jouir non encore formulé, pureté et appétit traqués pour une perspective plus productive que celle de la satisfaction du désir...

Une docilité qui multiplie le plaisir

La docilité est un appel constant des logiques organisationnelles. C'est bien elle qui serait garante de la réussite mais aussi le ciment fragile qui la fait « tenir ».

Pour reprendre l'expression de F. Cusset quand il commente les catégories *queer* du XIX^e siècle anglais en les fondant sur son aspect industriel, colonial, puritain, ces deux derniers caractères s'appliquent toujours très bien aux catégories organisationnelles. Il signale ainsi que le XIX^e siècle est aussi l'âge d'or de l'indétermination sexuelle, dans « *une société qui préserve en marge des commerces licites et des devoirs conjugaux toutes les occasions de jouir en miroir – une telle société, insistent les critiques queer, ne pouvait accoucher que d'une littérature du trouble, traversée comme malgré elle par l'attrance du même* »²³⁵. Et comment chacun de ces termes ne résonneraient-ils pas aussi au regard de ce trouble quand on mesure aujourd'hui l'importance multinationale prise par l'activité tant des entreprises que des ONG et que du crime organisé, les miroirs de la jouissance que nous offre la publicité à condition de la pratiquer devant l'écran car la confrontation au produit ne s'y prête guère, l'érotisme publicitaire ayant bien ici pour vocation l'attrance du même indéterminé qui viendra acquérir le même produit...

Le dandy publicitaire propose ainsi la gratuité jouissive de l'art devenu commerce et populaire, du jeu de rôle devenant projet de consommation. L'exploration de régions plus risquées que le seul vagin de la procréation pour des errances de corps qui s'abandonnent dans l'urophilie du café ou la zoophagie des produits alimentaires réduit bien la distance entre semence, excrément et aliments, entre procréation et prostitution. La publicité commerciale constitue ainsi le véritable mètre étalon de la critique *queer* adressée à l'organisation au travers des ambiguïtés qu'elle nous adresse.

Le programme érotique des agendas stratégiques (du haut vers le bas), l'attente des grandes croissances induites du bas vers le haut s'inscrivent bien aussi dans un programme *queer*. Le déplacement de la conscience qui s'effectue dans le cadre de ces deux mouvements et le déplacement des actes que l'on ne comprend pas parce qu'ils viennent du haut ou bien parce qu'ils viennent du bas, sont bien aussi très représentatifs du souci de soi jamais satisfait.

Quand on songe aux fondements micro-économiques actuels qui invitent à penser l'organisation à partir de la dualité de la transaction et de la hiérarchie, l'une pouvant être exprimé dans les catégories de l'autre et *vice-versa*, ne se situe-t-on pas en adéquation avec le confusionnisme *queer*. De plus, le hasard moral de la théorie de l'agence tout comme de l'économie des coûts de transaction n'est-elle pas, dans ces conditions, radicalement *queer* ?

Les rituels organisationnels insinuent aussi un trouble *queer* :

- Les rites de roue-ries en PDCA (*Plan, Do, Check, Act*) sont ainsi l'exemple d'une sexualité ritualisée (pour citer l'une des roueries les plus symboliques). Il en va plus

²³⁵ F. Cusset, *op. cit.*, p. 47

généralement de même avec les rites des protocoles formels des diagnostics destinés à être mis en œuvre pour être contournés, la conduite du changement se terminant fatalement en son accompagnement ;

- Les *turnovers* sont bien représentatifs de l'échangisme, qu'ils soient à l'initiative de l'organisation (avec les « dégraissages ») ou bien de l'agent organisationnel (qui préfère aller voir ailleurs) ;
- L'importance accordée au *leader* entremetteur offre un raccourci entre le désir de compagnonnage, l'esprit de corps et le désir, avoué ou non de promiscuité ;
- La demande d'abandon du monde et de sa liberté est formulée pour mettre en avant l'exclusivité temporaire de la vie organisationnelle.

L'organisation fonctionne en imitation corporelle d'un modèle absent au nom de l'adhésion à des valeurs communes venant s'inscrire en contrepoint d'une intimité revendiquée par la mise en avant, par exemple, de l'autonomie.

L'organisation est aussi le lieu des plaisirs substitutifs où la flexibilité recouvre les effleurements des trajectoires « vie professionnelle – vie privée », mais où elle constitue aussi le terrain de chasse aux égarements (constitutifs de la peur *queer*).

Des thèmes organisationnels comme celui du risque et de la gestion du risque constituent le passage de l'ambiguïté à l'ambivalence, moments de la jouissance organisationnelle des rapports que l'on voudrait protégés (c'est aussi le cas avec la référence à un développement durable), alors que l'on aimerait qu'ils ne le soient pas. Ces thèmes sont aussi ceux du désir qui ne s'accomplit pas car inscrits dans les catégories d'une jouissance organisationnelle continue mais qui ne s'accomplit jamais, parce qu'il y a toujours risque et jamais protection.

L'apprentissage y est aussi une écriture du trouble avec les savoirs tacites dont on ne sait jamais ce qu'il en est, d'autant que le tacite n'est pas toujours bon à dire !

Conclusion

Il est très difficile de statuer sur la perspective *queer* sans remarquer combien la référence à l'ambiguïté tend à la valider. Le bien-fondé de la référence à une ambiguïté radicale inhérente à l'humain permet d'éviter le détour par la représentation. Etant par nature radicalement ambiguë, pas étonnant alors que la vie organisationnelle en soit le miroir ! Et de s'étonner alors de la multiplicité des efforts engagés, peine perdue, pour la réduire.

La référence au tiers lieu

Avec un certain nombre des notions telles que « consommation collaborative », « économie circulaire », « économie de la fonctionnalité », « économie participative », « économie sociale et solidaire », « *freeware* », « *freemium* », « logiciel libre », « *Fab Lab* », « *crowdfunding* », il est question, de façon générique, de « tiers lieu ».

La notion bénéficie de la rhétorique du « tiers » : « Tiers Etat », d'ordre politique, « Tiers Monde », d'ordre géopolitique, deux notions mettant en avant un mode d'entrée dans la compréhension de la société à partir d'une majorité invisible voire opprimée.

C'est la référence à deux auteurs qui fonde la référence au « tiers lieu » au regard d'une mésologie (La notion de milieu suppose la construction d'une mésologie (une théorie du « milieu ») dont on rappelle les jalons : *Umwelt* (construction active et / ou interactive de son « milieu », *Umgebung* (le « milieu » est considéré comme étant donné et reçu tel quel) et *Weltanschauung* (la représentation que l'on se fait de son « milieu »).

C'est d'abord E. W. Soja²³⁶, géographe qui se définit comme urbaniste. Il emprunte la notion d'« hétérotopie » à Foucault et met en avant la triple dimension de l'espace (la « trialectique spatiale ») qui reprend la trilogie fondatrice de la mésologie en distinguant le « premier lieu », celui des pratiques spatiales, le « second lieu », celui des représentations de l'espace et le « tiers lieu », celui des espaces de représentations. C'est le « tiers lieu » qui est au centre des perspectives critiques dans la mesure où c'est l'espace des relations sociale auquel il associe la nécessité de toujours prendre en compte la position de l'Autre considéré comme un infini spatial. Il offre la typologie suivante comme matrice de compréhension de la ville de Los Angeles : *flexicity* (une ville post taylorienne), *cosmopolis* (lieu de concrétisation d'une globalisation tous azimuts), *exopolis* (une croissance indéfinie des banlieues – les *edge cities* – sans véritable centre urbain, *metropolarities* (lieu d'accroissement des inégalités de toutes sortes), *carceral archipelagos* (croissance continue de la surveillance), *simcity* (la ville comme simulation par une hyperréalité et un cyberspace venant construire un imaginaire).

Pour sa part, R. Oldenburg²³⁷ en donne une vision large et antérieure à la « numérisation » de la société (les cafés, les bureaux de poste, etc.). Ils ont comme caractéristique de construire un espace public fonctionnant sur l'égalité de statut en occupant une place importante dans la vie du lien social. Ce sont des endroits fréquentés quotidiennement. La notion a été reprise pour qualifier les espaces de *coworking* qui se multiplient aujourd'hui et, plus généralement, les espaces du numérique et ceux du développement durable.

Movilab définit le tiers-lieu comme des lieux « destinés à être des espaces physiques ou virtuels de rencontres entre personnes et compétences variées qui n'ont pas forcément vocation à se croiser. Mot chapeau au premier abord pour rassembler sous une même et grande famille les espaces de *coworking*, les *FabLab*, les *HackerSpace*, les *Repair'Café*, les jardins partagés et autres habitats partagés ou entreprises ouvertes, le « Tiers Lieux »

²³⁶ E. W. Soja, *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Verso Press, Londres, 1989.

A. J. Scott & E. W. Soja (Eds.), *The City: Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*, University of California Press, 1996.

E. W. Soja, *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Blackwell, Oxford, 1996.

E. W. Soja, *Postmetropolis: Critical Studies of Cities and Regions*, Basil Blackwell, Oxford, 2000.

E. W. Soja, *Seeking Spatial Justice*, University of Minnesota Press, 2010.

E. W. Soja, *My Los Angeles: From Urban Restructuring to Regional Urbanization*, University of California Press, 2014.

²³⁷ R. Oldenburg, *The Great Good Place, Coffee Shops, Community Centers, Beauty Parlors, General Stores, Bars, Hangouts, and How They Get You Through de Day*, Paragon House, New York, 1989

(écrit avec des majuscules) est devenu une marque collective ou l'on pense ces singularités nécessaires à condition qu'elles soient imaginées et organisées dans un écosystème global ayant son propre langage pour ne plus être focalisé sur des lieux et des services d'infrastructure, mais vers l'émergence de projets collectifs permettant de co-créeer et conserver de la valeur sur les territoires ».

C'est d'abord la localisation physique qui les caractérise, chacun ayant sa spécificité, même si leur substance est la même – un lieu d'expression du lien social, le « tiers lieu » étant à la fois indéterminé et localisé. La plupart de ces « tiers lieux » ne fonctionne sans référence à une concurrence.

La « numérisation » de la société est aujourd'hui un moteur de leur développement. Ils se caractérisent aussi par une gouvernance spécifique : une vocation sociale (comme lieu d'initiatives en matière de ce qui est aujourd'hui qualifié, même si c'est passablement confus, d'innovation sociale). Il s'agit donc de lieux où c'est la participation qui prévaut, participation qui se caractérise par l'usage et l'activité de ceux qui s'y trouvent. Il se situe entre l'univers domestique de la famille et l'univers économique du marché et de l'organisation.

Pour la majorité d'entre eux (les « anciens » - par exemple les *Maisons des Jeunes et de la Culture – MJC*, les *salles polyvalentes*, comme les « nouveaux » - par exemple les potagers communautaires, les *Fab Labs makerspace*, *hackerspace*), il faut souligner que leur institutionnalisation est le fruit de politiques publiques. Pour se référer à une forme organisationnelle générique, on pourrait les rapprocher des « communautés de pratiques ».

Une notion proche (mais distincte de celle de « tiers lieu » est celle d'« espace hybride » ou *hybrid space*) qui renvoie aux dimensions physique et sociale du tiers-lieu en liaison avec des dimensions virtuelles et surtout mentales. Le « tiers-lieu » caractérise une communauté d'appartenance incarnée dans un lieu physique donné là où l'« espace hybride » est basé sur la coexistence entre le lieu physique et le lieu virtuel assortie de la volonté de proposer de nouveaux modèles sociaux. Le « tiers lieu » propose la construction de nouveaux espaces de travail en contradiction avec la structuration des espaces de travail au regard de la spécialisation et de la trilogie « polycentrisme – interconnexion – fertilisation croisée » au lieu de la trilogie « centralisation – segmentation – spécialisation ». Ils réunissent deux caractéristiques mettant en avant la notion d'« intelligence collective » : l'animation afin de stimuler la connectivité et la cohérence par référence à des valeurs et/ou des objectifs partagés.

Il est important de souligner le développement des tiers lieux virtuels à l'âge du numérique et en particulier de la généralisation du télétravail, généralisation dont le développement a été amplifié par la pandémie COVID-19.

Les *French theorists*

Les CMS font la part belle à un ensemble d'auteurs français qualifiés de *French theorists* et qui connaît un succès aux Etats-Unis dans les départements de littérature à partir de la décennie 1980. Outre M. Foucault, G. Deleuze et F. Guattari, d'autres auteurs servent de

référence : L. Althusser, A. Badiou, R. Barthe, G. Bataille, J. Baudrillard, P. Bourdieu, S. de Beauvoir, H. Cixous, G. Debord, J. Derrida, M. Gauchet, R. Girard, L. Irigaray, J. Kristeva, J. Lacan, B. Latour, C. Levi-Strauss, J.-F. Lyotard, J. Rancière, M. Wittig. Ce corpus a contribué au développement des *Cultural Studies*, des *Gender Studies*, des *Post colonial Studies*. La dénomination de ce corpus donne l'illusion d'une homogénéité malgré sa diversité quand on s'y intéresse quant au fond. Son usage à partir de traductions et de la décontextualisation de tel ou tel ouvrage, ne serait même que dans la pensée de l'auteur pose problème. Il en va ainsi du choix partiel de *Surveiller et punir* ou du *Souci de soi* de M. Foucault, et ceci de façon exclusive pour l'un ou l'autre de ces deux livres et surtout indépendamment des autres ouvrages de son oeuvre. Ce corpus dit de la *French Theory*²³⁸ est redécouvert en France, à la suite de la traduction de travaux américains en sciences sociales, ce qui constitue une forme de paradoxe dans la circulation des idées.

C'est la notion de déconstruction qui tient une place centrale dans l'oeuvre de ces différents auteurs en liaison avec des aspects tels que :

- La critique de l'autonomie du sujet ;
- La mise en exergue des philosophes du soupçon (Freud, Nietzsche, Heidegger) ;
- Le rejet du « phonocentrisme » au regard de la reconnaissance de la présence de la voix de l'auteur, du « phallogentrisme » issu du tressage entre la domination d'auteurs blancs hétérosexuels et d'une écriture en quête de certitudes et du « théocentrisme » qui est la croyance en un ordre.

Le reproche fait à ce type d'études est, pourtant une bonne proportion d'entre elles, leur amateurisme aussi bien sur les modalités des validations empiriques que sur l'adhésion formelle sans recul à des références aux auteurs de ce corpus.

Conclusion : Dépasser le simplisme du raisonnement causaliste

Schémes et logiques de raisonnement

La notion de schème a été mise en avant dans les sciences de l'éducation par l'épistémologue suisse J. Piaget dans la première partie du XX^e siècle. Les schèmes correspondent à la structure ou à l'organisation d'une action. De façon réductrice, il est considéré qu'un schème est identifié comme « un canevas des actions répétables », ou à « l'ensemble structuré des caractères généralisables d'une action »²³⁹.

²³⁸ F. Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Editions La Découverte, Paris, 2003.

²³⁹ J. Piaget, *le jugement moral chez l'enfant*, Félix Alcan, Paris 1932

A titre d'introduction rappelons, avec J.-M. Berthelot²⁴⁰, typologie reprise et développées par Pascale de Rozario²⁴¹²⁴², l'importance du genre d'explication recherché qui le conduit à mettre en avant la notion de « schème d'explication » en distinguant :

- Le schème causal qui pose la question de la co-variation ou pas entre les éléments choisis. Mais rappelons à ce sujet la réflexion d'H. Becker (p. 46)²⁴³ : « *Les techniques et les instruments utilisés dans une recherche engagent une théorie en même temps qu'une méthodologie. L'analyse multivariée présuppose (même si ses utilisateurs se montrent éventuellement plus avisés dans la pratique) que tous les facteurs qui contribuent à produire le phénomène étudié agissent simultanément ; elle cherche à découvrir la variable, ou la combinaison de variables, qui « prédira » le mieux le comportement étudié ... Mais en réalité toutes les causes n'agissent pas au même moment : il nous faut donc un modèle qui prenne en compte le fait que les modes de comportement se développent selon une séquence ordonnée* ». Voir aussi le « rasoir d'Ockham » sur la « réduction – limitation » du nombre de variables.
- Le schème fonctionnel renvoyant à l'idée de fonctionnement et à l'existence d'interactions majeures et mineures, à celle d'homéostasie.
- Le schème structural qui raisonne par isomorphisme, hétéromorphisme, isonymie, isopraxis, allomorphisme, dimorphisme, paramorphisme (une même forme mais à partir de processus cognitifs différents), analogie ou disjonction, antagonisme, et permet de mettre en avant ce qui se ressemble et ce qui se différencie.
- Le schème herméneutique, le plus « ancien », qui se focalise sur le sens en passant par exemple par les symboles dans la mesure où le « réel » est considéré comme le point d'entrée vers un autre « réel » et pour qui le chercheur est expert, médiateur ; le schème herméneutique se caractérise par un rapport intime de la langue et de la culture, étant marqué par un conflit des interprétations, chaque langue ouvrant son propre discours et conduisant à la constitution de mondes incommensurables.
- L'herméneutique est une philosophie de la relation qui met au centre de ses préoccupations la problématique altéritaire, considérant que le sens ne se construit que dans et par le frottement, la rencontre, voire le conflit avec l'autre. P. Ricoeur²⁴⁴ parle de « conflit des interprétations ».

L'herméneutique collective est une méthode d'interprétation collective des textes (par exemple des entretiens) qui vise à faire émerger le sens latent contenu dans le discours d'un individu et, par-là, à remonter à ses représentations²⁴⁵. Une des caractéristiques dominantes de l'herméneutique collective est son adéquation par rapport à l'objet étudié ou aux perspectives théoriques qu'elle sert.

Dans une approche constructiviste, si l'évolution des organisations est en partie induite par des facteurs objectifs, leurs effets variables selon le traitement subjectif qu'en font les agents organisationnels. Les organisations seraient donc formées de participants qui s'accordent, en partie et momentanément, sur des schémas interprétatifs de la réalité. Ils ont tendance à ne retenir qu'une partie des faits

²⁴⁰ J.-M. Berthelot, *L'intelligence du social*, PUF, Paris 1990

²⁴¹ P. de Rozario, *La modernité et ses avatars en gestion*, HDR, Université de Poitiers, 2013

²⁴² P. de Rozario & Y. Pesqueux, *Théorie des organisations*, Pearson, Paris, 2018

²⁴³ H. S. Becker, *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985 (Ed. originale : 1963)

²⁴⁴ P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969

²⁴⁵ M. Molitor, « L'herméneutique collective : une méthode d'interprétation de textes », in J. Rémy & D. Ruquoy (Eds.), *Facultés universitaires Saint Louis, Bruxelles*, 1990

disponibles, ceux qui sont les plus évidents pour eux et les mieux intégrables à leurs schémas. Dans ce contexte les individus jouent un rôle actif dans le façonnement de leur milieu²⁴⁶. Les schèmes interprétatifs sociaux (SIS) sont issus d'une construction typologique élaborée à partir de l'analyse transversale de l'ensemble des entretiens recueillis. Les SIS sont des idéaux types.

Les modèles d'interprétation de la réalité sociale (ou structures d'interprétation) sont acquis au cours de l'expérience, notamment par la socialisation. Leur existence apparaît autonome par rapport aux acteurs bien qu'elles soient médiatisées par leur subjectivité. L'interprétation d'un récit donné doit permettre d'établir la manière dont le sujet se représente sa relation à un certain nombre d'objets sociaux²⁴⁷.

- Le schème « actanciel » qui met en avant l'importance des comportements d'acteurs, leur intentionnalité pour comprendre le phénomène étudié.

Les actants sont des positions au sein d'une structure et se définissent par leurs relations. Il est indispensable de ne pas confondre les actants et les acteurs²⁴⁸.

Il est possible d'identifier trois axes de la description :

- L'axe du désir (ou vouloir) et les rapports « sujet – objet ». Le sujet est ce qui est orienté vers un objet. La relation établie entre le sujet et l'objet s'appelle jonction. Selon que l'objet est conjoint au sujet (par exemple, le prince veut la princesse) ou lui est disjoint (par exemple, un meurtrier réussit à se débarrasser du corps de sa victime), on parlera, respectivement, de conjonction et de disjonction.

- L'axe du pouvoir et les rapports « adjuvant – opposant ». L'adjuvant aide à la réalisation de la jonction souhaitée entre le sujet et l'objet, l'opposant y nuit (par exemple, l'épée, le cheval, le courage, le sage aident le prince ; la sorcière, le dragon, le château lointain, la peur lui nuisent).

- L'axe de la transmission et les rapports « destinataire – destinataire ». Le destinataire est ce qui demande que la jonction entre le sujet et l'objet soit établie (par exemple, le roi demande au prince de sauver la princesse). Le destinataire est ce pour qui la quête est réalisée. Le destinataire (ou destinataire-bénéficiaire) est celui qui bénéficiera de la réalisation de la jonction entre le sujet et l'objet (par exemple, le roi, le royaume, la princesse, le prince, etc.). Les éléments destinataires peuvent aussi souvent se retrouver destinataires²⁴⁹.

- Le schème dialectique qui repose sur l'idée qu'il existe des contradictions internes dont la détection et le jeu sont majeurs dans la compréhension du phénomène, deux phénomènes pouvant ainsi conduire à un troisième, inattendu.

Rappelons également la tension entre une pensée de type algorithmique (au regard d'une corpus « prédicats – règles ») et une pensée intuitive.

Les logiques de raisonnement

²⁴⁶ W. G. A. Hilaire, *L'adaptation organisationnelle dans les théories managériales et sociales*, Québec, PUQ, 2011

²⁴⁷ W. G. A. Hilaire, *op. cit.*

²⁴⁸ A. J. Greimas, « Approche générative de l'analyse des actants », *Word*, vol. 23, n° 1, 2, 3, 1967, pp. 221-238

²⁴⁹ L. Hébert, *Signisemio*, 2007, <http://www.signosemio.com/greimas/modele-actanciel.asp>

Conceptualiser relève aussi de plusieurs types de logiques où il est question de « jonction – disjonction » ou encore de « conciliation – non-conciliation » :

- Celle de la dualité où une perspective vient indiquer son contraire (la coopération par rapport au conflit, par exemple), conduisant à privilégier la logique de comparaison ;
- Celle du *continuum* et / ou de l'opposition (coopération et conflit se trouvent aux deux extrémités d'un même axe, conduisant à privilégier l'argument du mélange ;
- Celle de l'orthogonalité, coopération et conflit étant alors deux prismes complémentaires, mettant en avant la logique de la différenciation ;
- Celle de la double trajectoire ou dialogique parallèle, chacune étant séparée de l'autre et produisant effet par fertilisation croisée ou par « effet système » (où il y aurait alors « et » conflit « et » coopération), et où il est question de parallélisme ;
- Celle de la dialogique radicale, une chose pouvant à la fois être ce qu'elle est et son contraire, retrouvant ici la logique dialectique (la coopération est aussi conflit) ;
- Celle de la complémentarité (la coopération est complémentaire au conflit) ;
- Celle de l'osmose (il y a du conflit dans la coopération et de la coopération dans le conflit), où il est question de capillarité et de traduction, d'arrangement, d'hybridation ;
- Celle de la transformation par le passage d'un état (d'une forme) à un(e) autre (du conflit à la coopération) ;
- Celle de la frontière (là où s'arrête la coopération commence le conflit), validant ainsi la perspective du dépassement.

Il est également intéressant de noter l'usage possible de la notion de tension compte-tenu des grands axes qui permettent d'entrer dans les dualités du type « simple – complexe », « continu – discontinu », « contextualisé – décontextualisé », etc.

Focus sur la sociologie de la traduction et la théorie de l'acteur réseau (ou encore le modèle de l'intéressement)²⁵⁰

La théorie de l'acteur-réseau (*ANT - Actor-Network Theory*) ou sociologie de la traduction a été développée à partir des années 1980 par M. Akrich & M. Callon & B. Latour.

Au-delà des humains (« actants humains »), elle prend en compte les objets (« actants non-humains ») et les discours, également considérés comme des « actants », selon un concept emprunté de A. J. Greimas²⁵¹ qui désigne toute entité sans distinction

²⁵⁰ M. Akrich, « Comment décrire des objets techniques », *Techniques et Culture*, n° 9, 1987, p. 49-64 - M. Akrich & M. Callon & B. Latour (Eds.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines ParisTech, les Presses, « Sciences sociales », 2006. Textes rassemblés par le Centre de sociologie de l'innovation, laboratoire de sociologie de Mines ParisTech, ISBN 2-911762-75-4 - M. Callon, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, n° 36, 1986 - M. Callon (Ed.) *La Science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, La Découverte, Paris - B. Latour, *Les Microbes. Guerre et paix*, suivi de *Irréductions*, Métailié, Paris, « Pandore », 1984 - B. Latour, *La Science en action*, La Découverte, collection « Textes à l'appui », Série « Anthropologie des sciences et des techniques », Paris, 1989, ISBN 2-7071-1889-7 - B. Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, collection « L'armillaire », Paris, 1991., ISBN 2-701-2083-9 - B. Latour, *Aramis ou L'amour des techniques*, La Découverte, collection « Textes à l'appui », Série « Anthropologie des sciences et des techniques », 1992, ISBN 2-7071-2120-7 - B. Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, La Découverte, collection « Armillaire », Paris, 2005, ISBN 2-701-4632-3

²⁵¹ A. J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Larousse, Paris, 1966

ontologique entrant dans un processus sémiotique.

Au départ, M. Callon & B. Latour s'intéressaient à la construction des faits scientifiques en laboratoire sur la base épistémologique suivante : rejet des positions rationalistes, évolutionnistes, de la sociologisation (le fait scientifique compris comme la résultante des jeux de pouvoir et de facteurs sociaux). Ils se distancient également de la déconstruction (postmodernisme) afin de considérer le fait scientifique en fonction de la multiplicité des relations qui le constituent d'où le rejet des approches séparant « humain » de « non-humain », « politique » et « sciences » (et technologies), « nature » et « société ». C'est la raison pour laquelle ils proposent une représentation du monde par le réseau, qu'il s'agisse de facteurs organisationnels, cognitifs, discursifs et des « actants non-humains » qui composent les collectifs.

Les relations s'établissent par « traduction » ou chaînes de traductions (transformations successives) par lesquelles s'articulent les actants (individuels ou collectifs). Un fait scientifique émerge de traductions articulant « actants humains » et « actants non-humains », « l'acteur-réseau ». La stabilité d'un « acteur-réseau » est relative et peut disparaître si certains actants sont retirés du réseau. Il peut être à la fois local et global, micro et macro puisque sa taille varie dans le temps et dépend des opérations de traduction de ses porte-parole.

La théorie de la « fabrication » du fait scientifique repose sur les notions suivantes, issues de la sociologie des sciences.

- Le réseau (« réseau hétérogène ») est une « méta-organisation » rassemblant des « actants humains » et des « actants non-humains » qui interagissent ;
- La traduction, reprise de M. Serres²⁵², signifie une mise en relation et donc traduction afin de relier éléments et enjeux *a priori* sans commune mesure qui relie des activités hétérogènes ;
- La controverse précède l'émergence d'un énoncé scientifique et d'une innovation qui relie les étapes et les « actants » et débouche sur un consensus ;
- L'entre-définition est une dialectique qui s'établit entre le fait qui est lié au réseau qui le porte et qui n'existe que par lui ;
- Le principe de symétrie : le chercheur doit apporter une importance égale aux sujets et aux objets (ou aux humains et non-humains) et il étudie le processus de production à travers les controverses qui l'animent (échecs et réussites) ce qui efface les frontières entre la science et la non-science (mythes, état de la controverse qui peut être défavorable à un fait qui s'avèrera scientifique par la suite).

À partir de ces concepts, ils proposent une méthode en dix étapes de construction et de modification d'un réseau :

- L'analyse du contexte : quels sont des actants humains et non humains en présence, leurs intérêts, leurs enjeux et de leur degré de convergence ? ;
- La problématisation du traducteur : repérage de ce qui unit et de ce qui sépare, d'où l'acceptation de coopérer (constituer le réseau) compte-tenu d'un traducteur dont le rôle est accepté.
- Le point de passage obligé et de convergence : un lieu ou un énoncé incontournable ;
- Les porte-paroles : les négociateurs qui vont apparaître entre chacune des entités

²⁵² M. Serres, *La traduction*, Editions de Minuit, Paris, 1968
Yvon PESQUEUX

- (humaines et non humaines) de la situation qui rendent possible la prise de parole et la coopération ;
- Les investissements de forme : repris de F. Eymard-Duvernay & L. Thévenot²⁵³ qui sont constitué par le travail des « acteurs – traducteurs » pour limiter le nombre d'intermédiaires ;
 - Les intermédiaires : permettent la constitution du réseau ;
 - Enrôlement et mobilisation : l'enrôlement, c'est affecter aux membres du réseau une tâche précise qui les rend centraux dans le devenir du réseau et la mobilisation caractérise leur implication dans l'action, dans la consolidation du réseau ;
 - Rallongement et irréversibilité : rallonger le réseau le rend plus solide sous deux conditions - vigilance et transparence ;
 - La vigilance : notion reprise de F. Chateauraynaud & D. Torny²⁵⁴, c'est l'attention accordée aux choses ;
 - La transparence : dont la permanence est constitutive de la confiance qui s'établit entre les actants ;
 - La ponctualisation : caractérise les points constitutifs du réseau sans lesquels il ne peut tenir.

Le modèle de l'intéressement : pour qu'un artefact, comme construction sociale d'un processus d'innovation, se diffuse, il faut qu'il intéresse des acteurs de plus en plus nombreux. Sa diffusion ne dépend pas de ses caractéristiques intrinsèques comme dans le modèle de la diffusion linéaire. Les innovateurs doivent construire un réseau d'association, ils doivent trouver des « alliés », « *qui la reprennent, la soutiennent, la déplacent. Et ceci dépend très directement des choix techniques opérés. [...]. Ses caractéristiques se transforment alors en autant de propriétés qui permettront de s'attacher à, ou au contraire se détacher de, toute une série de groupes sociaux qui vont décider de son avenir* ». Dans un sens processuel et interactif, les caractéristiques de l'innovation correspondent à des décisions techniques qui vont donc permettre d'intéresser et de s'attacher ou non à un réseau d'acteurs. Les artefacts construits, s'ils peuvent permettre d'intéresser et de faire le lien entre différents acteurs, peuvent aussi être considérés comme « *des « objets-frontières », qui séparent en même temps qu'ils permettent une certaine coordination. Ceci implique une redéfinition de l'innovateur lui-même, qui s'efforce non seulement d'étendre les réseaux par lesquels son innovation se définit, mais aussi de construire des séparations ou, au moins, des articulations entre des espaces qui ne doivent communiquer que d'une façon réglée sous peine que les réseaux ne se défassent* ».

La critique majeure apportée à l'ANT porte sur la non-distinction entre les actants humains et non humains.

Focus : Débusquer l'*astroturfing*

Pourquoi traiter de l'*astroturfing* dans les approches critiques ? La mobilisation de ce concept qualifie les communications du champ des affaires et du politique. Pour ce qui

²⁵³ F. Eymard-Duvernay & L. Thevenot, « Les investissements de forme : leurs usages pour la main-d'œuvre », note INSEE, n°1978/432, division Emploi, août 1983.

²⁵⁴ F. Chateauraynaud & D. Torny, *Les sombres précurseurs – Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Editions de l'EHESS, Paris, 1999

est du champ des affaires, la montée en puissance de la communication commerciale est un champ majeur d'*astroturfing* avec le *greenwashing*, le *bluwashing*, etc. La multiplication des réseaux sociaux et des performances des logiciels d'intelligence artificielle ouvre aujourd'hui d'importantes possibilités de mise en œuvre de démarches de ce type.

Au sens strict du terme, l'*astroturfing* est une forme de manipulation de l'opinion publique qui donne l'impression qu'une initiative provient d'une base populaire, alors qu'en réalité, elle est mise en scène par des intérêts particuliers. Il ambitionne de créer une illusion de soutien. La notion provient d'un nom de marque d'un gazon synthétique (*astroturf*) utilisée sur les terrains de sport. L'*astroturfing* est souvent utilisé dans le domaine politique, commercial ou social.

Les techniques d'*astroturfing* peuvent reposer sur la création de faux comptes sur les réseaux sociaux, la publication de faux témoignages, la diffusion de fausses informations, l'organisation de faux événements, ou d'autres méthodes visant à dissimuler la véritable source de la manipulation. Il s'agit de faire en sorte que l'opinion publique perçoive le message comme authentique plutôt que l'expression d'intérêts d'intérêts spécifiques.

Le terme a été utilisé pour la première fois en 1986 par le sénateur du Texas L. M. Bentsen pour décrire la campagne de relations publiques conduite par une entreprise en la fondant sur la simulation l'opinion de citoyens existants (Walker, 2014²⁵⁵) quand il cherchait à mettre en place une taxation sur l'alcool. Il reçut un nombre inhabituel de lettres qui étaient similaires et affirmaient une opposition à cette taxe. C'était en fait le syndicat des entreprises du secteur qui avaient rédigé ces lettres. Le sénateur a déclaré qu'il était capable de différencier ces messages *astroturfs* des messages authentiques en provenance de mouvements sociaux *grassroots* (terme associant *grass* – herbe avec *roots* - racine). L'*astroturfing*, (également qualifié de « similitantisme ») visant à créer de faux mouvements *grassroots*.

Les premiers travaux à ce sujet apparaissent en 1995. Stauber & Rampton²⁵⁶ le définissent ainsi : « *A grassroots program that involves the instant manufacturing of public support for a point of view in which either uninformed activists are recruited or means of deception are used to recruit them* ». Pour Boulay²⁵⁷ (2015) : « *L'astroturfing est une stratégie de communication dont la source réelle est occultée et qui prétend à tort être d'origine citoyenne* ». Il s'agit donc d'une stratégie de communication d'influence mais différentes des modalités de la propagande ou de la désinformation.

L'*astroturfing* est utilisé dans le champ commercial pour simuler une approbation (ou la désapprobation de concurrents). Son utilisation politique passe par la création de fausses ONG, la rémunération de manifestants, l'envoi de messages à des personnalités politiques, l'achat de *followers* sur les réseaux sociaux. L'*astroturfing* se dispense des règles de la communication commerciale ou politique, l'activité de *lobbying*. Elle se

²⁵⁵ E. T. Walker, *Grassroots for Hire. Public Affairs Consultants in American Democracy*, Cambridge University Press, 2014.

²⁵⁶ J. Stauber & S. Rampton, *Toxic Sludge is Good For You: Lies, Damn Lies and the Public Relations Industry*, Monroe, Common Courage Press, 1995.

²⁵⁷ S. Boulay, *Usurpation de l'identité citoyenne dans l'espace public. Astroturfing, communication et démocratie*, Québec, Presses de l'université du Québec, 2015.

heurte à la difficulté d'organiser des poursuites judiciaires. A ce titre, c'est un instrument d'influence sur la prise de décision politique (Lits, 2019)²⁵⁸.

L'*astroturfing* simule des mouvements d'opinions qui sont aujourd'hui à la base de campagnes virales de désinformation par la multiplication des soutiens et des réactions sur le Net, engouement repéré par les algorithmes des réseaux sociaux. La manipulation se prolonge par la création de faux profils (des *socialbot*) qui vont approfondir l'influence en devenant des acteurs des débats associés à des *botnets* (simulation de consultations de sites d'en doper l'audience tout en accroissant leurs revenus publicitaires.

Focus sur la post-vérité

La post-vérité désigne une situation dans laquelle ce qui est considéré comme vrai est en décalage avec les faits. Elle est rendue possible par la primauté accordée aux émotions, aux croyances et aux opinions personnelles dans la construction de l'opinion. La place des médias sociaux stimule aujourd'hui la construction de post-vérités car de fausses informations peuvent ainsi circuler et être acceptées sans vérification. Elle se construit par une utilisation sélective des faits, des déclarations trompeuses et des informations biaisées afin de construire une réaction émotionnelle visant à renforcer des convictions préexistantes. Ce qui caractérise la post-vérité, c'est la performativité des discours véhiculés.

C'est Steve Tesich²⁵⁹ qui fonde la notion en 1992 à partir de la guerre du Golfe.

Comme le signale Klein²⁶⁰, « *Il est beaucoup question de la « post-vérité » surtout depuis la campagne présidentielle de Donald Trump. Ce terme fut en réalité introduit bien avant, en 1992, par Steve Tesich, au lendemain de la guerre du Golfe, dans un pamphlet intitulé Wimping of America (la déroute de l'Amérique). L'auteur y constate que le peuple américain, après les mensonges de Richard Nixon, en est venu à avoir peur de la vérité, toujours associée à des informations qui attristent ou déçoivent. « Nous ne voulons plus de mauvaises nouvelles, nous attendons donc du gouvernement qu'il nous protège de la vérité ». S'il s'inspire de George Orwell, Steve Tesich ne confond pas post-vérité et mensonge totalitaire. « Tous les dictateurs jusqu'à ce jour, ont travaillé à supprimer la vérité. Nous, par notre action, affirmons que ce n'est plus nécessaire, nous avons acquis un mécanisme spirituel qui peut priver la vérité de toute importance. En tant que peuple libre, nous avons décidé librement que nous voulions vivre dans un monde de post-vérité ».*

²⁵⁸ B. Lits, « Astroturf Lobbying in the EU: The Case of Shale Gas Exploration », *Networking Knowledge: Journal of the MeCCSA Postgraduate Network*, Vol. 12, n° 2, 2019, pp. 3-18.

B. Lits, *Forging Grassroots Mobilization: Detecting Astroturf Movements and Measuring their Lobbying Success*, thèse en sciences de l'information et de la communication, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 2019.

²⁵⁹ Tesich S., « The Watergate Syndrome: A government of lies », *The Nation*, 6 janvier 1992, pp. 12-14 – R. Keyes, *The Post-Truth Era*, New York, St Martin's Press, 2004 - M. d'Ancona, *Post-vérité. Guide de survie à l'ère des fake news*, Paris, Éditions Plein Jour, 2018

²⁶⁰ E. Klein, *Tracts (n°17) – Le goût du vrai*, Gallimard, collection « Tracts », Paris, pp. 23 - 24.

C'est donc un concept qui permet d'analyser les modalités actuelles de formation de l'opinion publique et qui explique en partie les succès du populisme aujourd'hui, en particulier au regard des difficultés de compréhension des phénomènes complexes. La construction de ce type d'opinion repose sur la combinaison entre des exagérations et des simplifications, rendu d'autant plus aisé que les propos sont assortis d'une expression plaisante et / ou imagée (le *pitch*) diffusés de manière incontrôlée par les réseaux sociaux indépendamment de tout contrôle de la vérité des faits convoqués. La construction de cette opinion entre en phase avec le dénigrement du politique et la perte d'autorité des médias dits « classiques ».

Les apports d'E. Klein qu'il qualifie de « mécanismes » peuvent être synthétisés de la manière suivante :

- Accorder de la légitimité aux thèses qui nous plaisent ;
- L'ipsédixitisme qui est l'adhésion sans critique à une proposition formulée par un « maître » ;
- L'ultracrépidarianisme qui consiste à affirmer des éléments de connaissance d'un sujet que l'on ne connaît pas ;
- Accorder de la confiance à ses opinions quant à un avis sur un sujet scientifique (argument d'autorité et non documentée).

Ils s'inscrivent dans une société dans laquelle le politique, encombré par le scientifique qui peut alors être considéré comme gênant au regard des opinions dominantes qui nient la légitimité des savoirs scientifiques, le relativisme où la parole des médias sociaux l'emporte sur celle du scientifique, la notion républicaine de progrès est remplacée par la rhétorique de l'innovation.

La critique généralement adressée à la notion de post-vérité est qu'elle exprime un produit de composition entre éléments disparates comme la propagande, le mensonge, la volonté de tromper, etc.

Focus sur la loi de Brandolini

La loi de Brandolini est la suivante : « La quantité d'énergie nécessaire pour réfuter du baratin est beaucoup plus importante que celle qui a permis de le créer », qui est à distinguer de la question épistémologique de la réfutation. Il s'agit de l'extension d'une technique rhétorique venant prendre une autre dimension à l'âge des réseaux sociaux avec les messages qui y circulent mais aussi, en dualité, sur les médias classiques au regard des messages alarmistes et complotistes qui vivent des chocs émotionnels reçus et envoyés et à la volonté de « faire le buzz ». Elle bénéficie de l'essence simpliste des messages envoyés donc aisés à comprendre et de la charge émotionnelle des messages envoyés. Bien que de nature différente, ce type de communication est du même ordre que les messages de propagande. En d'autres termes, la désinformation est plus aisée que l'argumentation.

Il y est question, sur un autre registre que celui de la science économique, de l'asymétrie d'information au regard des registres suivants :

- L'asymétrie de l'impact car la diffusion assure un impact supérieur à l'énergie à déployer pour la contrer ;
- L'asymétrie de la trace mnésique du fait de la performativité des messages envoyés ;
- L'asymétrie de réputation qui bénéficie plus à l'émetteur qu'à ceux qui réfutent.

Références bibliographiques :

A Brandolini, « The Bullshit Asimmetry », 11/01/2013, *Twitter* – « Introducing EventStorming – A Act of Deliberate Collective Learning », 2018, <https://leanpub.com/introducing> eventstorming.

E. Scott, « Debates and the Globetrotters », 7 juillet 2014, *talkorigins.org*

P. Williamson, « Take the Time and Effort to Correct Misinformation », *Nature*, Vol. 540, n° 171, 2016.